





1090



LE
PORTEFEUILLE
 DU
JEUNE AMATEUR
 DE LA NATURE, DE L'HISTOIRE
 ET DE L'ART;
 OU
 DESCRIPTION MÉTHODIQUE

Des Sites et des Monuments les plus remarquables dans
 les Cinq Parties du Monde.

PAR A. MAZURE.

SECONDE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

—
 AFRIQUE.

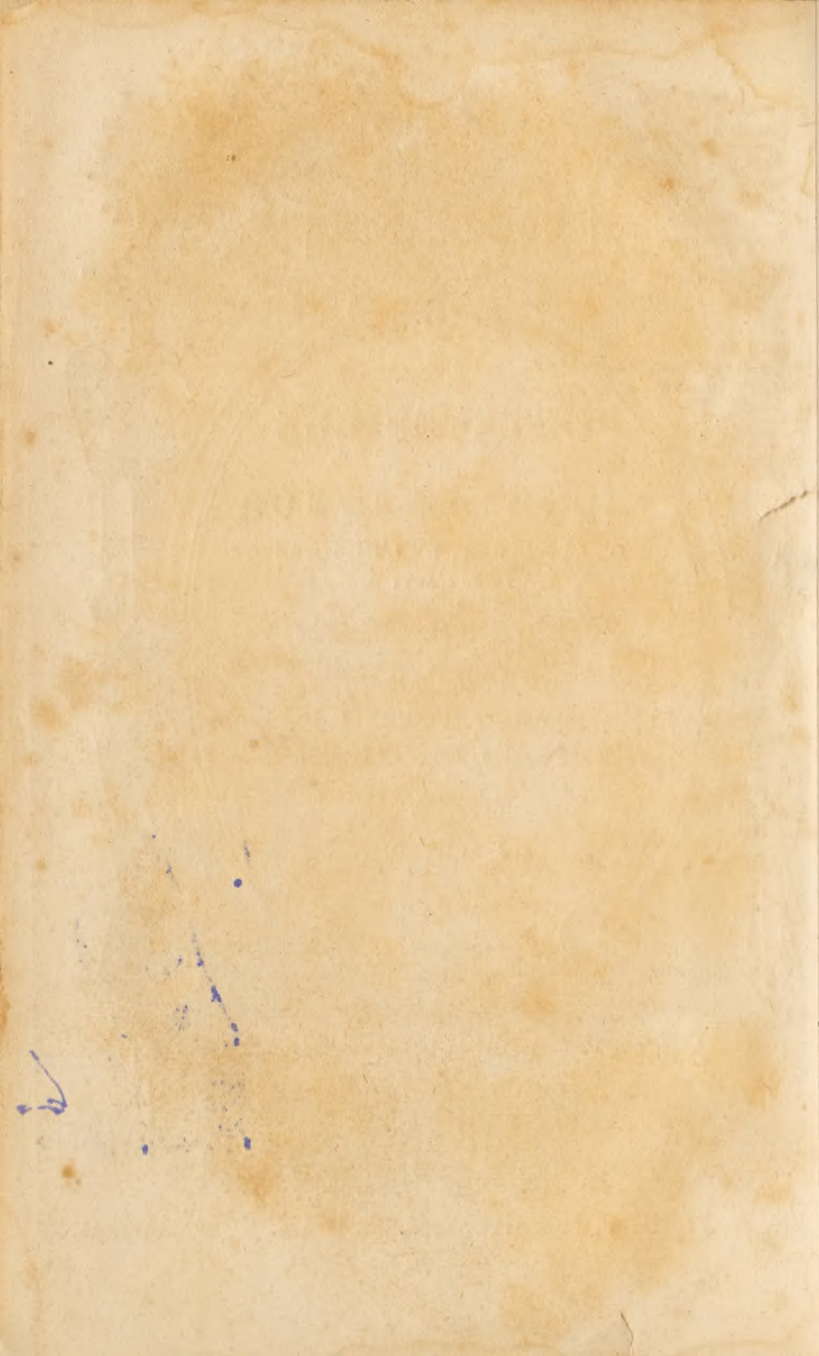
—
 AVEC GRAVURES.

—
 PARIS,

LEHUBY,
 RUE DE 53, SEINE.

DE CH...
 TATS

ROUEN. — FLEURY, FILS AÎNÉ, LIBR. DE S. A E. M^r LE CARDINAL.

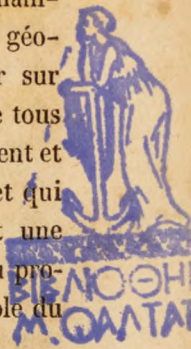


INTRODUCTION.



En entreprenant , mes lecteurs , de vous donner ce petit volume sur l'Afrique , je dois faire en sorte que malgré son peu d'étendue , il ait un caractère propre qui le distingue d'un simple recueil, dépourvu de méthode et d'enchaînement. Il s'agissait de grouper sous votre regard, et avec des formes rétrécies, mais régulières et distinctes, comme sur le plateau d'une chambre obscure, le grand nombre de détails que la géographie et les voyages ont coutume de multiplier sur cette intéressante partie du monde. Il faut que tous les fragments puisés dans les relations comparassent et viennent se fondre dans un ensemble assez clair, et qui ne saurait manquer de laisser dans votre esprit une trace qui ne serait point éphémère, une trace peu profonde sans doute, mais que la lecture plus frivole du lendemain ne devrait pas effacer.

J'ai dessein de diviser ce volume en trois parties, me servant d'une division purement géographique qui



me permettra de partager en trois grandes zones le sol africain tout entier : 1° le midi , dans lequel nous voyons le cap de Bonne-Espérance, colonie tour à tour hollandaise et anglaise, et toutes les nations inconnues ou barbares qui le pressent vers le nord ; 2° l'Afrique centrale qui, depuis un siècle , a excité tant d'intérêt, par suite des explorations qui se sont plusieurs fois répétées dans son sein , dans le but d'enrichir l'histoire de la nature et celle de l'humanité par les découvertes d'un sol et de peuples inconnus. Dans cette partie de mon travail, je tâcherai de donner un aperçu comparé des résultats obtenus par les divers voyageurs, particulièrement à la recherche des sources du Nil. 3° Le nord ; c'est la plus intéressante partie de l'Afrique sous tous les rapports : d'abord à cause de l'Egypte, terre célèbre qui recèle tant de débris encore debout et de souvenirs de l'antiquité ; et ensuite à cause de tout le littoral de la Barbarie, où nous trouverons notre colonie d'Alger, sur laquelle nous nous arrêterons quelques moments en achevant cette revue géographique, de sorte que nous nous trouverons sur une terre qui est devenue France, sans sortir pour cela du sol africain.

L'Afrique est bien mal partagée de la civilisation ; elle est celle de toutes les parties du monde qui est le moins explorée ; elle ne le sera même jamais, grâce aux impénétrables déserts qui en couvrent le sol. C'est un immense pays qui semble frappé d'une barbarie immuable, qui est encore généralement au premier berceau de la civilisation ; si bien que, si l'on excepte

l'Égypte, qui offre l'aspect d'une puissance prépondérante et d'une civilisation musulmane analogue à celle de Constantinople, si l'on excepte aussi le littoral et quelques îles environnantes, cette immense contrée en est encore aux conditions qui avaient présidé à son berceau. Cependant c'est toujours un tableau curieux, que nous ne manquerons pas de rapporter et vous de suivre avec un bien vif intérêt, que celui d'une barbarie permanente, ou, si l'on veut, des rudiments de la civilisation immuable et sans progrès, toujours identique à elle-même depuis l'origine du monde, offrant les deux extrêmes les plus hideux qui puissent se voir dans les choses humaines, savoir l'homme qui adore un fétiche grossier et qui vend ses frères au colon européen. Il est curieux de chercher les causes qui ont pu perpétuer tant de barbarie originelle dans ces vastes contrées, et de recueillir les éléments de mœurs, de religion, de poésie, d'industrie, éléments primitifs dont la nature humaine ne se sépare jamais entièrement, alors même qu'elle languit dans l'obscurité, dédaigneuse qu'elle est de cette société civilisée qui fait pourtant la vraie dignité de toute agrégation d'hommes.

Géographie générale de l'Afrique

Je commencerai par une revue générale et géographique de l'Afrique entière, afin que vous puissiez suivre, à l'aide d'une carte d'Afrique, le tracé général de tout le continent; car j'ai toujours été convaincu qu'il n'y a rien de plus utile, pour connaître avec quelque

détail un vaste ensemble, que de voir tout d'abord et d'un seul regard tout le vaste horizon, d'embrasser cet ensemble général dont plus tard on a le dessein d'étudier toutes les parties.

L'Afrique s'étend depuis le premier degré de longitude jusqu'au 70°. Comme elle est coupée par l'équateur en parties presque égales, sa latitude méridionale est depuis le premier jusqu'au 35° degré, et sa latitude septentrionale depuis le premier jusqu'au 37° degré. C'est une grande presque île qui n'est jointe au continent de l'Asie que par l'isthme de Suez.

Les principales rivières de l'Afrique sont : le Nil, qui coule du midi au nord ; le Niger, le Sénégal, le Zaïre, le Coanza, et le Zambèse ou Cuama. Il y a trois fameux caps en Afrique : à l'occident, le cap Vert ; au midi, le cap de Bonne-Espérance ; à l'orient, le cap de Guardafui.

On peut diviser l'Afrique en trois parties générales : 1° la partie septentrionale, qui contient l'Égypte à l'orient, la Barbarie à l'occident, et le Saara ou désert à son midi ; 2° la partie du milieu, qui renferme, d'occident en orient, la Guinée, la Nigritie, la Nubie et l'Abyssinie ; 3° la partie méridionale, qui comprend à l'occident le Congo, au milieu la Cafrerie pure qui s'étend jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et à l'orient la Cafrerie mélangée, qui renferme les côtes du Zanguébar et d'Ajan.

L'Égypte, qui est sous la domination des Turcs, se divise en haute Égypte au midi, en Égypte du milieu, et en basse Égypte au nord.

La Barbarie se divise en deux grandes parties, séparées l'une de l'autre par le mont Atlas. La première, qui est la Barbarie propre, est au nord, et comprend, de l'orient à l'occident, le pays de Derne ou de Barca; les royaumes ou républiques de Tripoli, de Tunis et d'Alger, qui sont encore, à l'exception d'Alger devenue française, sous la protection des Turcs; et l'empire de Maroc. La seconde partie, qui est au midi de la précédente et du mont Atlas, s'appelle le Bilédul-gérid, et contient, d'occident en orient, les royaumes de Sus, de Tafilet et de Sulgumesse, dépendants du roi de Maroc; le Tégorarin, le Zab, qui dépendait d'Alger; le Bilédul-gérid propre, les royaumes de Tocorte, de Huerguéla, et celui de Gadume qui dépend de Tripoli; enfin le pays d'Ouguéla et de Sihoua, qui fait partie du désert de Barca.

Le Saara, ou désert de Barbarie, se divise en cinq déserts d'occident en orient, savoir: le désert de Zanhaga, celui de Zuenziga, celui de Targa, et ceux de Lénita et Berdoa.

La Guinée se divise en Guinée septentrionale, entre les rivières du Sénégal et de Gambie; et en Guinée méridionale, qui est près de l'équateur. La Guinée septentrionale renferme plusieurs royaumes ou républiques, comme les royaumes d'Ouale ou de Brac, des Foules ou de Siratique, et celui du Galam, le long du Sénégal, d'occident en orient. Dans le premier, les Français ont possédé le fort Saint-Louis, et, auprès du cap Vert, l'île de Gorée. Ils ont à Galam un fort nommé Saint-Joseph. La Guinée méridionale se partage en

trois contrées : 1° le Malaguette, qui se divise en plusieurs petits royaumes. Dans celui de Sanguin, on remarque le fort du Petit-Dieppe, où les Français s'établirent, après avoir découvert le port du Grand-Sestre. 2° La Guinée propre, qui renferme à l'occident la côte des Dents, et à l'orient la côte d'Or, au nord de laquelle est le royaume du Grand-Acanis, le plus riche et le plus considérable de ce pays. Les Hollandais ont dans cette partie de l'Afrique la Mina, place forte et port de mer, le fort Nassau, et plusieurs autres places sur la même côte. Le port de Cabo-Corse est aux Anglais, et celui de Christianbourg aux Danois. 3° Le royaume de Benin, et ceux de Juda, d'Andre et de Dahomé, où les Français et les Anglais ont quelques forts.

La Nigritie comprend : 1° le royaume des Mandingues ou Sousos ; 2° celui de Tombut, dont le roi est le plus riche et le plus puissant de tous ceux de cette vaste partie de l'Afrique ; 3° celui d'Agadès ; 4° celui de Bournou ou Borno ; 5° celui de Coaga ; 6° celui de Courourfa ; 7° enfin celui de Gorrham.

La Nubie est un grand royaume appartenant aujourd'hui au roi de Fungi, qui a conquis celui de Sennar situé au midi, et qui a rendu tributaire celui de Dongola, entre le nord et le couchant.

L'Abyssinie comprend, du nord au midi : 1° le royaume de Tigré ; 2° celui de Dambéa ; 3° la province de Bagemder ; 4° le royaume de Gojam ; 5° celui de Dancali. La plupart de ces provinces sont sous la domination d'un despote nommé le Négus.

Le Congo, que les Portugais ont appelé basse Guinée, comprend plusieurs royaumes, dont les principaux sont, du nord au sud, ceux de Loango, de Cacongo, d'Angoy, de Congo, qui est catholique et dont San-Salvador est la capitale; d'Angola, qui est aux Portugais, ainsi que celui de Benguéla.

La Cafrérie pure, qui est fort étendue, peut se diviser en trois parties : la septentrionale, qui contient tous les pays qui sont au milieu de l'Afrique; la méridionale, où est le cap de Bonne-Espérance; et l'orientale, où étaient les états de Monomotapa. Le cap de Bonne-Espérance appartient aux Anglais.

La Cafrerie mélangée se divise en deux parties, l'une appelée le Zanguébar, et l'autre nommée la côte d'Ajan. Le Zanguébar, qui est presque tout entier aux Portugais, comprend plusieurs royaumes, dont les principaux sont, du sud au nord, Mosambique, Moruca, Mongale, Quiloa, Monbaze, et Mélinde.

Les principaux états que l'on trouve sur la côte d'Ajan sont : la république de Brava, sous la protection des Portugais; le royaume de Magadoxo, et celui d'Adel.

Les îles les plus considérables de l'Afrique sont situées, les unes dans la mer des Indes, vis-à-vis de la côte orientale d'Afrique; les autres dans l'Océan Atlantique, vis-à-vis de la côte occidentale.

Les îles de la mer des Indes sont celles de Madagascar, la plus grande que l'on connaisse; de Sainte-Marie, aux Français; de Bourbon, aux Français; de Maurice, ou l'île de France, aux Anglais; les îles de

Comore, tributaires des Portugais; et celle de Socotora, qui appartient au roi de Fartach en Arabie.

Les îles de l'océan Atlantique sont celles des Canaries, qui appartiennent aux Espagnols; l'île de Madère, aux Portugais; les îles du Cap-Vert, aussi aux Portugais; l'île de Saint-Thomas, sous la ligne, encore aux Portugais, ainsi que toutes les îles voisines qui sont dans la même position; l'île Sainte-Hélène, qui est aux Anglais.

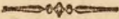
Dans l'analyse sommaire que vous venez de lire, nous avons été du nord au midi; c'est en effet la marche ordinaire et naturelle, pour ceux dont l'Europe est le point de départ. Mais comme notre but ne sera pas seulement géographique, et que nous voulons graduer nos matières selon le plus ou moins d'intérêt philosophique et moral qui doit en résulter, nous intervertirons l'ordre, et nous suivrons, comme nous l'avons dit, la route de l'Afrique, depuis le midi jusqu'au nord.

LIVRE PREMIER.

AFRIQUE AUSTRALE.

CHAPITRE PREMIER.

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.



Les voyageurs ont coutume de faire des récits magnifiques de la ville du Cap, surtout ceux qui n'y ont résidé que peu de temps. Sans doute, comme le remarque le docteur Sparrmann qui voyageait en 1771, que, fatigués d'une ennuyeuse traversée de plusieurs mois, ils sont enchantés du premier coin de terre sur lequel ils posent le pied, et qu'ils écrivent leurs relations d'après la première impression que le pays a produite sur eux. Cette illusion est d'autant plus fréquente au Cap, que les voyageurs y font ordinairement trop peu de séjour pour s'en lasser. Cependant il n'est pas rare d'y voir aussi des matelots languir et dépérir après un séjour de quelques mois, et aspirer à retourner en mer. Les compagnons du capitaine Cook, prévenus par

les relations des voyageurs, regardèrent le Cap, la première fois qu'ils le virent, comme le plus fertile et le plus délicieux pays du monde, et ils prirent innocemment pour de magnifiques champs de blé les bruyères qui s'étendent au nord de la ville. Il est donc bien nécessaire de ramener toutes ces relations antérieures à de justes proportions, et de reconnaître qu'en effet rien d'extraordinaire ne frappe le voyageur, lorsqu'il débarque à la colonie anglaise du Cap.

Une grande partie du sol de la colonie du Cap semble vouée par la nature à une éternelle stérilité; d'immenses chaînes de montagnes la traversent en s'élevant les unes au-dessus des autres; toutes, à l'exception de la chaîne de la Table, qui longe l'océan Atlantique, courent de l'est à l'ouest; les plaines intermédiaires, couvertes d'une couche impénétrable d'argile parsemée d'un sable cristallisé, sont arides et dépourvues de toute culture.

La ville du Cap est la seule de toute la colonie; elle est située sur le rivage d'une belle baie; ses rues sont droites et bien alignées; on y voit un hôpital magnifique, capable de contenir 600 malades. Entre la ville et la montagne de la Table, se voit un grand nombre de jolies maisons de campagne, dans les jardins desquelles on cultive, avec un succès égal, les productions de l'Europe et celles des climats équinoxiaux.

Le Cap est entouré de murs assez solides pour être en état de résister à l'attaque que les naturels du pays pourraient entreprendre. Les maisons y sont toutes bâties en briques, blanchies au dehors, ordinairement

d'un ou deux étages , rarement plus hautes. Les toits en sont plats et couverts de roseaux ; les ouragans, qui sont très-fréquents dans cette pointe de l'Afrique, et qui y causent souvent de grands désastres, ne permettent pas l'emploi de tuiles pour en couvrir les toits, ni de donner aux maisons une élévation plus considérable. La maison du gouverneur et celle qui sert de magasin à la compagnie sont peut-être les deux seules à trois étages. Plusieurs rues de la ville sont pourvues de canaux , dont l'eau, quoique peu abondante, est d'un grand service pour les habitants. Il y a, près de la citadelle, un grand bassin, ouvrage d'une grande utilité, particulièrement pour le transport des marchandises ; l'eau qu'il contient vient des montagnes voisines. Elle est excellente et d'une parfaite pureté ; elle sert aussi à l'embellissement de beaux jardins qui environnent la ville. Près du fort est le beau et immense jardin du gouverneur ; un ruisseau d'eau vive, qui descend de la montagne, l'arrose du nord au midi : on y voit des allées à perte de vue de citronniers , de grenadiers, d'orangers en pleine terre et à couvert du vent par de hautes et épaisses palissades, d'une espèce de laurier toujours vert. A l'entrée du jardin, il y a un grand corps de bâtiment où demeurent plus de cinq cents esclaves, dont les uns sont employés à la culture du jardin, et les autres à d'autres travaux.

On ne voit point au Cap de domestiques européens ; tous les habitants se font servir par des esclaves noirs ou bruns, qui viennent de l'île de Madagascar ou de quelques autres parties des Indes orientales ; ils ap-

prennent toutes sortes de métiers , et alors le maître les loue à d'autres à la journée , à la semaine et au mois, et l'esclave est tenu de rapporter tous les jours à son propriétaire une certaine somme. L'habillement des esclaves diffère peu de celui de nos matelots ; il consiste en une espèce de camisole courte et un long pantalon ; ils vont pieds nus et sans chapeau , seulement les cheveux entortillés d'un mouchoir en guise de turban ; le chapeau sur la tête et les souliers aux pieds sont les signes reconnus de la liberté.

Je recueillerai peu de détails sur la colonie du Cap , c'est un pays européen , qui ne présente point cet intérêt que les amateurs de voyages vont chercher dans les relations sur les contrées lointaines. Ainsi je passe sous silence, dans le Voyage de Sparrmann et dans celui de Thunberg que j'ai sous les yeux, les longs et assez insignifiants détails qu'ils nous donnent sur leur séjour dans la ville hollandaise , qui ne diffère guère d'une petite ville européenne que par l'éloignement où elle est de la métropole, et parce qu'on y voit des esclaves noirs et ce vernis de barbarie que l'habitude de l'esclavage communique à ceux qui l'exploitent comme à ceux qui en sont les victimes. Hâtons-nous donc de chercher dans l'Afrique l'Afrique elle-même, ses grands effets, ses grands spectacles, puis l'aspect de ses populations indigènes ; pour cela il faut, sur les pas des voyageurs , nous engager dans des excursions vers le nord, chez les races hottentotes et cafres, nations sauvages qui pressent de leur immuable barbarie l'étroite colonie que les Anglais occupent en

ce moment sur les limites méridionales du sol africain

Cependant je ne quitterai point le cap de Bonne-Espérance, sans vous donner une description de la montagne de la Table, qui domine le Cap de sa hauteur gigantesque ; nous monterons sur son plateau avec le docteur Sparrmann, qui trouve dans cette relation des couleurs assez vives, telles qu'on ne les trouve pas souvent dans les récits des voyageurs, récits généralement décolorés et coupés de mille incidents misérables et sans aucun intérêt.

Description de la montagne de la Table, par le docteur Sparrmann.

« La montagne de la Table, vue d'une certaine distance, paraît être unie au sommet, quoiqu'elle présente en réalité des inégalités considérables. On trouve sur son plateau de grands étangs dans la saison pluvieuse, mais point de lacs, comme quelques-uns le prétendent. Afin de m'en assurer, je me résolus à gravir la montagne et à voir de près la situation des choses. Le temps était beau dans la vallée, et le vent frais ; mais lorsque j'eus atteint le bord le plus élevé de la montagne, je sentis quelques bouffées d'un vent qui semblait se précipiter sur moi, froid et humide, et avec une violence pénétrante.

La température de l'air dont je fus environné, l'espace de trois quarts d'heure, varia plusieurs fois, suivant que le temps passait du clair au sombre, et du sombre à la bruine ou à la grosse pluie. La nudité de

la montagne, la froideur de son atmosphère, la rareté des plantes, rabougries encore par le climat, l'air sombre et pluvieux, tout conspirait à former autour de moi un de ces jours nébuleux et tristes du déclin de l'automne; mais, pour me consoler, j'avais dans ce lieu même une agréable perspective d'été vers le pied de la montagne, celle des plaines vertes qui l'environnent, éclairées et chauffées par les rayons bienfaisants du soleil.

Du fond des vallées de ces montagnes semblaient sortir les sommets de collines moins élevées, arrondies et oblongues, à peu près de formes égales et parallèles les unes aux autres, divisées par des vallons au pied desquels coulent les eaux amassées d'avance par la montagne, et comme destinées à arroser les plaines. Un grand nombre d'arbres et d'arbrisseaux verts, plantés par la nature le long des bords de ces ruisseaux, formaient sur le penchant de la montagne et sur les collines inférieures de magnifiques ceintures. On voyait çà et là plusieurs groupes de fermes bien tenues, dont les maisons étaient blanches, sous des toits noirs, tandis que les fonds, régulièrement divisés en vergers et en vignes, présentant de riches masses de verdure et laissant voir leurs compartiments variés dans leurs situations respectives, formaient le plus superbe tableau. Un peu au-delà, on découvrait des plaines de bruyères arides et pâles, coupées çà et là par des espaces de sable, par des routes sablonneuses tracées en tournoyant, et des chariots et de lourdes charrettes qui se traînaient lentement le long de ces impraticables chemins.

La perspective de ces grandes plaines était bornée par la montagne du Tigre et par les rivages de la Hollande hottentote. Non loin d'elle, mais un peu au-delà, on aperçoit d'autres montagnes qu'en raison de leur distance on voyait beaucoup moins distinctement, et qui allaient enfin se fondre dans les nuages. Outre plusieurs étangs, je voyais encore de cet endroit une grande partie de la vaste baie de Falso qui, par son calme et son éloignement, me paraissait unie comme une glace ; ce côté était majestueusement terminé par l'Océan, ou plutôt, suivant le rapport de mes yeux, par l'horizon.

Je vis de temps en temps, comme autant de taches dans l'air, de petits nuages que le vent du nord-ouest arrachait du brouillard qui m'environnait, passant tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du lieu où j'étais placé, et suivis immédiatement de leur ombre qui fuyait sur les plaines ; mais, peu accoutumé à courir de grands dangers, je n'osai me hasarder à monter, comme je l'aurais désiré, assez haut pour examiner de ce côté le sommet de la montagne de la Table. La nuit approchait, j'aurais pu aisément perdre mon chemin et tomber dans les griffes des léopards et des hyènes qui habitent ces contrées en grand nombre, et qui le soir se répandent dans la plaine, avec une fureur égale à la faim qui les presse. Il n'y avait pas encore longtemps qu'ils avaient commis de grands ravages dans la cour d'une ferme, justement au-dessous de la montagne. Ce soir-là même, j'entendis leurs hurlements, qui paraissaient sortir d'un lieu où j'étais à bo-

taniser deux heures auparavant. Ce même jour, il s'en fallut peu que je ne fusse pillé par une troupe d'esclaves qui, depuis quelque temps, s'étaient échappés de la maison de leurs maîtres, et qu'on soupçonnait alors d'avoir leur retraite aux environs de la montagne de la Table. Un feu nouvellement éteint, que j'y trouvai, m'annonça qu'ils ne faisaient probablement que de quitter ce lieu. Cependant la magnifique perspective que je viens de décrire m'aurait peut-être retenu plus longtemps, si je n'eusse commencé à sentir une sorte d'engourdissement occasionné par l'air froid du sommet de la montagne, dans lequel j'étais entré en sueur et trop légèrement vêtu. Cet accident aurait eu peut-être des suites sérieuses, si un heureux hasard ne m'eût jeté de nouveau dans une sueur violente. En redescendant, il me prit envie d'examiner quelques-uns des buissons serrés qui bordent les ruisseaux sur le côté de la montagne ; je m'écartai de mon sentier et m'engageai dans un taillis épais et très-fourré, dont j'eus toutes les peines du monde à sortir. »

Depuis 1796, la colonie du Cap appartient aux Anglais, qui en ont fait la conquête sur les Hollandais ; ceux-ci s'y étaient établis en 1560, après avoir commencé par acheter d'un roi du pays une lieue de terrain. Ils y bâtirent un fort de bois où ils mirent douze canons. En 1680, ils y ont élevé un autre fort de pierres de taille, muni de plus de soixante pièces d'artillerie. Puis ils ont formé un bourg auprès de cette forteresse, et, leur colonie s'étant augmentée, ils se sont avancés dans le pays jusqu'à plus de cinq lieues.

En remontant encore plus loin que l'établissement de la colonie hollandaise, vous trouvez les Portugais ; les premiers ils ont découvert le cap de Bonne-Espérance, lors d'une expédition maritime bien célèbre, qui a exercé une immense influence sur le commerce et la civilisation des temps modernes, je veux parler de la découverte des Indes orientales. Vous lirez avec intérêt comment le navigateur portugais doubla le promontoire par lequel se termine au sud le grand continent africain.

Barthélemy Diaz, parti de Lisbonne en 1486, était allé à la recherche de l'extrémité sud de l'Afrique, et eut le bonheur de la découvrir. Les tempêtes qu'il y avait éprouvées firent donner au cap qui la termine le nom des Tourmentes ; ce nom fut changé en celui de cap de Bonne-Espérance par le roi de Portugal lui-même, dans le dessein de prévenir la mauvaise impression de ce nom sinistre. Diaz fut de retour à Lisbonne en décembre 1487. Aucun obstacle ne devait plus, à ce qu'il paraissait, empêcher de pénétrer dans la mer des Indes ; mais les entreprises audacieuses restent longtemps en suspens, avant qu'il se trouve des hommes capables de les mettre à exécution. Ce ne fut que cinq ans après la découverte du Nouveau-Monde, et dix ans après celle du cap de Bonne-Espérance, qu'Emmanuel, roi de Portugal, se décida à envoyer une flotte dans l'Inde. Il fit choix, pour la commander, de Vasco de Gama, gentilhomme de sa maison, connu déjà par sa prudence, sa fermeté et son habileté dans la navigation. Ce navigateur mit à la voile avec la flotte, le

8 juillet 1497 ; il dirigea d'abord sa route sur les îles du Cap-Vert, et, après les avoir doublées, il s'avança au sud et vint relâcher à la baie de Sainte-Hélène, située à la côte occidentale de l'Afrique, à peu de distance au nord du cap de Bonne-Espérance. Il arriva deux jours après à cette pointe extrême de l'Afrique ; là, se dirigeant vers l'orient, il eut à lutter contre les vents du sud-est, qui y soufflent presque constamment avec impétuosité durant cette saison, et il courut risque de voir échouer toutes ses entreprises devant le cap si bien nommé cap des Tempêtes, et qui devenait vraiment pour Gama le Cap de Bonne-Espérance, puisqu'une fois ayant dépassé ses limites, aucun obstacle ne devait plus arrêter le hardi navigateur jusqu'à sa prise de possession des Indes orientales.

Ne me sauriez-vous pas quelque gré, mon jeune lecteur, si je terminais ce chapitre consacré au cap de Bonne-Espérance, ou, pour mieux s'exprimer, au cap des Tempêtes, en évoquant devant vous la célèbre fiction qu'il a inspirée dans le grand poème épique de la *Lusiade* de Camoëns ? Ce serait trop m'écarter de mon sujet, que de vous faire ici l'analyse du poème de Camoëns ; je ne le citerai qu'incidemment et à cause de l'épisode que je vais rapporter. La plus noble conception du poème, dit le docteur Blair dans sa *Rhétorique*, se trouve au sixième livre, dans le récit que Vasco fait au roi de Melinde des merveilles qu'il a rencontrées pendant le cours de sa navigation. Il lui raconte qu'au moment où sa flotte arriva au cap de Bonne-Espérance, qu'aucun navigateur n'avait encore doublé (fiction

poétique qui met en oubli l'expédition de Barthélemy Diaz), il lui apparut tout-à-coup un fantôme énorme, épouvantable, qui sortait du sein de l'Océan, au milieu des foudres et des tempêtes; sa tête se perdait dans les nuages, son attitude glaçait d'effroi: c'était le génie ou le gardien de cette partie de l'océan inconnue jusque-là. Il parle, et d'une voix pareille au tonnerre, il s'indigne que Vasco et ses compagnons osent pénétrer dans des mers dont il fut si longtemps paisible possesseur, et interroger les secrets de l'abîme qui ne furent jamais révélés aux yeux des mortels.

Apparition du cap des Tempêtes à Vasco de Gama.

« La lumière du soleil avait déjà reparu cinq fois depuis que nous avions quitté cette côte, et, portés par un vent favorable, nos vaisseaux foulaient impérieusement les mers, lorsqu'au milieu de la nuit un nuage effrayant parut tout-à-coup sur nos têtes, et répandit l'épouvante parmi nous. Les ondes noires grondaient avec un bruit horrible, et il semblait qu'elles se brisassent au loin sur des rochers. Puissance suprême! m'écriai-je, de quoi nous menaces-tu? quel nouveau prodige vas-tu nous offrir? Je n'avais pas fini de parler, que nous vîmes s'élever du sein des flots un horrible fantôme. Sa taille était gigantesque; ses membres égalaient en grosseur l'énorme colosse de Rhodes, l'une des merveilles du monde. Son front était sombre et menaçant, sa barbe était hérissée, ses yeux caves et étincelants, son regard horrible, sa chevelure épaisse et fangeuse, son teint pâle et couleur

de terre, ses lèvres noires et ses dents livides; l'effroyable son de sa voix parut sortir du plus profond des abîmes.

» Nous frissonnons d'épouvante, nos cheveux se dressent d'horreur, et le spectre fait entendre ces mots : « O peuple le plus téméraire de tous les peuples ! puisque tu as franchi les bornes jusqu'alors inaccessibles aux mortels ; puisque tu oses insulter ces mers que je garde depuis si longtemps, et qui n'avaient encore jamais porté de vaisseaux ; puisque tu as forcé les portes du sanctuaire où se cachait la nature, et que tu as voulu pénétrer les secrets de l'abîme qu'il n'a été donné à aucun mortel de visiter, apprends de moi les maux qui te sont réservés pour prix de ton audace. Tous les navires qui parcourront après toi la route que tu viens de frayer me rencontreront ici comme un ennemi implacable, qui déchaînera contre eux et armera les tempêtes. Je ferai un exemple à jamais terrible de la première flotte qui passera près de ces rochers, et je signalerai ma vengeance sur celui qui le premier m'est venu braver dans ma demeure. Si mes yeux savent lire dans le livre des destins, chaque année ramènera pour vous de nouveaux naufrages et de nouveaux désastres... »

» Le monstre allait continuer ses menaces ; je me levai et lui dis : « Qui es-tu ? » Il me répondit en poussant un profond soupir, et comme indigné que j'eusse l'audace de l'interroger : « Je suis le génie de ces mers, le grand cap des Tempêtes. Ptolémée, Strabon, Plinè et Méla ne m'ont jamais connu. C'est moi

qui termine ici la terre africaine, et mon promontoire, qui n'avait jamais été vu des humains, et que votre audace a profané, s'étend vers le pôle antarctique. Je suis un des fils de la Terre, frère d'Encelade et d'Ægëon aux cent bras; mon nom est Adamastor. Je me joignis aux Titans contre le maître du tonnerre; et tandis qu'ils élevaient des montagnes contre le ciel, je méditai la conquête de l'Océan, et voulus ravir l'empire à Neptune... Mes frères venaient d'être vaincus; la foudre les avait renversés; leurs cent bras les avaient mal servis contre les dieux. Plusieurs étaient ensevelis sous des montagnes, et je ne tardai pas moi-même à partager leur châtement. De mes membres changés en rochers, les dieux formèrent ce vaste promontoire qui s'avance vers cette côte; et, pour mettre le comble à mes peines, je suis sans cesse outragé par Thétis qui m'entourne de ses flots. »

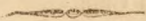
» Il dit, et disparut avec un murmure sourd et plaintif. Le nuage se dissipa, et la mer fit entendre au loin un long mugissement. J'élevai mes mains suppliantes vers le ciel qui m'avait conduit, et je le conjurai de détourner loin de nous les funestes menaces d'Adamastor »

Ce morceau, d'une beauté toute classique, a dû vous rappeler une ode d'Horace, dans laquelle le grand lyrique fait prononcer à Protée de vives imprécations contre le ravisseur d'Hélène, emportant sa proie sur les mers. On pourrait aussi le comparer avec la belle prosopopée de la patrie dans Lucain. Je vous engage à faire vous-mêmes ces rapprochements

instructifs; nous devons nous borner à conclure ce chapitre, en vous faisant observer le privilège de la poésie, même par rapport au tableau géographique de l'univers. Sans doute la couleur qu'elle donne aux lieux est fictive, mais elle est inaltérable; et, pour peu que l'esprit soit accoutumé à réduire à la vérité le prisme menteur qu'elle met sous les regards, la poésie est une magicienne qui colore les objets réels d'une empreinte vraiment divine; elle est le plus beau joyau dont puisse s'embellir l'histoire des choses de la vie et des choses du monde extérieur. Or, toutes les fois que je pourrai associer ses vivants et pittoresques souvenirs aux aspects géographiques que j'entreprends de vous dérouler, je saisirai cette occasion, et je ne manquerai pas de relever les études austères auxquelles je vous convierai, par les pénétrants et aimables mensonges de la poésie.

CHAPITRE II.

CAFRES ET HOTTENTOTS.



Le nom de Cafrerie , que l'on donne à toute cette partie de l'Afrique qui est entre le Congo, la Nigritie, l'Abyssinie et la mer, lui a été d'abord imposé par les Arabes musulmans, d'un mot arabe qui signifie infidèle, pour désigner toutes les peuplades païennes que les Musulmans trouvaient aux limites de leurs possessions en Afrique. Il faut distinguer la Cafrerie mélangée qui comprend les côtes de Zanguébar et d'Ajan , et dans laquelle les Arabes se sont établis, et la Cafrerie pure , qui est très-étendue, et occupe tout l'espace depuis le milieu de l'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance, au midi. Nous parlerons d'abord de la Cafrerie pure.

Sortez du cap de Bonne-Espérance, et remontez au nord, dans les immenses contrées qui s'étendent du côté du nord-est jusqu'au Congo, et du côté du nord-ouest jusqu'aux états du Monomotapa, vous trouverez un pays peu habité, presque inculte, généralement des sables, des terres d'argile et des marais. C'est un pays très-sain, plutôt froid que chaud, surtout vers le Cap, remarqué pour la longévité de ses

habitants. Les peuples qui l'habitent sont noirs comme les peuples de la Guinée et du Congo, quoiqu'ils habitent dans une zone tempérée ; ils sont laids, malpropres et sauvages ; leur religion est idolâtrique, leur gouvernement despotique. On a donné le nom général de Hottentots à ceux qui occupent la partie la plus méridionale, à la pointe de laquelle est établie la colonie du Cap.

Je vais analyser la partie du voyage du docteur Sparrmann qui regarde ses excursions dans l'intérieur de la Cafrerie, ou du moins à une certaine distance au nord de la colonie. Comme il y a peu de variété quant à l'aspect physique et moral dans toute la Cafrerie, les détails que nous trouverons dans ce savant explorateur, détails que nous confirmerons encore par d'autres voyageurs, seront suffisants pour vous donner une idée assez précise de ces pays malheureux, où n'a pas encore paru la première lueur de la civilisation.

« Le matin du 25 juillet 1775, nous partîmes du Cap à cheval ; notre route était à travers un pays plat, sur des sables arides et des bruyères. Vers le midi, pendant la plus grande chaleur du jour, nous laissons suivant l'usage du pays, nos bœufs aller se désaltérer et chercher à leur gré leur pâture.

Aussitôt que nous sentîmes la fraîcheur du soir, nous continuâmes notre route jusqu'au pied d'une haute montagne. Les environs étaient plus élevés et moins brûlés que le pays que nous avons parcouru le matin, et quelques fermes hollandaises ornaient la perspective. Il faisait entièrement nuit quand nous

mêmes pied à terre. Nous allumâmes un peu de feu près duquel, après un léger souper, nous nous couchâmes pour dormir.

Je n'ai plus dès-lors connu, pendant tout le reste du voyage, d'autre lit que la terre nue, pour oreiller qu'une selle, et un manteau pour couverture. Le lendemain 26, nous nous levâmes dès le point du jour, pour continuer notre route et traverser la montagne Hottentot-Holland pendant le frais du matin. Le chemin qui conduisait au haut était fort escarpé, raboteux, tortueux et très-incommode. Le côté droit de la route était tranché par un précipice à pic, dans lequel, si l'on en croit la tradition, plusieurs attelages s'étaient brisés en mille pièces. Sur le soir, je trouvai une route qui me conduisit près de deux petites fermes, et enfin vers la nuit aux Bains-Chauds, autrement appelés Bains derrière-la-Montagne : on y a bâti, par ordre du gouvernement, une maison en pierre pour l'usage des baigneurs...

Nous partîmes des bains le 26 août, et nous quittâmes le territoire de la colonie, pour entrer sur celui des peuples barbares par lesquels le midi de l'Afrique avait été conquis. Or, c'est ici le lieu de donner une description plus soignée de cette race d'hommes, habitants originaires de la partie méridionale de l'Afrique et connus sous le nom de Hottentots.

Ils sont d'une taille aussi haute que le plus grand nombre des Européens; et s'ils sont en général plus minces, c'est qu'ils sont plus bornés et plus restreints dans leur nourriture, et qu'ils ne s'endurcissent point

à de rudes travaux. La couleur de leur peau est d'un brun jaunâtre ; elle ressemble un peu à celle d'un Européen qui aurait une jaunisse très-prononcée ; mais cette teinte n'est point du tout remarquable dans le blanc de leurs yeux. On ne trouve point parmi les Hottentots les barbes épaisses de leurs voisins les Nègres, les Cafres et les Mozambiques ; leurs barbes sont de moyenne grandeur et leurs dents belles. Leur chevelure est une espèce de laine noire frisée, sans être trop épaisse ; ils ont aussi fort peu de barbe.

Les Hottentots ne seraient point un peuple disgracieux à voir, sans leur habitude de se barbouiller des pieds à la tête d'une graisse dans laquelle ils ont mêlé un peu de suie. Ils ne l'essuient jamais ; jamais je ne les ai vus nettoyer leur peau, excepté lorsqu'en graissant les roues de leurs chariots ils se sont sali les mains de poix ou de goudron. Alors ils enlèvent fort aisément ces taches en se frottant les mains avec de la fiente de vache, et, pardessus le marché, ils s'en frottent les bras jusqu'aux épaules ; mais cette dernière onction n'est pas nécessaire, elle n'est que de pur ornement. Ainsi la poussière et d'autres saletés, se mêlant à leur onguent de suie et à la sueur de leur corps, s'attachent à leur peau, la corrodent perpétuellement, et ne contribuent pas peu à déguiser sa teinte naturelle qui, lorsque la malpropreté ne l'a pas changée en un brun jaunâtre, est d'un brun clair. »

Voilà, je vous l'avoue, mon cher lecteur, un peuple bien peu digne que l'on prenne du soin à décrire son existence physique et morale, et tout ce qui concerne

ses usages, sa manière de vivre et ses mœurs. J'aurais presque envie de suspendre ici toute autre communication sur cette race immonde, qui nous produit si bien l'effet d'être justement le premier degré de l'échelle sociale et de la vie civilisée. Le continent africain est couvert de peuplades barbares qui représentent assez fidèlement la première époque de l'humanité; mais, de même que parmi les animaux la saleté innée du pourceau en fait une espèce plus chargée de notre mépris que favorisée de notre estime pour l'utilité que nous en retirons, de même aussi l'amour de la fange et des immondices nous paraît assurer aux Hottentots le premier rang dans la barbarie des peuples sauvages. Sous ce rapport, c'est encore un type assez intéressant à étudier; il est curieux et tout-à-fait philosophique d'observer l'espèce humaine à son point de départ, dans son berceau de barbarie; et c'est pourquoi, mes lecteurs, vous ne me blâmerez pas si je continue d'analyser la relation du docteur Sparrmann.

« Les Hottentots n'ont d'autres vêtements qu'une espèce de tablier de peau préparée, généralement orné de grains de verre taillés en différentes figures. Les hommes ont le cou nu; mais ceux des femmes sont ornés d'une parure qui passe pour magnifique. C'est une courroie de cuir non apprêté, sur laquelle sont attachées sur une même ligne huit ou dix coquilles, marquetées de taches noires de diverses grandeurs sur un fond blanc. Ainsi réunies en forme de collier, elles sont en effet un ornement d'assez bon goût. Ces co-

quilles sont très-chères ; elles ne coûtent aux naturels jamais moins d'une brebis pièce.

Les habitations des Hottentots sont simples comme leurs habits, et également analogues à leur vie pastorale et errante. Elles ne méritent guère d'autre nom que celui de huttes , et sont toutes exactement pareilles, d'une espèce d'architecture qui ne permet point à l'envie de se glisser dans leurs tranquilles demeures. En voici la disposition :

Quelques-unes sont d'une forme circulaire, d'autres sont oblongues ; elles ressemblent à des ruches d'abeilles ou à une voûte. Le plan de l'édifice est de 18 à 24 pieds de diamètre. Leurs plus hautes maisons sont si basses , qu'il est rarement possible à un homme de moyenne taille de se tenir droit même au centre de la voûte. Mais le défaut de hauteur de ces maisons et des portes , qui n'ont guère que trois pieds d'élévation , n'est jamais un inconvénient pour un Hottentot, qui sait se baisser, ramper à quatre pattes, et qui d'ailleurs se plaît mieux couché qu'assis.

La porte est la seule ouverture par où entre le jour et sort la fumée, car le foyer est au milieu de la hutte. Le Hottentot, accoutumé à la fumée dès son enfance , la voit tourbillonner autour de lui sans sourciller. Couché au fond de sa hutte, et ramassé tout entier sous sa peau de mouton, comme un hérisson sous la sienne, il ne met le nez dehors que pour remuer le feu, ou pour allumer sa pipe , ou pour retourner le morceau de viande qu'il a mis griller sur les charbons.

Leurs toits sont composés de petites branches d'ar-

bres. Ils donnent d'abord à ces branches la courbure convenable ; ils les placent ou entières ou par fragments , les unes parallèles, les autres croisées ; ensuite, pour consolider l'ouvrage, ils y attachent avec des osiers d'autres branches qui l'entourent circulairement ; alors ils placent fort proprement sur ce treillage de larges nattes , et l'en couvrent tout entier, excepté la petite ouverture qui doit former la porte. Ces nattes sont faites d'une espèce de cannes ou roseaux, de six à dix pieds , placés parallèlement et attachés ensemble avec des nerfs ou bien avec des cordes que leur fournissent les Européens.

Il y a une autre race de Hottentots qu'on appelle Boshis ou hommes des bois , parce qu'ils habitent les bois et les montagnes ; ils sont ennemis déclarés de la vie pastorale. Leur maxime est de ne vivre que de chasse et de pillage, et de ne jamais garder aucun animal vivant l'espace d'une nuit. Ce caractère les rend odieux au reste des hommes. On les poursuit et on les extermine comme les bêtes féroces, dont ils ont adopté les mœurs ; on en garde cependant quelques-uns de vivants, dont on fait des esclaves. Leurs armes sont les flèches empoisonnées, qu'ils lancent avec un petit arc à deux cents pas, et ils sont assez sûrs de frapper au but, quand la distance n'excède pas cent pas. Ainsi blottis dans une embuscade, ils envoient de loin la mort au gibier qui leur sert de nourriture, à leurs ennemis, au lion même, la plus terrible des bêtes féroces. Ce noble et superbe animal tombe sous le coup d'une arme qu'il méprise, ou dont il ne daigne pas

s'apercevoir. Le Hottentot, pendant ce temps, attend en sûreté l'effet de son poison, qu'il sait être infaillible; car il choisit toujours le plus actif, et il n'a besoin que d'attendre quelques minutes pour voir l'animal blessé languir et mourir.

Comme les bêtes féroces dont ils font pour ainsi dire partie, ces sauvages n'ont d'autre asile que les buissons et le creux des rochers; quelques-uns sont si sauvages, qu'on a trouvé des repaires d'autres animaux tout près de leurs habitations. La plupart vont nus; aussi étrangers à l'agriculture que les singes, ils sont obligés, comme eux, de chercher sur les montagnes et les collines des racines sauvages, des graines et des plantes, qu'ils mangent crues, pour soutenir une vie que cette misérable nourriture aurait bientôt éteinte, s'ils en avaient jamais connu une meilleure.

Quelquefois cependant leur table est garnie de plusieurs autres mets. Ce sont des larves de certains insectes, les chenilles dont s'engendrent les papillons, une espèce de fourmis blanches, des serpents, des sauterelles et certaines espèces d'araignées. Au milieu de cette abondance, ces hommes des bois manquent souvent du nécessaire; la famine les dessèche au point qu'il n'en reste que le squelette. Ce ne fut pas sans étonnement que je vis pour la première fois un jeune Boshi. Sa figure, ses bras, ses jambes et tout son corps étaient si maigres et si atténués, que je ne doutais pas d'abord que ce ne fût une fièvre épidémique qui l'avait réduit à ce déplorable état; mais à l'instant je le vis courir avec la rapidité d'un oiseau.

Voici comment on s'y prend pour les réduire en esclavage. Plusieurs fermiers se réunissent, et ils épient les repaires de ces sauvages ; ils les découvrent d'ordinaire à la fumée de leurs feux. On les trouve par bandes depuis dix jusqu'à cinquante et même cent. Avec six ou huit hommes, qu'ils ont soin d'aposter à une certaine distance autour du village, les fermiers osent assaillir cette multitude pendant la nuit. Ils commencent par donner l'alarme au moyen de quelques coups de feu ; ce bruit inattendu répand une si grande consternation parmi toute la bande des sauvages, qu'il n'y a que les plus hardis et les intelligents qui osent franchir le cercle et se sauver. Les agresseurs, charmés d'être débarrassés des plus mutins, courent à ceux qui sont demeurés stupides, tremblant d'étonnement et de frayeur, et qui se livrent sans défense à leur merci.

Les Hottentots ne paraissent point avoir d'idées distinctes d'un Être suprême ; cependant ils croient fermement au pouvoir de la magie ; ils semblent reconnaître l'existence de quelque mauvais génie, dont la puissance est très-étendue ; mais ils ne l'adorent point, ni lui ni aucun autre, quoiqu'ils lui attribuent tous les malheurs qui leur arrivent, entre lesquels ils comptent toujours la pluie, le froid et le tonnerre. Plusieurs colons m'ont assuré que leurs Boshis de l'un et de l'autre sexe ont coutume d'apostropher le tonnerre de mots injurieux, de menacer et de défier, avec leurs souliers ou ce qui leur tombe sous la main, la flamme

des éclairs, et les éclats du tonnerre qui roule sur leurs têtes. »

Je ne donnerai point beaucoup de détails que je trouve dans le docteur Sparrmann, sur les jeux, les dangers, les occupations des sauvages dont il décrit les mœurs ; mais je ne puis passer sous silence quelques circonstances dans lesquelles se décèle ce qu'il y a de hideux dans la barbarie des peuples sauvages.

« Partout où je passai, je ne négligeai rien pour connaître jusqu'à quel point il est vrai que les Hottentots excluent de leur société les individus devenus vieux et inutiles. Voici ce qui me fut raconté par le fermier chez qui je m'étais arrêté : Dans sa jeunesse, étant allé chasser avec un de ses amis, ils observèrent dans les plaines désertes où ils se trouvaient une petite rigole étroite, formée et environnée par des buissons et par des ronces. Attirés par la curiosité, ils s'en approchèrent à cheval et y trouvèrent une vieille Hottentote aveugle. Aussitôt qu'elle les entendit venir, elle voulut fuir en rampant et se cacher ; ensuite, elle se montra, mais avec une mine fort rechignée ; elle leur avoua cependant qu'elle avait été abandonnée à sa destinée par les Hottentots de son village ; mais elle ne voulut recevoir aucune assistance de ces chrétiens. Étant ensuite allés au village auquel cette femme appartenait, ils ne purent tirer des Hottentots d'autres éclaircissements, sinon qu'ils avaient en effet laissé là la vieille femme. Pour toutes provisions, ils n'aperçurent autour d'elle qu'un baquet qui contenait un peu d'eau.

Une autre coutume non moins horrible, qui n'a jus-

qu'à présent été remarquée par personne, mais dont l'existence chez les Hottentots m'a été pleinement certifiée, c'est, en cas de mort de la mère, d'enterrer vivant avec elle son enfant suspendu à son sein. Sans doute quelque idée dénaturée de superstition engage les barbares à cette cruauté. »

Tous ces intéressants détails que donne le docteur Sparmann, sur les mœurs et le caractère des Hottentots, sont résumés dans un tableau d'après nature qu'il trace d'une famille hottentote dont il eut l'occasion de visiter l'intérieur. Voici son curieux récit :

« Nous trouvâmes sur notre route un petit craal ou village de Hottentots, qui, s'il m'en souvient, était composé de cinq huttes, élevées comme celles dont j'ai donné la description, mais couvertes de nattes si vieilles et si misérables, qu'à la place des Hottentots qui les habitaient, j'eusse presque autant aimé coucher en plein air. Le craal était composé d'environ vingt personnes. Ils avaient élevé un méchant enclos pour leurs troupeaux, qui alors étaient au pâturage et paraissaient fort nombreux. Je voulus voir s'il ne serait pas possible d'engager un des deux naturels à notre service ; le doyen du craal me proposa son fils, jeune homme d'une vingtaine d'années, dont ils se passerait fort bien, me dit-il, si je pouvais le déterminer à me suivre. J'entraï en rempant dans la hutte du jeune homme, et le trouvai couché sous son manteau de peau, les genoux remontés jusqu'à son nez, comme un chien dans sa tanière. Je lui représentai les grands avantages qu'il retirerait d'un voyage fait avec nous ; une vache et son

veau, par exemple, des couteaux, des boîtes à amadou en cuivre, du tabac en abondance, des grains de verre et autres objets précieux. Je lui représentai aussi qu'une expédition du genre de celle que je lui proposais lui procurerait des plaisirs sans nombre, et qu'à son retour elle lui donnerait aux yeux de ses compagnons le plus haut degré d'importance.

Toute mon éloquence fut inutile; mon Hottentot demeura inébranlable de corps et d'âme, excepté que de temps en temps il poussait du côté gauche de sa bouche une bouffée de tabac. Après que je l'eus pressé deux ou trois fois de vouloir bien m'expliquer sa pensée, me dire quelles étaient ses intentions, à la fin il prit sur lui d'ouvrir la bouche, et répondit un seul mot, court, mais décisif: NON. L'indolence extrême de ce sauvage, la réception presque insolente qu'il me faisait, les nuages de fumée qui remplissaient sa cabane et qui me faisaient aux yeux un mal horrible; tout cela joint aux essaims de puces que j'y avais observés dans l'obscurité, excita tout-à-coup en moi l'indignation et le mépris le plus profond pour la nation des Hottentots. Lorsque je vins à considérer la chose avec plus d'impartialité, il me parut tout simple qu'un Hottentot, qui naturellement et par habitude savait se contenter d'une modeste pitance, qui pouvait jouir de tout ce qui était pour lui le bonheur réel, savoir le repos et le tabac, s'embarrassait fort peu de mon voyage et de mes offres.

A la fin cependant je lui fis une proposition d'un autre genre; je lui offris une modique somme pour

nous aider , pendant quelques jours seulement, à mener mes bœufs jusqu'à Zwellendam, où j'espérais trouver quelqu'un pour le remplacer. A cela, il me répondit aussi vite que la pensée : OUI, maître. Aussitôt il se lève, prend sa poche à tabac à son bras, et le voilà prêt à partir. Nous sortîmes de la hutte ; il alla droit à mon chariot, et fit tous les préparatifs nécessaires avec tant de souplesse et d'agilité, que je ne reconnus plus le dormeur indolent dont j'avais eu tant de peine à tirer une parole. »

Le second volume in-4° du voyage dont j'extrais les faits qui précèdent, contient encore beaucoup d'autres détails que je ne puis rapporter *. L'auteur revient encore sur les mœurs des Boshis ou hommes sauvages, et sur la guerre d'extermination qui leur est faite par les habitants de la colonie du Cap. « Les colons n'épargnent jamais ni les femmes enceintes des Boshis, ni les enfants à la mamelle, à moins qu'ils ne les trouvent propres à augmenter le nombre de leurs esclaves. Aussitôt que le colon aperçoit un Boshi, il lance contre lui ses chevaux et ses chiens, les anime à le poursuivre, et chasse le pauvre sauvage avec plus d'acharnement et de fureur que si c'était un loup ou quelque autre bête féroce. Le gouvernement du Cap n'est complice des cruautés exercées par ses sujets qu'en négligeant d'en prendre connaissance ; mais il

* J'aurais aimé à transcrire un récit fort curieux de la chasse à l'hippopotame par les colons unis aux indigènes, t. 2, p. 292,

est bien coupable d'avoir laissé une nation entière à la merci de chaque paysan à qui il convient de les exterminer et d'envahir leur territoire. Cependant tous les colons ne participent pas à ces cruautés et à tant d'autres qui se commettent trop ordinairement sur tous les coins du globe. Tandis que certains d'entre eux, plus barbares que les sauvages eux-mêmes, s'enrichissent à force d'inhumanité, il en est qui gémissent et tremblent que tous ces crimes n'attirent à la fin la malédiction sur la tête de leurs enfants et la vengeance du ciel sur leurs possessions. »

« Le champ d'un observateur tel que Sparrmann, dit avec raison son éditeur français, ce sont les ouvrages de la nature, les objets inanimés, comme les vues générales des pays qu'il parcourt, ou leurs habitations. Dans les descriptions du pays, il se montre habile peintre; son style est nerveux et serré. Ses tableaux sont distingués par un coloris vif et par un coup-d'œil sûr de tous les habitants de ces contrées; l'homme est celui qu'il se plaît surtout à décrire. Nous voyons l'indolent mais fidèle Hottentot, le Boshi plus traître, le Cafre plus sauvage, différenciés par des caractères que l'on ne peut confondre. C'est un tableau grand et complet de la nature australe que le voyage de Sparrmann. »

Il existe plusieurs voyages d'excursions au midi de la colonie du Cap, dans les terres des Hottentots et de la Cafrerie méridionale; tel est le voyage du Suédois Thunberg, qui suivit de très-près celui de Sparrmann, et qui ajoute peu de renseignements importants aux

détails fournis par son compatriote. Le Vaillant, intrépide voyageur et ingénieux historien de la nature tant animée qu'inanimée, entreprit, en 1781, un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance. Les narrations de cet écrivain sont généralement plus intéressantes que celles de Sparrmann ; il voit plus en beau la nature étrangère qu'il parcourt ; il est plus indulgent à l'égard des peuplades sauvages parmi lesquelles il a séjourné. Le Vaillant était un voyageur passionné, en qui le goût de parcourir et d'explorer le monde était un sentiment inné dont il n'avait pu se défendre et qui avait décidé de la vocation de sa vie. Il fait connaître dans sa préface ce sentiment irrésistible d'une manière spirituelle et assez vraie.

« Plus qu'aucun autre, dit-il, j'ai nourri dans mon cœur le goût le plus ardent pour les voyages ; et, quoi que j'aie fait depuis pour l'étouffer, ce n'est qu'en cédant à mes transports que je suis parvenu à en modérer la violence. Je songeais continuellement aux parties du globe qui, n'ayant pas encore été fouillées, pouvaient, en donnant de nouvelles connaissances, rectifier les anciennes ; je regardais comme souverainement heureux le mortel qui aurait le courage de les aller chercher à leur source ; l'intérieur de l'Afrique, pour cela seul, me paraissait un Pérou : c'était la terre encore vierge. L'esprit plein de ces idées, je me persuadai que l'ardeur du zèle pouvait suppléer au génie, et que, pour peu qu'on fût un observateur scrupuleux, on serait toujours un assez grand écrivain.

L'enthousiasme me nommait tout bas l'être privilégié auquel cette entreprise était réservée ; je prêtai l'oreille à ses séductions , et de ce moment je me dévouai. Aucuns liens ne furent capables de m'ébranler ; je ne communiquai mes projets à personne. Inexorable et fermant les yeux sur tous les obstacles, j'ai traversé les mers ; j'ai voulu voir d'autres hommes , d'autres productions, d'autres climats ; je me suis enfoncé dans quelques déserts ignorés de l'Afrique ; j'ai conquis une petite portion de la terre. »

Le voyage de Le Vaillant , par l'agrément du récit , n'est point indigne de l'élégance animée qui se montre dans ces lignes ; c'était un vrai voyageur parcourant le monde avec l'imagination, non moins qu'avec la scrupuleuse attention d'un explorateur infatigable de la nature. La science a enregistré plusieurs de ses découvertes ; on trouve aussi dans son voyage un certain nombre d'épisodes qui orneraient agréablement une mémoire de conteur, ou un volume d'extraits. Cependant il ajoute peu de choses aux renseignements fournis par le docteur Sparmann, sur le point que je cherche surtout à vous faire connaître ici, sur le degré plus ou moins inférieur de la barbarie primitive à laquelle étaient réduites les tristes nations qu'il a visitées.

J'en dirai à peu près de même du voyage de Barrow, en 1796 ; on y trouve des descriptions des Hottentots et des Cafres , et des Boshis et de leurs usages assez conformes à ceux que nous a appris le naturaliste suédois, MM, Sommerville et Truter parcoururent

en 1801 le pays des Betjouanas, où ils trouvèrent une grande variété de sites et d'aspects. Tantôt ils parcoururent plus de 200 milles sans apercevoir un végétal qui ressemblât à un arbre : c'était le pays des Boshis. On rencontra quelques-uns de ces sauvages ; ils étaient bien misérables, absolument nus et mourant de faim ; on leur donna quelques vivres et du tabac, ce qui produisit un changement si subit sur leur esprit, qu'ils se mirent à danser de joie. Puis on arriva sur un point élevé d'où l'on découvrit des arbres et des arbrisseaux épars sur le penchant des collines, et même des forêts dans les vallées ; bientôt on atteignit les rives de l'Orange-River. On distingua sur le côté opposé un village considérable, composé de cabanes qui semblaient bien construites ; c'étaient les Betjouanas. Ce peuple est parvenu à un degré de culture qui demande autre chose que la satisfaction des premiers besoins de la vie ; il n'est point tout-à-fait insensible aux douceurs de ce qui est agréable et commode. Ils ont pour l'hiver des vêtements de peaux, moelleux, doux et chauds, et souvent doublés de fourrures de petits animaux ; ils s'exposent peu à l'ardeur du soleil, dont ils se garantissent avec de grands parasols. Ils ont des terres autour de leurs villes ou de leurs craals ; ces terres ils les cultivent, et ils jouissent d'une sorte d'administration.

M. Lichtenstein visita les mêmes pays quelques années après, vit plusieurs tribus parmi lesquelles il rencontra une civilisation pareille à celle trouvée déjà par M. Truter. La plus nombreuse de ces tribus est celle

des Macquinis, qui sont les plus éloignés du côté du nord-ouest ; renommés qu'ils sont par leur adresse à façonner les métaux, ils fournissent aux Cafres leurs armes, leurs aiguilles, leurs anneaux, tous leurs ustensiles de travail et d'ornement.

Vous trouverez aussi dans le 11^e volume de l'Abrégé des voyages modernes, par M. Eyriès, l'analyse des deux voyages de M. Campbell dans les contrées méridionales de l'Afrique, de 1812 à 1821. On y lit de nouveaux détails sur les Betjouanas, sur Litakou leur capitale, et sur une autre plus grande ville, celle de Korritchéné, capitale des Montjouroutzis, peuplée de 15 ou 18,000 habitants. M. Campbell voyageait dans le dessein d'établir une mission protestante dans ces régions barbares livrées aux malheureuses pratiques du paganisme. Les missionnaires possèdent quelques villages hottentots et cafres ; mais leurs résultats sont lents et laborieux. Ces peuples sont généralement assez doux, ont peu d'activité, peu de penchant aux choses religieuses, et reçoivent la communication évangélique avec une indifférence qui rend presque stériles les efforts des prédicateurs.

M. Campbell ayant entretenu le roi de Korritchéné des œuvres du Créateur, celui-ci, après lui avoir fait des reproches qui témoignaient le peu d'intérêt que ces discours lui inspiraient, entama une harangue sur la verroterie. Son peuple, disait-il, attendait avec impatience la vue de celle que les Européens avaient apportée pour faire des échanges ; il se plaignait de ce que plusieurs hommes de la suite des missionnaires

avaient déjà troqué des grains de verroterie et des boutons de métal avec ses sujets contre divers objets ; ce qui était une infraction aux lois. Tous les étrangers, ajouta-t-il, doivent d'abord étaler leurs verroteries devant lui comme chef du peuple ; et, s'il ne peut leur fournir en échange des choses qui leur conviennent, ils ont alors la faculté de s'adresser à d'autres personnes. On voit que les voies religieuses n'étaient point le souci principal qui préoccupait les pauvres habitants de Korrritchéné.

Le voyage de Campbell, du moins dans l'analyse de M. Eyriès, commence par une très-intéressante revue des mœurs et des usages civils des peuples cafres ; on y voit que ces peuples n'ont ni caractères alphabétiques, ni aucune sorte d'écriture ; ils savent graver grossièrement sur les métaux. Ils ont un grand respect pour leurs parents âgés. Lorsqu'un père se sent affaibli par l'âge, il donne ses biens à ses enfants, parce qu'il est sûr qu'ils lui prodigueront les soins les plus tendres jusqu'à la fin de sa carrière. Le roi jouit du pouvoir absolu, limité cependant par l'usage que voici : si la mesure qu'il adopte occasionne des mécontentements, un des chefs les plus anciens et les plus considérés l'en avertit ; si le roi néglige cet avis, chaque craal se retire vers les frontières et le menace d'une indignation générale.

A la guerre, les Cafres montrent, dit-on, une générosité qui ferait honneur à des peuples civilisés ; ils regardent comme une honte de se mettre en embuscade ; le parti vainqueur envoie une partie du butin

aux vaincus, car ce peuple a pour principe que l'on ne doit pas laisser mourir de faim les ennemis.

Au temps de la moisson, chaque famille doit céder au chef de la horde une partie de la récolte. Les dents d'éléphants, les peaux de panthères, les queues des autruches prises à la chasse lui appartiennent. Chaque chef nomme à son gré un nombre d'officiers proportionné à celui de ses sujets; ce sont les conseillers, les ministres et les exécuteurs de sa volonté. Les chefs eux-mêmes sont comme une noblesse féodale, héréditaire, reconnaissant la supériorité du roi. Quand un chef arrive dans un craal, n'importe qu'il appartienne à sa horde ou à une autre, on lui offre une pièce de bétail qu'il fait tuer aussitôt par les officiers de sa suite, car il ne voyage jamais sans eux, et il la mange ensuite avec eux et avec ceux qui la lui ont offerte. On observe les mêmes égards avec les femmes des chefs.

Les femmes ont tous les droits politiques des hommes; elles succèdent à toutes les dignités de leurs pères et de leurs époux; ceux-ci ne font rien sans les consulter. La mère d'un chef conserve toute sa vie une certaine influence sur l'administration de sa horde; son fils la consulte dans toutes les occasions importantes.

Il n'est pas permis de se faire justice soi-même; tous les démêlés doivent être portés devant le chef de la horde de l'accusé; quand le cas est grave, le chef demande le conseil de ses officiers. Le meurtre volontaire doit être puni par la mort du coupable. Ils ont

encore des lois assez justes et bien motivées pour la répression des crimes, des vols en particulier.

Suivent les détails sur les mariages. La polygamie est permise ; le nombre de femmes qu'ils peuvent prendre n'est pas déterminé par la loi. Il est rare que les gens aisés en aient plus de deux ; elles habitent dans la même cabane avec leur mari , et s'entr'aident comme deux sœurs. Si l'une d'elles vient à mourir, l'autre se charge du soin d'élever les enfants qu'elle laisse. Si par hasard deux femmes ne peuvent vivre en bonne intelligence, la plus jeune est obligée de céder ; elle abandonne la cabane commune et s'en construit une à part.

Malgré les soins des Cafres pour les vieillards et les infirmes, s'ils croient qu'un malade est près de sa fin, ils le portent à une certaine distance du craal, dans un lieu ombragé par des buissons. On couche le moribond sur un lit de gazon ; on allume du feu auprès de lui, et on lui met entre les mains un vase plein d'eau. Cependant il n'est pas abandonné ; le mari assiste sa femme mourante, ou celle-ci son époux, et quelques-uns de leurs proches leur tiennent compagnie *. Lorsque le malade a rendu le dernier soupir, on s'en éloigne et on l'abandonne aux loups, sans y toucher et sans rien enlever de ses habits ou de ses ornements ; c'est pour cette raison que les Cafres ne tuent pas les

* On voit ici le développement et l'explication de l'histoire de la pauvre vieille femme hottentote, racontée plus haut par Sparrmann.

lous. Un chef malade reste dans sa cabane jusqu'à son dernier moment. Quand il est mort, on enveloppe le corps dans son manteau, et ses officiers vont l'enterrer dans un enclos ; on introduit ensuite des bœufs auxquels on fait fouler la terre à l'endroit de la tombe, jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible de la distinguer du reste du sol. La personne qui assiste à sa mort est regardée comme souillée et assujétie à des purifications ; tout le mobilier est renouvelé et le craal abandonné.

Tous ces détails sont très-curieux ; cette idée de souillure attachée au contact des vivants avec un mort, et la nécessité d'une purification, ne se retrouve guère que dans quelques nations de la haute antiquité , chez les Indiens et les Persans ; et elle suppose certaines idées religieuses plus avancées qu'on n'a lieu de le supposer de la part des peuplades barbares dont je vous donne ici un rapide aperçu.

N'oubliez pas qu'une idée générale préside à ce volume sur les nations africaines : c'est de vous montrer le tableau des diverses nuances de la barbarie, telles que cette partie du monde les a toujours présentées sur son territoire entrecoupé de tant de régions incultes et d'inhabitables déserts. Au midi, au centre, et au nord, ce qui frappe toujours en Afrique, c'est un manque plus ou moins prononcé de civilisation ; et cette gradation, que je ne puis faire qu'indiquer ici, est un des points de vue les plus intéressants parmi tous ceux que puissent se proposer les amis des voyages et de l'ethnographie. Il est bien curieux en effet d'observer

tous les degrés de l'échelle qu'il faut suivre pour passer de l'état le plus élémentaire de la vie sociale à l'état le plus compliqué de cette même existence, à celui par exemple qui est représenté par la civilisation aujourd'hui si avancée des nations européennes. Or ici, dans ce second chapitre, nous voyons déjà cette gradation bien établie, ou du moins commencée d'une manière incontestable ; il y a une différence qui ne peut être méconnue entre le Boshi stupide des environs du Cap, et l'esprit déjà formé aux usages de la vie civile du Cafre Betjouina. Voilà pourquoi j'ai insisté dans ce même chapitre sur les mœurs de ces races peu connues.

Nous trouverons dans l'Afrique centrale de nombreuses nations qui rappellent les Cafres Betjouinas par le degré de civilisation auxquelles elles nous paraîtront arrivées. Nous nous contenterons en pareil cas de vous rappeler cette ressemblance, sans nous arrêter dans de fatigantes répétitions. Mon but étant, comme je viens de le dire, de vous laisser dans l'esprit quelques généralités sur les divers degrés de la civilisation du monde ; et plus loin, quand nous aurons assez démontré qu'en effet l'Afrique est barbare, presque sauvage dans sa plus grande étendue, j'essaierai de vous faire comprendre la dignité de la civilisation, et de vous prémunir contre le sophisme qui voudrait préconiser l'état sauvage comme le plus heureux et le plus libre qui se rencontre dans le genre humain.

Bien que je ne vous aie pas fait connaître tous les peuples dont l'existence a été plus ou moins reconnue


par les voyageurs dans l'Afrique australe, la physionomie que je vous ai tracée des Hottentots et des Cafres est suffisante pour vous faire connaître, du moins dans les traits généraux de leur physionomie, tous les peuples qui, de l'orient à l'occident, habitent la partie australe du continent africain, laquelle partie du reste s'étend au nord jusqu'au Congo, dans la Nigritie. Et enfin n'oubliez pas, comme je l'ai observé, que le nom de Cafres proprement dit est insignifiant et ne désigne point une race, mais seulement distingue les nations païennes d'avec les races mahométanes. Cette dénomination sert surtout à distinguer toutes les nations un peu plus civilisées, qui sont au-dessus de ces Boshis et Hottentots dont la vie est plus sauvage, moins avancée, et qui environnent le Cap.

C'est pourquoi, et d'après le motif que je viens d'exposer, je me bornerai à terminer ce chapitre par un simple aperçu géographique de la Cafrerie maritime, connue sous le nom de côte de Natal, qui longe l'Océan indien; c'est là que sont plusieurs comptoirs européens qui protègent le commerce des Indes et des îles de l'Océan. Mais, plus dans l'intérieur, et en remontant vers le centre, vous avez le vaste empire de Monomotapa, le royaume de Gingiro au sud de l'Abyssinie, la côte de Zanguébar, celle de Mélinde, celle d'Ajan et d'autres que nous avons nommées dans l'introduction. Toutes ces régions ont été fort peu explorées; on y trouverait ce que nous avons vu des mœurs barbares de la Cafrerie, avec quelques variétés plus ou moins légères. La côte de Natal est la région qui sem-

ble unir les deux Cafreries ; et l'on dit que dans ces contrées brûlantes règne maintenant, et réside à Zoula, un conquérant nommé Tchaka, lequel est parvenu à réunir sous sa domination un vaste territoire. Il paraît avoir quelques relations avec les Anglais, et être assez favorable à l'introduction des arts de la civilisation au milieu de ses solitudes et de ses peuplades barbares.

CHAPITRE III.

ILES A L'ORIENT ; MADAGASCAR , BOURBON , MAURICE.



Madagascar est la plus grande île que l'on connaisse dans l'univers ; elle a environ 250 lieues de long sur 120 de large ; on lui donne 800 lieues de tour. C'est une terre généralement très-fertile , qui offre des ressources immenses par la diversité de ses productions. Il suffit de citer le riz, le coton, la soie, les gommés, les résines de l'ambre gris, l'ébène , les bois de teinture et de construction, le chanvre, le lin, le cristal de roche, l'étain, l'or même, et surtout le fer dont la qualité est supérieure. On trouve plusieurs sortes de pierres précieuses dans ses rivières, et elle a une grande quantité de bœufs alimentés dans les immenses savanes du pays ; elle produit aussi presque tous les animaux que nous avons en Europe, et plusieurs qui nous sont absolument inconnus.

Malheureusement, observe M. Victor Charlier dans *l'Univers pittoresque*, à l'article de Madagascar, il a régné jusqu'ici sur presque toute l'étendue des côtes de cette île si fertile des fièvres pestilentielles pendant la moitié de l'année, la saison de l'hivernage, et c'est là ce qui empêchera toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes.

Les races sont très-variées à Madagascar ; cependant, grâce à la distinction fondamentale de la couleur, elles peuvent être ramenées à deux classes principales : il y a les nègres proprement dits, aux grosses lèvres, au nez écrasé, au front déprimé, à la chevelure laineuse ; et les olivâtres, qui ont généralement les cheveux plus longs, plus souples, et les traits plus rapprochés du type européen ou asiatique. Mais c'est parmi les olivâtres que l'on remarque des nuances à l'infini pour la couleur et le caractère de la physionomie ; on ne saurait trop s'il faut les regarder comme se rapportant à la race malaise ou à la race arabe. Parmi les noirs, qui forment la masse des habitants de Madagascar, il faut distinguer trois classes d'hommes tout-à-fait distinctes par leurs privilèges, par leurs droits civils et politiques, par la différence de leur existence en société. Haïs du reste des Malgaches, et n'ayant en main aucun pouvoir réel pour se faire obéir, ils exercent néanmoins sur ce peuple un tel empire, qu'il est sans exemple qu'on ait cherché à secouer leur joug. Divisés par la jalousie, mais unis par les liens du sang et par une politique commune, avilis par l'ivrognerie, corrompus par l'exercice d'un pouvoir sans restriction, ils offrent le spectacle

de tous les vices et n'en sont pas moins l'objet du respect le plus profond et le plus inviolable. Telle est la supériorité de cette aristocratie madécasse, elle est tellement considérée comme d'une espèce différente, que pour ceux qui la constituent, les yeux, la bouche, tous les organes du corps ne portent point le même nom que ces mêmes parties chez les autres Malgaches.

Au-dessous de cette race, il y a la classe des hommes libres, dont les mœurs sont douces, et qui vivent dans des villages composés d'une seule famille que gouverne le plus âgé; ils reproduisent quelques traits des mœurs patriarcales. En troisième lieu, après les hommes libres, viennent les esclaves. Ils sont de deux sortes : les premiers appartiennent aux chefs, à la première classe; ils ne sont guère que les satellites de leurs maîtres et n'ont d'esclaves que le nom. Leur esclavage est si peu réel, que leur maître ne pourrait ou n'oserait en vendre un seul; ils peuvent changer de maître quand ils sont mécontents du leur. La seconde classe est celle des esclaves qui subissent une véritable servitude; mais il n'en existe presque plus dans le pays. Les Européens ont à leur service quelques-uns de ces esclaves, mais ils les captivent par les moyens les plus durs; en effet, ils les tiennent enchaînés par les pieds et ne leur permettent pas de déposer leurs fers même pendant les heures de travail, et la nuit ils les entassent dans une obscure prison. Tels sont les éléments dont se compose la nation madécasse; je dirai tout-à-l'heure comment, avec ces éléments, elle tend

à monter de plus en plus sur l'échelle de la civilisation.

L'île de Madagascar a été découverte en 1506 par les Portugais, qui lui donnèrent le nom d'île Saint-Laurent. Les Français y firent quelques établissements en 1665, et la nommèrent l'île Dauphine, en l'honneur du grand dauphin, fils de Louis XIV. Ils y bâtirent le fort Dauphin, à la pointe méridionale : mais les insulaires égorgèrent la garnison en 1673 ; ceux qui restèrent du carnage se sauvèrent avec peine, à la faveur d'un vaisseau qui était à la voile.

Depuis ce temps et jusqu'au commencement du XIX^e siècle, cette île était partagée entre un grand nombre de peuplades indépendantes ; depuis quelques années, elle est inégalement partagée entre le royaume de Madagascar qui en possède la plus grande partie, et plusieurs chefs qui dominant sur le reste.

Je trouve dans le recueil de la *France littéraire* un article très-intéressant, par M. Ackerman, chirurgien de marine, sur les vicissitudes éprouvées par l'île de Madagascar, depuis que les Français y ont établi des colonies. Je vais en extraire ce qui concerne les événements contemporains.

« Lorsque, nonobstant nos forces navales dans l'Inde et l'intrépidité qui rendit les noms des Bouvet, des Hamelin, des Duperré, si redoutables à l'Angleterre, les îles de France et de Bourbon tombèrent au pouvoir de notre rivale, Madagascar subit bientôt le même sort. Cet événement fit prendre à ce pays une face nouvelle par suite des révolutions qu'il excita.

Sans chercher à étendre son empire sur cette île importante, l'Angleterre, qui avait assez de l'Inde, du Cap, des Échelles, et trop peut-être de l'île de France et de Bourbon, voulut, par sa politique, détruire à jamais notre influence sur cette terre que nous exploitions d'une manière exclusive. Pour y parvenir, elle profita de la supériorité que paraissait avoir le roi des Hovas, Dian Pointe, sur ses voisins, l'engageant à soumettre par la force des armes toutes les peuplades voisines, à se faire reconnaître maître absolu de toute l'île. Trop vieux pour mettre à exécution un plan aussi vaste, Dian Pointe ne put que l'ébaucher; mais plus tard Radama, son petit-fils, embrassa ses idées avec transport. Sitôt après la mort de son grand-père, celui-ci prit d'autorité les rênes de l'empire. Jeune, doué d'un génie extraordinaire, dévoré d'ambition, secondé d'ailleurs par l'Angleterre qui lui faisait de riches présents, il dicta des lois qui punissaient de mort quiconque abandonnerait lâchement son poste devant l'ennemi, quels que fussent son rang, son âge ou son grade; après quoi il exigea de ses voisins qu'ils le reconnussent comme leur chef suprême; ceux qui se crurent en position de lui résister protestèrent, et la guerre s'en suivit.

Les choses en étaient à ce point, quand la France rentra en possession de Bourbon, par le traité de 1814. Quelques commerçants conçurent alors l'espoir de rétablir leurs anciennes relations sur le littoral; l'orage ne grondait encore qu'au centre, bien que le nom de Radama retentît au loin de provinces en provinces,

comme le bruit sourd d'un volcan. Quatre ans s'écoulèrent, il est vrai, sans que le commerce eût à souffrir de ces guerres intestines ; mais on n'en concevait pas moins de graves inquiétudes. Silvain Roux, qui était venu prendre à Tamatava sa place d'agent commercial, imagina de chercher à contre-balancer la puissance de ces événements, en faisant élever en France les enfants de quelques chefs des provinces riveraines : or il prit avec lui, sur la corvette de charge le Golo, les jeunes Bérora et Mandi-Tsara, petit-fils, l'un de Jean-René, chef des Tamatava et lieux circonvoisins, l'autre du fameux Tsifanin, chef de Tintingue, qui mourut en 1826 en défendant notre cause contre Radama. En reconnaissance des dispositions bienveillantes qu'on leur témoignait, ces chefs se déclarèrent tributaires du roi de France, et notre pavillon flotta sur leurs villages. Ces deux enfants, décorés du titre de princes, arrivèrent en France vers la fin de l'année 1819.

Après de longues sollicitations, Silvain Roux parvint à décider le gouvernement à former de nouveau des établissements militaires sur la côte de Madagascar ; mais la fâcheuse position de la France, à cette époque, était sans doute un puissant obstacle aux grandes entreprises. Cependant par le traité qui nous rendait Bourbon on reconnaissait nos droits sur Madagascar.

Une expédition partit de Brest sur la corvette la Normande, commandée par le lieutenant de vaisseau Vergos. Ce navire portait le gouverneur Silvain Roux, revêtu des insignes de capitaine de vaisseau, quoiqu'il

n'eût jamais servi dans la marine ; un second médecin en chef de cette arme, des officiers d'artillerie et du génie, le jeune Mandi-Tsara , qui retournait dans son pays pour cause de maladie , et deux cents passagers , dont quelques femmes.

Le but de cette expédition était de former de suite un point militaire à Tintingue ; mais, à l'époque de son arrivée , le 20 décembre 1821 , Radama étendant de plus en plus son empire, le chef de l'expédition craignit de la compromettre en s'exposant à une attaque de la part de cet ambitieux ; il préféra fonder son établissement à Sainte-Marie, après avoir passé par Foulpointe et Tamatave, pour y acheter des noirs et des approvisionnements. Au lieu d'attendre à Bourbon que l'hivernage fût terminé, Silvain Roux s'établit sur un point où tout était à faire, et au commencement de la mauvaise saison. Les défrichements, l'influence d'un soleil brûlant, jointe aux propriétés délétères du climat, ne tardèrent pas à produire de funestes effets sur les nouveaux habitants ; deux cents d'entre eux moururent dans les trois premiers mois. Silvain Roux sacrifia donc à la crainte, soit de réveiller l'ancienne jalousie de Bourbon, soit d'éprouver de la part de l'autorité de cette île de l'opposition ou des entraves, plus des deux tiers de son personnel. On conçoit dans quel état se trouva l'établissement après des pertes aussi considérables. Ce pays devint un objet d'effroi universel ; le gouvernement ne voyait plus qu'à regret les malheureux employés ou militaires, qu'il considérait comme autant de victimes de leur dévoûment ou de

leur ambition. La colonie fit de si faibles progrès, qu'en 1828 les travaux étaient à peine ébauchés. Le matériel comme le personnel étaient restés dans un état de souffrance déplorable ; et l'île Sainte-Marie, dont on a tant parlé, n'offrait qu'un misérable petit point fortifié ; les canons seuls y annonçaient la présence de forces militaires. L'administration de Bourbon laissait le plus souvent ces malheureux exilés manquer du strict nécessaire. Parmi les commandants particuliers de cette île, on a vu des hommes, trop insoucians pour s'occuper des travaux d'assainissement, ne tirer aucun parti des naturels, et laisser le moral de leurs subordonnés dans l'état le plus désolant. D'autres s'occupaient de spéculations agricoles ou commerciales, sacrifiant l'honneur de leur position à leur intérêt personnel.

Un jeune capitaine, qu'une mort glorieuse sut trop tard faire apprécier à sa juste valeur, eût pu tirer la colonie de l'état de marasme où elle était plongée. Pénétré qu'il était de l'importance de ses fonctions et des ressources immenses du pays, il y avait à peine un an qu'il se trouvait à la tête des affaires, que la colonie avait déjà pris un nouvel aspect. L'ordre était établi dans toutes les parties du service ; un air plus imposant dans les forces militaires ; des écoles d'enseignement mutuel étaient instituées pour les naturels ; il déploya enfin la plus grande activité tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; aussi se conciliait-il l'estime générale.

L'envahissement de tout le littoral par Radama, deux

ans avant l'occupation de nos postes par ses troupes, rendit la position du capitaine Schœll fort difficile. L'influence anglaise, qu'il voyait s'accroître chaque jour dans l'intérieur de Madagascar, lui faisait présager les funestes conséquences de notre conduite antérieure. Il ne prévoyait qu'un remède à ce mal, fâcheux sans doute, mais nécessaire ; c'était la guerre. Par ce moyen seul, nous pouvions rentrer dans nos anciens droits, obtenir peut-être plus encore. Cependant il est probable que si Radama n'eût pas succombé aux excès d'une jeunesse fougueuse, les agents d'Albion perdant de leur influence près de ce roi qui commençait à découvrir l'astuce de leur politique, le peuple hova serait devenu notre allié. Mais une mort prématurée enlevant ce génie naissant, les vieilles institutions furent rétablies, tous les chaînons de ce grand ressort furent brisés, ses partisans persécutés, toute sa famille détruite ; on lui substitua une misérable femme qui, sous le titre de reine, n'est que le prête-nom des agents anglais. Tous les jeunes Hovas, dignes élèves des écoles de Londres ou de Maurice, furent alors décorés des titres les plus élevés, revêtus des emplois les plus importants ; et, lorsqu'en 1829 la France envoya une division pour réclamer ses anciennes propriétés, elle reçut pour toute réponse une protestation formelle.

Cette guerre, que Schœll regardait comme inévitable, fut enfin déclarée. Son début fut heureux ; mais, le croira-t-on ? par suite de fausses mesures, d'une imprévoyance impardonnable, on vit, à la seconde affaire, nos troupes fuir devant les hordes de barbares,

et la mort du brave Schœll vint ajouter à la douleur que causa cette journée fatale. Quel était l'homme capable de le remplacer ? il n'en existait qu'un, le capitaine Gailly ; mais son zèle excessif ne lui permit pas de résister longtemps à l'influence meurtrière du climat riverain de Madagascar. Il mourut à Tintingue en janvier 1830. Dès ce moment, la colonie se trouva sans chef ; je dis sans chef, parce que le commandant de l'expédition navale, par suite de ses revers, de la crainte du climat, du mécontentement presque général qu'il avait fait naître par des actes arbitraires, malheureusement trop communs dans la marine, ne restant que le moins possible à Madagascar, ne pouvait guère être considéré comme un chef.

Celui qu'il avait cru digne de sa confiance, qu'il avait retiré du fond d'une habitation où il s'était plus occupé, depuis dix ans, de cannes à sucre que de stratégie, cet officier ne possédait plus cette force morale si nécessaire en pareille occurrence. Prenant le despotisme pour la force, il pensait fasciner les yeux, et cacher sa pusillanimité sous le manteau de la terreur. Avec un tel chef, que pouvaient devenir les établissements de Tintingue et de Sainte-Marie ? Le dégoût général le plus prononcé, de terribles divisions entre les employés, un découragement complet chez les soldats par suite des terreurs paniques qu'il avait souvent manifestées, ou des préférences qu'il accordait aux troupes noires africaines, voilà les fruits de sa conduite inconsidérée. La consternation devint surtout affreuse, à l'aspect de plus de deux mille cada-

vres qui, de toutes parts et pendant plus d'un an, entourèrent Sainte Marie et Tintingue : la famine venait désoler les malheureux Madécasses qui avaient embrassé notre cause ; chaque jour, leurs corps décharnés nous offraient le tableau le plus déchirant des horreurs de la guerre. Comme des ombres errantes, ils semblaient nous reprocher notre ingratitude ; et cependant on eut l'impudeur encore de les traiter de vagabonds , parce que , pressés par la faim , toute communication avec l'intérieur étant interceptée par les Hovas , ils affrontaient mille fois la mort, en se jetant comme des loups affamés sur les troupeaux et les plantations, malgré les gens armés qui les gardaient. Ils n'avaient pourtant que le choix ou du glaive des Hovas, ou des horreurs de la famine qui les tourmentait chez nous. Sans doute on les avait engagés à faire des plantations aux environs de Tintingue , en leur promettant notre protection ; mais en même temps on eut la faiblesse de laisser récolter par les troupes ennemies le fruit de leur travail ; on leur refusa jusqu'à des armes pour défendre leurs propriétés. On voit ici jusqu'à quel point le commandant se méfiait des sentiments qu'il inspirait, puisqu'il craignait de voir tourner contre lui les armes qu'il aurait données à ces hommes qui sacrifiaient leur existence pour le maintien de nos droits. Ici se termine ce que l'histoire des guerres et de nos projets de colonisation à Madagascar peut offrir de plus intéressant.

Quelles que soient les idées du gouvernement sur ce qui précède, je ne puis supposer qu'on méconnaisse les avantages de cette île immense et les droits que

nous y avons acquis, pour en faire l'abandon définitif. Le monarque qui nous gouverne connaît trop le caractère de la nation, le besoin qu'elle éprouve d'étendre son commerce et son influence ; il n'ignore pas que notre puissance peut-être aussi grande sur les mers que sur le continent. Qu'il jette un regard protecteur vers ces contrées d'outre-mer qui ne cessent d'invoquer son appui... soudain il verra les relations commerciales renaître, se multiplier, les spéculateurs ouvrir leurs trésors, et le bien-être général devenir son ouvrage. »

L'auteur de l'article que nous venons de citer, en exprimant ses justes regrets que l'influence française ne se soit pas exercée autant qu'elle l'aurait dû à Madagascar, et que les Anglais se soient emparés de tout le crédit auprès de Radama, paraît avoir oublié un nom bien honorable parmi ceux qui ont fait leurs efforts pour rendre à notre patrie cette influence qu'elle aurait toujours dû conserver sur ces mers où elle possède la belle colonie de Bourbon. Je veux parler d'un jeune Marseillais, Fortuné Albrand, élève de l'ancienne école normale, lequel, ayant quitté la France dans les premiers temps de la restauration pour aller organiser à l'île Bourbon une maison d'instruction publique, trompa sa première destination, et devint, par son ardente et généreuse activité, un agent politique dont on aurait pu se servir, particulièrement pour balancer l'influence des Anglais à Madagascar.

Après plusieurs excursions aventureuses dans diverses provinces de l'Afrique et de l'Arabie, Albrand

avait été nommé principal agent de commerce à Fort-Dauphin, et chargé d'explorer la côte de Madagascar et d'aller prendre, au nom du roi, possession de ce fort et de l'île Sainte-Luce, deux points importants qui alors se trouvaient abandonnés par la France depuis longues années. Le navire qui le portait toucha successivement à l'île Sainte-Marie, à Tamatava, à Tintingue, à Sainte-Luce. Enfin, le 1^{er} août 1819, Albrand planta le pavillon français au Fort-Dauphin. Son arrivée mit fin aux vexations auxquelles étaient livrés sans défense le petit nombre de Français que des affaires de commerce retenaient sur cette côte. Alliant la prudence à la fermeté, il fit bientôt craindre et respecter le nom français à ces peuples demi-sauvages, que son éloquence à s'exprimer dans leur idiôme frappait d'admiration. L'ascendant qu'il prit sur eux n'étonnera pas, si l'on songe que chez les Malgaches tout se décide par le talent de la parole ; c'est un des traits distinctifs du caractère de ce peuple.

Les succès qu'obtenait Albrand donnèrent l'idée de lui confier une mission plus difficile. L'administration de Bourbon avait reconnu la nécessité d'envoyer à Radama un représentant de la France, pour gagner de vitesse les Anglais, qui déjà commençaient à essayer de tous leurs moyens de séduction auprès de ce prince ambitieux et puissant. Il était encore temps alors de les prévenir et de faire prévaloir l'influence française ; mais au moment où Albrand allait partir, environné d'une certaine pompe orientale, pour pénétrer jusqu'à Radama dans l'intérieur des terres, l'administration,

effrayée des dépenses où devait l'entraîner cette ambassade, sacrifia ses premières vues politiques et l'intérêt de l'avenir à des considérations de mesquine économie. Albrand est mort à la fleur de l'âge, en 1823 ; il venait d'être nommé chef de tout l'établissement français à Sainte-Marie *.

Aux détails si intéressants pour le fond comme pour le mouvement de l'expression , que nous fournit M. Ackerman, nous joindrons quelques résultats rapides que nous puisons dans les diverses sources géographiques. Rien n'est plus curieux que de savoir quels sont les événements contemporains chez les nations placées pour nous à l'extrémité de l'univers , et quels accents ont retenti ou retentissent encore dans ces contrées lointaines, si différentes des idées et des mœurs qui ont coutume de nous préoccuper en Europe ; tellement que ces idées, ces mœurs, ces noms sembleraient plutôt appartenir à des siècles bien éloignés, alors même qu'ils ont été rapportés par des voyageurs du temps où nous vivons.

Cet illustre chef des Hovas, qui était parvenu à fonder un vaste empire dans toute l'île de Madagascar, et

* Si nous n'étions pas obligé de nous borner aux circonstances historiques les plus récentes, nous aurions parlé de l'expédition du célèbre aventurier polonais Beniowski, lequel s'établit en 1786 dans l'île de Madagascar, où il espéra quelque temps fonder un vaste empire dont il aurait été le chef. Il fut tué d'une balle dans un engagement contre les soldats envoyés par le gouverneur de l'île de France. — Voir les Mémoires du capitaine Péron, t. I, p. 121.

qui mourut en 1828 , était réellement un homme de génie. Il a autant que possible établi la civilisation dans son vaste pays ; il a fondé des écoles pour l'instruction de la jeunesse , organisé ses troupes à l'européenne , et embelli sa capitale de plusieurs édifices , entre autres d'un fort beau temple en maçonnerie , d'après les règles de l'architecture de l'Europe. On y voit aussi des palais , et un collège établi par des missionnaires anglais , d'où sont sortis plusieurs maîtres que Radama a répartis dans les principales villes de ses états. Tananarive , la capitale du pays des Hovas , contient , dit-on , 50,000 habitants. Du reste , c'est un assemblage de petites bourgades ; les cases qui les composent sont disséminées sous les arbres et forment des paysages très-variés , très-pittoresques , d'autant plus que la végétation du pays est d'une admirable richesse.

Il y a d'autres contrées dans l'île qui n'appartenaient point directement à Radama , mais qui lui étaient soumises comme vassales ; nous citerons le pays des Bétanimènes , dont Tamatave est la capitale , cité fort importante pour un pays qui ne fait qu'aborder à la civilisation. Une chose remarquable , c'est que le royaume dont cette ville est la capitale a pour roi le jeune Bérora , qui a été élevé récemment à Paris dans le pensionnat de M. Morin. Tamatave a été prise par les troupes françaises en 1829.

Enfin on peut espérer qu'à l'aide des divisions qui ont suivi la mort violente de Radama , et qui ne paraissent pas être encore terminées , l'influence fran-

çaise reprendra son ascendant sur cette grande île de Madagascar, un des plus intéressants pays du monde, et qui par son étendue, par sa richesse et par sa position assez voisine du continent, dans l'Océan indien, pourrait bien être appelée dans un avenir plus ou moins lointain à de très-grandes destinées.

L'ILE BOURBON, où les Français s'établirent en 1657, est à l'orient de Madagascar; elle a environ 15 lieues de longueur sur 10 de large et 40 de tour. Cette île est célèbre par la salubrité de son climat et la fertilité de son sol, dont les productions sont on ne peut plus variées; sa principale ville est Saint-Denis, où réside le gouverneur général de tous les établissements français de l'Océan indien; elle est le siège d'une cour royale, d'un collège, et compte environ 9,000 habitants.

On trouve dans le même recueil de l'*Univers pittoresque*, que j'ai cité précédemment, des détails très-intéressants sur la nature du sol, sur sa richesse, sur son extrême salubrité. « Assise sur une base presque ronde, l'île Bourbon s'élève en forme de cône dont le sommet est tronqué ou plutôt enseveli dans les nuages. Là s'agglomèrent les eaux qui alimentent ses rivières ou ses torrents, et qui fécondent la partie inférieure de ses terres. Mais elles s'écoulent avec rapidité vers la mer sur une pente sensiblement inclinée; elles ne rencontrent dans le lit qu'elles creusent aucun réservoir naturel où elles puissent séjourner et se corrompre: nul amas d'eau dormante n'est possible; l'eau ne descend des sources inépuisables de la région des

montagnes du centre , que pour transmettre partout où elle passe ce qu'elle a d'utile et de fécondant, non pour déposer ou nourrir les principes d'exhalaisons malfaisantes. Aussi l'on ignore, dans cet heureux coin du globe, les longues maladies , les infirmités chroniques, les maux obstinés dont la mort seule ailleurs est le remède ou qui se perpétuent même dans les familles par droit d'hérédité ; là on meurt en une semaine ou l'on se rétablit , et les jours de la convalescence s'écoulent encore plus rapides que ceux de la maladie, et non sans une douceur inexprimable que ceux-là seuls ont éprouvée à qui il a été donné de se sentir revivre sous les rayons d'un soleil magnifique qui , s'il consume vite ce qu'il touche, sait aussi puissamment tout ranimer. »

La diversité des arbres produits par le sol de Bourbon est extraordinaire, et le même écrivain donne sur ce sujet des détails fort curieux. Je citerai ce qu'il dit à l'égard du filao , grand arbre des colonies , qui lui inspire une description charmante, pleine de grâce poétique et de sentiment , comme vous pourrez en juger.

« Mais de tous les arbres qui font entendre leur voix murmurante dans l'atmosphère paisible où est baignée l'île Bourbon , il n'en est point de plus singulier , de plus mélancolique et de plus harmonieux que le filao. C'est une longue tige lisse et polie qui s'élance comme celle d'un peuplier ; elle est couronnée d'une multitude infinie de petites branches, ou plutôt de minces filaments comme ceux des ifs, mais plus souples et plus

déliés, dont le vent peut faire tout ce qu'il veut. Il faut, pour avoir une idée de toute la puissance musicale qui est contenue dans l'air, et qui peut s'éveiller d'elle-même, sans l'intermédiaire de la main de l'homme, il faut avoir comme nous prêté l'oreille avec surprise, en cheminant la nuit le long des routes plantées de filaos, à la cantilène toujours grave et toujours triste que le vent psalmodie dans les rameaux.

» On s'y trompe aisément, et il n'est pas rare, même après avoir été averti vingt fois par les indications du vieux noir qu'on a pris pour guide, ou par sa propre expérience, d'attribuer ce sombre murmure à la voix lointaine de la mer qui gémit aux approches de la tempête, et qui s'engouffre avec un bruit sourd dans les cavernes naturelles de ses rivages. C'est un caractère bien admirable au milieu des magiques accents du filao, que cet éloignement factice d'où l'on s'imagine les recevoir. Souvent on a ces arbres presque au-dessus de sa tête, on a la mer à quelques pas derrière des roches, à l'abri desquelles elle dort invisible et silencieuse, et pourtant l'on s'obstine à croire que c'est elle qui gémit; on est emporté par le souvenir bien loin de la petite course que l'on poursuit dans les limites resserrées d'une île de l'océan lointain. Si l'on a en quelque sorte deux patries, comme c'est la condition de beaucoup d'hommes de notre temps qui ont été déplacés de bonne heure, à la suite des destinées errantes de leurs pères voyageurs, ou exilés, ou soldats, on abandonne son âme à ce murmure qui trompe, à cette illusion qui reporte l'imagination à plus de quatre mille

lieues de là, vers l'Europe. Et plus tard, hélas ! si l'on a revu l'Europe, la mémoire de la seconde patrie, de la patrie qu'on a pu se faire quelque temps aux colonies, ne revient jamais sans être invinciblement unie à cette voix indéfinissable des filaos, dont les notes monotones ne peuvent plus être oubliées, et ne seraient pas méconnues, une fois que l'oreille s'en est imbibée et pénétrée dans l'ivresse d'une nuit calme des tropiques. C'est un des charmes secrets des colonies qu'on regrette le plus de n'avoir pu emporter avec soi et de ne retrouver en aucun lieu ; et plus on avance dans la vie, plus ce regret se fait sentir. Le filao est plus beau, plus triste que les cyprès ; il célèbre entre le ciel et la terre un hymne perpétuel, et il n'y a pas, on le sent bien en vieillissant, d'ombre meilleure pour couvrir un tombeau. »

Ce qu'il y a de plus curieux comme accident de la nature pittoresque, comme circonstance unique appartenant au sol de l'île Bourbon, ce sont les éruptions volcaniques qui sillonnent ce sol tout entier, et qui ont le singulier privilège d'apporter la fécondité partout où elles portent leurs ravages. Au-dessus des diverses lières qui se succèdent en cercles pour ainsi dire concentriques et qui produisent tour à tour les diverses nuances de couleurs de toutes les productions végétales, moins toutefois du blé que des autres productions, car, dit ingénieusement M. Charlier, les terres tropicales sont faites sans doute pour produire le luxe de la vie, le café, le sucre, les épices, et laisser fournir à d'autres terres les choses de première nécessité ; au-

dessus, dis-je, de ces divers rayons domine une région noire et grise toute pierreuse, toute volcanique, enveloppée constamment d'une vapeur mobile dont le spectateur, que nous supposons placé en mer dans une barque, ne saurait dire positivement si ce sont des nuages, ou la fumée de quelque cratère mal éteint du volcan sur lequel toute l'île est établie. Mais ce volcan lui-même mérite une description détaillée; nous la donnerons en laissant parler le même écrivain auquel nous venons d'emprunter plusieurs des détails qui précèdent.

Description du volcan de l'île Bourbon.

« Le volcan de Bourbon a dû autrefois, dans des temps dont personne n'a pu garder la mémoire, parcourir l'île tout entière; on retrouve partout des vestiges de son passage incontestable. Mais il y a des points qui portent l'empreinte d'une volcanisation plus récente, et ceux-là, loin d'être fécondés par des ravages qui ne produisent, à ce qu'il paraît, leur effet de fertilisation que pour une époque éloignée, ceux-là, disons-nous, sont complètement privés de toute végétation vraiment digne de ce nom. Rien n'égale l'aspect désolé des deux lieues de terrain qui s'étendent le long de la côte du sud-est, qui pénètrent à une profondeur de trois lieues dans l'intérieur, et qu'on nomme le grand pays brûlé, ou plus simplement, dans le jargon créole, le Grand-Brûlé.

Ce n'est pas là un volcan d'Italie, le Vésuve ou l'Etna, qu'on va voir en partie de plaisir, avec sa femme ou sa

filles, ou sa jeune sœur, et qui se laisse approcher complaisamment dans certaines saisons, qui permet aux regards curieux des badauds de Paris ou de Londres de plonger, sans beaucoup de courage, dans sa bouche toujours béante, souvent paisible, et vers laquelle d'ailleurs des guides sont toujours prêts à conduire le voyageur par des chemins frayés et bien connus, avec des haltes réglées d'avance et des lieux déterminés de rafraîchissement. Dans le Grand-Brûlé, aucune de ces ressources ne se présente à celui qui s'y aventure : c'est une immense lave refroidie qui couvre le sol, pour ainsi dire, d'une enveloppe métallique, d'une cuirasse de fer bruni, grisâtre, luisant néanmoins au soleil ; s'échauffant surtout assez pour brûler les pieds des voyageurs, et se brisant pour déchirer de ses fragments anguleux les chaussures les plus résistantes. Nul autre signe de végétation que des brins d'herbes çà et là, maigres, rares, sans couleur et sans odeur, puisant à peine une chétive nourriture dans un sol sablonneux, à travers les fissures de la lave, et se flétrissant vite par la réverbération enflammée de la couche métallique, au-dessus de laquelle il leur faut végéter ; nul sentier tracé sur ce marais de lave calcinée ; et, si l'on veut se diriger vers le point d'où s'exhale, pour se confondre dans les nuages, la fumée du cratère, on rencontre bientôt d'énormes crevasses dans les flancs des montagnes, on a vingt précipices à tourner, jusqu'à ce qu'enfin l'on en trouve qui ne peuvent être ni tournés ni franchis, et qui servent de dernière barrière au volcan, pour dérober à toute investigation les bouches

changeantes et nombreuses qu'il lui plaît de choisir tour à tour dans la même région pour ses éruptions fréquemment répétées.

D'autres voyageurs ont pu être plus patients et plus adroits, ou bien le cratère s'être rapproché pour eux momentanément de la partie du pays brûlé où l'on peut aborder ; mais celui qui écrit ces lignes doit avouer qu'il n'a pas eu un tel bonheur. Il a erré pendant trois jours dans le Grand-Brûlé ; il y a campé et dormi, s'éveillant avec le soleil pour se mettre de nouveau à rechercher les traces du volcan : ces traces étaient visibles à chaque pas, mais le volcan ne se laissait pas approcher par aucun point. Il ne tenait qu'au voyageur toutefois, arrêté par d'affreux abîmes, de prendre pour le volcan même quelque'un de ces précipices, qui peut bien en effet, d'un jour à l'autre, lui servir de nouveau cratère dans ses évolutions capricieuses.

Au reste, s'il est difficile de le surprendre sur le fait, et de découvrir la bouche par laquelle il vomit le soufre et les métaux fondus dans ses fournaies souterraines, il se révèle assez, comme beaucoup d'autres causes naturelles qui demeurent ignorées, comme le Nil dont la source est inconnue également, non pas il est vrai par des bienfaits, mais par des résultats toujours prodigieux.

Lorsque, dans la saison des pluies, il commence une de ces grandes éruptions qui ne reviennent pas tous les ans, et dont les colons du voisinage gardent un long souvenir, il s'annonce par un bruit sourd et continu

qui appelle de plusieurs lieues à la ronde les habitants curieux d'assister à un magnifique et terrible spectacle. Après avoir donné en quelque sorte cet avertissement à ceux qui veulent voir et qui ont à venir de loin, à ceux qui sont trop voisins et qui veulent fuir, il se livre à toute sa furie. Une lave enflammée déborde du cratère, se précipite avec violence du haut des montagnes et tombe dans la plaine, où elle continue de brûler, en se dirigeant toujours vers la mer, mais plus lentement, sur une pente moins inclinée. Alors toute l'attention des spectateurs se concentre sur ce mobile étang de feu qui remplit peu à peu tout l'espace du Grand-Brûlé, et l'on éprouve un plaisir mêlé de frayeur et d'admiration à suivre ses progrès vers le rivage, c'est-à-dire vers le seul côté où une issue lui soit ouverte. De temps à autre, il semble s'arrêter par le refroidissement de la lave qui forme une nouvelle couche sur les couches anciennes, et l'on croirait que le fleuve, qui a sa source dans les profondeurs de la montagne volcanique, n'ira pas au bout de la course qui lui est marquée jusqu'à l'Océan; mais alors de nouveaux flots de bitume et de métal en combustion arrivent pour l'alimenter, et il reprend sa marche solennelle avec un bruit de rochers qu'il déracine et choque les uns contre les autres. Ainsi, après plusieurs haltes, grossi de toutes les laves successives qui descendent pour s'ajouter à sa force, comme un fleuve gonflé par la fonte des neiges, il arrive à l'extrémité de la côte, il domine la mer environnante, il va s'y précipiter. L'attention redouble. Tout-à-coup, avant que l'œil ait pu

rien distinguer de nouveau , l'oreille est frappée d'un bruit qui se prolonge et que toutes les voix, d'un commun accord et non sans quelque surprise, assimilent à un bruit bien simple, bien familier, au frissonnement de l'eau froide que, devant le foyer domestique, on laisserait tomber sur une huile bouillante dans un vase. Mais c'est un frissonnement de la lave dans l'Océan, sur deux lieues de côte, d'où bientôt elle tombe uniformément pendant plusieurs heures, et ce qui semblait vulgaire ne manque plus alors d'une certaine majesté. Dans les jours qui suivent ce grand désordre naturel, cette confusion de l'eau avec le feu, tous les poissons péchés autour de l'île arrivent morts dans les filets.

Ce sont là des éruptions complètes, qui sont rares. Il y en a d'autres plus ordinaires et partielles, et presque régulières dans leurs retours; elles varient dans leur marche et leurs phénomènes. Parfois, sans aucun murmure, sans beaucoup de fumée et sans émission de lave au dehors, le volcan signale au loin son existence par un singulier symptôme; il remplit l'air d'une poussière jaune et brillante, d'un nombre infini de parcelles métalliques qu'on prendrait pour de la poudre d'or, si les objets qui en sont couverts, les plantes, les légumes et les fruits dans toute la campagne, n'en étaient légèrement altérés dans leur goût, et viciés dans leurs qualités. Pendant deux ou trois jours, il n'est pas extraordinaire d'avoir à secouer partout cette poussière équivoque que le vent chasse et répand devant lui sur tous les

points de l'île visités par lui au-dessous de la région du volcan. »

Ce qu'il y a de plus intéressant sous le rapport de l'aspect moral à l'île Bourbon, c'est d'abord la diversité des races, et ensuite les lois qui régissent l'esclavage. La diversité des races constitue une inégalité sociale contre laquelle les lumières civilisatrices de l'Europe ont beau s'exercer, elles ne peuvent briser la barrière qui sépare d'une manière absolue, et par le lien aristocratique le plus puissant, les blancs, les mulâtres et les noirs. Pourtant à Bourbon, dans les anciennes familles qui possèdent la plus grande partie des terres, on n'en trouverait pas beaucoup qui eussent l'assurance d'une origine européenne parfaitement prouvée ; seulement elles jouissent d'une possession d'état qu'elles se sont attribuée elles-mêmes de leur propre autorité. Il faut l'avouer, c'est une grande pitié de voir le monde ainsi divisé par les plus misérables et les plus factices distinctions. Quand les hommes seront-ils donc convaincus de cette vérité qu'ils sont tous égaux, de même nature, tous frères, et que ces vaines distinctions ne servent qu'à entretenir l'orgueil humain, au grand préjudice du progrès de la raison et de la vérité ?

Mais si c'est un grand fléau que l'aristocratie fondée sur des distinctions plus ou moins arbitraires, que dire de l'esclavage, de cet horrible droit qui a régné tant de temps et qui n'est pas encore déraciné ? Je parle ici de cette traite des noirs qui souille encore nos colonies, bien que cet affreux trafic de marchandises hu-

maines soit désormais prohibé par le commun accord des nations de l'Europe ; je parlerai plus loin de cette hideuse plaie de l'humanité, car nous la rencontrons sur tout le sol africain, et, en remontant vers le centre, nous trouverons l'inépuisable réservoir de ces nations abruties, qui livrent elles-mêmes, pour un misérable bénéfice, les enfants de leur sol aux fers qui leur sont jetés par d'avidés spéculateurs et de criminels pourvoyeurs des marchés d'esclaves. Heureusement le moment n'est pas loin de l'entière abolition de l'esclavage. L'Angleterre, il faut le dire, marche dans cette voie avec une franchise qu'il faut admirer ; déjà il n'y a plus d'esclaves à l'île de France, et 30,000 Hottentots du Cap ont été admis à jouir des mêmes droits et privilèges civils ou politiques que la population blanche de la colonie.

L'ILE MAURICE ou île de France, tombée au pouvoir des Français en 1712, a été cédée par ceux-ci en 1814 à l'Angleterre, avec un grand nombre de petites îles comprises dans l'archipel de Madagascar. La principale ville de l'île de France est Port-Louis, ville assez importante, qui compte environ 20,000 âmes ; elle a des habitants de toutes les principales nations du monde, de l'Occident et de l'Orient. L'île Maurice n'a que 45 lieues de circonférence, 14 de long sur 11 de large ; son territoire, comme celui de l'île Bourbon, est salubre, limpide, aéré ; son sol aussi est volcanisé. Quant à la physionomie morale de l'île de France, c'est-à-dire pour ce qui regarde la gradation des castes et l'existence de l'esclavage, on peut dire à peu près de l'île de France ce que l'on disait de

l'île Bourbon : c'est aussi une population française , chez qui le progrès des idées et la franche coopération du gouvernement anglais tendent à propager les idées d'égalité, si longtemps contristées par la persistance du système de l'esclavage colonial.

Si vous voulez maintenant avoir une idée assez claire de l'aspect géographique de l'île de France, vous n'avez qu'à lire le voyage fait en 1768 par Bernardin de Saint-Pierre dans cette île si intéressante ; ou plutôt, pour conserver une idée vive de ce qu'il y a de pittoresque et de vraiment beau dans le paysage de cette île, ce n'est point le voyage de Bernardin qu'il faut lire, c'est son célèbre roman de Paul et Virginie, que vous connaissez, et dont les pages éloquentes vous ont laissé les souvenirs de sites ravissants, et que rien ne saurait effacer de votre esprit. Le voyage n'est guère qu'un journal nautique et un recueil d'observations relatives à l'histoire naturelle, durant la longue traversée et le séjour de trois ans que fit l'auteur dans l'île de France. Il y a cependant des détails curieux sur les castes et sur l'esclavage, sur les mœurs des habitants blancs, mulâtres et noirs, puis quelques circonstances assez piquantes racontées avec intérêt, tel qu'un voyage à pied autour de l'île ; mais, dans tout ce voyage, on ne voit pas encore le poète remarquable dont la popularité n'est point encore évanouie. C'est donc dans le roman de Paul et Virginie qu'il faut chercher les plus touchants tableaux relatifs à cette belle nature des colonies de l'Océan indien, laquelle ne paraît point avoir de rivale parmi les plus riches contrées de l'univers.

Il y a surtout un coin de cette île qui est resté dans tous les souvenirs des lecteurs de ce roman, c'est le canton où existe encore la charmante église de Pamplémousse, au milieu des bocages qui l'environnent, des torrents et de tous les accidents de la plus fertile végétation. Là, Bernardin de Saint-Pierre a placé les scènes les plus attendrissantes de son roman, depuis le tableau de la vie si douce et si pure des deux pauvres familles dont il décrit les tribulations intérieures avec un extrême intérêt, jusqu'à la dernière catastrophe, quand la jeune fille, victime de son dévouement et de sa vertu, est déposée dans la tombe où son amant ne tarde pas à la suivre.

Sites de l'île de France, dans Paul et Virginie.

« Sur la côte orientale de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par un grand rocher qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplémousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine *; et plus loin, une forêt qui s'étend jus-

* C'est dans cette avenue de bambous que Bernardin a placé le tombeau de son héroïne.

qu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux ; et au-delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entres autres le Point-de-Mire, qui ressemble a un bastion au milieu des flots.

» A l'entrée de ce bassin d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent souvent sur les récifs ; mais, au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cîmes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux, la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux. »

Dans les courses aventureuses que les deux jeunes gens avaient faites plus d'une fois sur tout le territoire

de l'île, les lieux sont peints avec une touchante et poétique fidélité ; on se rappelle la route qu'ils parcoururent afin d'aller implorer la grâce de la pauvre esclave marronne, victime d'un maître dont la dureté est représentée avec des détails qui donnent une idée assez vraie de l'esclavage aux colonies et en particulier dans les plantations.

« L'esclave marronne les conduisit par des sentiers au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la rivière Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés, et aux sourcils noirs et joints...

» A leur retour, ils se trouvèrent bien embarrassés, car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à sa compagne : « Notre case est vers le soleil du milieu du jour ; » il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. » Cette montagne était celle des Trois-Mamelles, ainsi nommée parce que d'eux découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux qui répandent l'abondance sur la terre. Ils descendirent donc le morne de la rivière Noire du côté du nord, et arrivè-

rent après une heure de marche sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. Après de bien grands efforts, ils cheminèrent doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, [sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de rochers, qui n'avait plus d'issue. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au cocher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le brame des cerfs qui venaient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. » — Vous savez les ravissants détails du roman, et comment le fidèle Domingue vient tirer les enfants égarés de la cruelle perplexité où ils se trouvaient, ici je me borne à ce qui peut le mieux peindre à vos regards les sites enchanteurs de l'île de France.

Un peu plus loin, racontant comment les deux pauvres familles expatriées consolent leurs ennuis en embellissant leur solitude, en la peuplant des souvenirs de la patrie, des douces illusions de leur pays, Bernardin nous donne une peinture fidèle de l'aspect d'une simple

habitation à l'île de France, entretenue avec goût et décorée de toutes les productions naturelles au sol si fertile de ces colonies maritimes de l'Afrique australe.

« Paul, accompagné de son noir, allait dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantait ces arbres déjà grands autour de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'aguthis, où pendent tour à tour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes et des fleurs blanches ; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin ; le papayer, dont le tronc sans branche, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

» Il y avait planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnaient à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, se levaient sur les têtes noires des rochers et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpements de la montagne. »

J'omets les charmants détails qui sont donnés de la disposition de toutes ces plantations, et des efforts par lesquels le jeune agriculteur avait vaincu les irrégularités du terrain et tiré parti même de l'aspérité du sol. « De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avait formé çà et là des pyramides dans les assises desquelles il avait mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poincillades, et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les rochers. Sous un ombrage touffu de tatamaques entrelacés de lianes, on ne distinguait en plein midi aucun objet; sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvrait tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin où apparaissait quelquefois un vaisseau qui venait de l'Europe ou qui y retournait.

» L'enfoncement du rocher y avait été laissé tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses couleur de sang sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle exhalaient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formaient sur les flancs des rochers

de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voit voler, le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine, et, au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnaient ainsi que l'astre du jour les solitudes de l'Océan indien. »

Il est impossible que ces pages si poétiques ne vous aient pas donné la plus agréable idée des colonies de l'Océan austral. Cet art de décrire, de peindre aux yeux, à l'imagination et au cœur, l'aspect des lieux, est porté dans Bernardin de Saint-Pierre à un degré tel, qu'il n'aurait pas eu de rival, s'il n'eût pas été transporté tout entier dans le grand style de M. de Châteaubriand, comme on peut le voir surtout en lisant les admirables descriptions des solitudes américaines qui se rencontrent dans plusieurs endroits de notre célèbre écrivain. Mais la lyre descriptive de Bernardin de Saint-Pierre tout entière n'est qu'une corde de celle de M. de Châteaubriand qui a montré qu'il possédait tous les styles, tous les génies de la pensée et de l'expression. Revenons au premier, et à l'ouvrage par lequel il a jeté sur l'île de France un rayon inaltérable, plein de charme, de lumière et de douceur.

La fidélité des tableaux de cet écrivain est attestée par la plupart des voyageurs d'outre-mer qui ont visité les colonies, et particulièrement la reine ou la perle de l'Océan austral. Je ne citerai qu'un témoignage ; c'est celui d'un voyageur bien connu.

« Après Bernardin de Saint-Pierre, dit le capitaine

Péron, qui trouve ici quelque sentiment pour animer sa froide et insignifiante narration, il ne m'appartient pas de parler des belles cascades qui, de soixante pieds de haut, bondissent dans la vallée ; des sites gracieux et pittoresques que l'inimitable auteur de Paul et Virginie a décrits avec tant de grâce et de vérité. En parcourant les lieux qu'avait foulés le peintre de la nature, en visitant la plage où avait expiré celle dont le souvenir était gravé dans mon cœur, je me sentis ému, attendri ; d'un pas timide, d'un œil inquiet, j'interrogeai les arbres, les pierres, les plus simples monuments : tout était silencieux autour de moi ; les vestiges avaient disparu ; les vieillards eux-mêmes ne comprenaient pas mes paroles. Je leur redemandais Paul et Virginie, et ces noms si doux s'échappaient de leur bouche comme le son renvoyé par l'insensible écho.

» On sait aujourd'hui, ajoute en note ce voyageur, que l'épisode de Paul et Virginie n'a été qu'une touchante fiction. Le tombeau de Virginie, que les habitants de l'île de France montrent aux étrangers, est une innocente spéculation de la vanité, qui peut être aussi considéré comme un juste hommage rendu à l'un de nos premiers écrivains. »

Il est vrai de dire en effet que le roman de Bernardin de Saint-Pierre, comme tel, n'a aucune réalité. On sait seulement qu'il repose sur quelques faits partiels, et qui même ne sont pas liés entre eux. On trouve à cet égard dans les ouvrages de M. Lemontey, de l'Académie française, un travail intéressant sur ce qu'il y a

de réel et d'historique dans le roman de Bernardin. Or, ce qu'il y a de certain et ce dont l'existence a été constatée, c'est le naufrage du Saint-Géran, l'année 1774 ; ce vaisseau sombra en face du Port-Louis ; huit hommes et un passager évitèrent seuls la mort. Dans les dépositions qui furent faites par un matelot, il est question d'une demoiselle qui se tenait sur le gaillard d'avant, tandis qu'un officier, qui était descendu le long du bord pour se jeter à la mer, remonta presque aussitôt afin de déterminer la jeune personne à se sauver. La conclusion du récit de Bernardin est assez conforme à ce fait, et les lieux témoins du naufrage sont fidèlement exprimés. « On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé la Passe du Saint-Géran, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le Saint-Géran ne put doubler, la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle le cap Malheureux ; et voici devant nous, au bout de ce vallon, la baie du Tombeau, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable. » Ainsi, le simple fait rapporté plus haut, et le concours de ces divers noms de lieux, joints à quelques autres circonstances extrêmement éloignées et fugitives, ont fourni à Bernardin la plus intéressante histoire que la fiction ait jamais racontée.

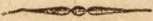
Mais tel est le secret de l'homme de génie ; une étincelle suffit pour susciter le feu le plus pur et le plus splendide. Puis les créations du génie drama-

tique, et quelquefois aussi, bien que rarement, du génie romanesque, prennent une empreinte tellement saisissante dans les souvenirs, qu'il est impossible de croire qu'elles n'ont pas eu, de même que les personnages historiques, cette vie que l'auteur leur a communiquée si profondément. Les lieux où il a placé les événements de sa fable sont animés de tant de vérité et de tant de vie poétique, que les voyageurs vont bien souvent leur demander la source de leurs émotions, et s'empreindre des souvenirs que ces mêmes lieux ont retenus, lors même que l'objet de ces souvenirs n'a jamais eu d'existence. Ainsi le lecteur des romans de Walter-Scott, s'il voyage dans les montagnes et parmi les torrents de l'Écosse, est nécessairement préoccupé de tant de figures vivantes, inaltérables, de tant d'événements fantastiques, dont le tissu est si varié et dont le souvenir ne saurait désormais être séparé des sites pittoresques qui font le caractère et la beauté de ce pays. Or, c'est là aussi un genre d'immortalité que Bernardin de Saint-Pierre a créé pour l'île de France.

Les autres îles de l'Océan austral africain sont : les îles de Comore, situées au nord-ouest de Madagascar et du canal de Mozambique; leur sol et leur population sont analogues à ceux de cette grande île, et des deux célèbres colonies européennes dont je viens de vous entretenir. Puis, en remontant au nord, sont les Amirantes, les Sceychelles et d'autres états très-peu ou point habités, et qui offrent des stations pour la pêche des tortues, très-communes dans ces parages de l'Océan indien.

CHAPITRE IV.

ILES DE L'OUEST ; SAINTE-HÉLÈNE.



Deux îles seulement doivent être citées dans la vaste région de l'Océan atlantique qui s'étend au sud-ouest de l'Afrique ; et ces deux îles sont des points imperceptibles dans le vaste Océan , aussi bien que dans le globe du monde. Considérées en elles-mêmes , ces deux îles ne sont rien , et ne devraient point être mentionnées dans ce rapide aperçu. Qu'est-ce en effet que l'île de l'Ascension ; rocher aride et volcanique , servant de relâche aux vaisseaux anglais qui croisent dans l'Océan , île naguère déserte , et occupée depuis peu par un poste de soldats anglais avec leurs familles et quelques nègres ? Qu'est - ce aussi que l'île Saint-Hélène , autre petit rocher perdu dans l'Océan immense , à quatre cents lieues de toutes terres ? Et cependant le nom de cette dernière est immortel ; une circonstance contemporaine , telle que l'histoire n'en contient qu'un bien petit nombre , a consacré cet insensible point de l'univers à une grande immorta-

lité. Sainte-Hélène a été le séjour des dernières années et de la mort de Napoléon : ce nom seul suffit pour exciter à son égard un intérêt bien puissant ; et, puisque dans cet aperçu nous nous attachons, tout en suivant un ordre géographique, à grouper autour des noms de pays tous les souvenirs de l'histoire, et les enseignements de divers genres que les lieux peuvent nous suggérer, faisons donc ici, comme les vaisseaux qui vont aux Indes orientales, une station dans l'île Sainte-Hélène, ou plutôt évoquons la mémoire des derniers jours du grand homme qui a immortalisé cette petite île par sa mort ; car la mort de l'empereur appartient en propre à l'île Sainte-Hélène, de même que sa vie a rempli toute l'Europe. Toutes les circonstances de ce grand et dernier acte du drame qu'un homme a joué dans la première partie de notre siècle, sont résumées avec tant d'intérêt et de clarté dans l'histoire de Napoléon par M. de Norvins, que je vais mettre sous vos yeux ce récit dans toute son étendue. L'Afrique est la contrée du monde où la trace européenne est le moins sensible ; c'est une des grandes vicissitudes de notre histoire moderne, que de trouver dans une île perdue au milieu des mers et qui dépend du continent africain, la page la plus intéressante de cette même histoire européenne depuis un demi-siècle.

Récit de la mort de Napoléon par M. de Norvins.

« Les derniers jours de Napoléon furent aussi grands que les plus glorieuses époques de sa vie. Trop certain

de sa mort, il souriait de pitié ou plutôt de compassion à ceux qui cherchaient à combattre en lui cette idée. « Pouvez-vous joindre cela, dit-il à M. Munckhouse, officier anglais, après avoir coupé en deux le cordon de la sonnette de son lit : « ... Aucun » remède ne peut me guérir ; mais ma mort sera un » baume salutaire pour nos ennemis. J'aurais désiré » de revoir ma femme et mon fils ; mais que la volonté » de Dieu soit faite ! » Puis, avec une attitude digne de Socrate, il ajouta : « Il n'y a rien de terrible dans » la mort. Elle a été la compagne de mon oreiller pendant ces trois semaines, et à présent elle est sur le » point de s'emparer de moi pour jamais. » Un autre jour il dit : « Les monstres ! me font-ils assez souffrir ? Encore s'ils m'avaient fait fusiller, j'aurais eu » la mort d'un soldat... J'ai fait plus d'ingrats qu'Auguste ; que ne suis-je comme lui en situation de leur » pardonner ! » La nouvelle maison destinée à Napoléon venait d'être terminée. « Elle me servira de tombeau, » dit-il ; et, en effet, on dut en employer les pierres à bâtir le caveau où il repose.

Le 15 avril, Napoléon s'enferme avec MM. de Montholon et Marchand ; il fait ce testament où il n'oublie personne, ni ceux qui l'ont suivi, ni ceux qu'il a laissés en France, ni ceux qui depuis longtemps avaient cessé de vivre, ni aussi les pervers qui l'ont trahi. Ce précieux inventaire des sentiments de Napoléon remonte de la prison de Longwood à sa jeunesse : près du dernier moment, il songe aux enfants du général Dutheil qui a pris soin de lui dès son entrée dans la

carrière militaire ; à la famille du représentant Gasparin, qui au siège de Toulon a sanctionné les inspirations du génie, et défendu leur auteur contre la persécution ; au fils de l'intrépide Dugommier, son ami, le premier qui ait deviné le maître futur de l'Europe dans un jeune commandant d'artillerie de la république. Parmi ses légataires, sont les soldats de l'île d'Elbe, les blessés de Waterloo, les proscrits de l'amnistie de 1815, les victimes de la réaction, les anciens amis, les serviteurs fidèles ; sa chère ville de Brienne et huit provinces de France ont part aux libéralités de cet autre César, non moins reconnaissant et non moins généreux que le premier. De son lit de mort, Napoléon, conservant en quelque sorte son autorité jusqu'à la dernière heure, stipule aussi les intérêts qui, après lui, doivent occuper deux empires. Son vœu le plus cher est que ses cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français qu'il a tant aimé... Il recommande à son fils de ne jamais oublier qu'il est né prince français, de ne jamais combattre la France, d'adopter sa devise : Tout pour le peuple français, etc, etc. Antomarchi arrive : « Voilà mes apprêts, docteur ! » lui dit Napoléon en lui montrant des papiers qui couvrent le tapis. « Je m'en vais... plus d'illusion. Je suis résigné. » Le 19, il est mieux ; on s'en réjouit. « Vous ne vous trompez pas, dit-il, je suis mieux, mais je n'en sens pas moins ma fin s'approcher. Quand je serai mort, chacun de vous aura le bonheur de revoir l'Europe, ses parents, ses amis : moi je reverrai mes braves dans les Champs-

Elysées. Oui, ajouta-t-il d'une voix forte et solennelle, Kléber, Desaix, Bessières, Duroc, Ney, Murat, Masséna, Berthier, tous viendront à ma rencontre..... En me voyant, ils deviendront tous fous d'enthousiasme et de gloire. Nous causerons de nos guerres, avec les Scipion, les Annibal, les César, les Frédéric ; à moins, ajouta-t-il en riant, que là-bas on n'ait peur de voir tant de guerriers ensemble. » Dans le même moment entra le docteur Arnold, chirurgien d'un régiment anglais. « C'en est fait, lui dit Napoléon ; le » coup est porté. Je touche à ma fin : je vais rendre » mon corps à la terre. Approchez, Bertrand, tradui- » sez à monsieur ce que vous allez entendre... N'o- » mettez pas un mot. — J'étais venu m'asseoir au » foyer du peuple britannique. Je demandais une » loyale hospitalité. Contre tout ce qu'il y a de droits » sur la terre, on me répondit par des fers. J'eusse » reçu un autre accueil d'Alexandre, de l'empereur » François, du roi de Prusse. Mais il appartenait à » l'Angleterre de surprendre, d'entraîner les rois, et » de donner au monde le spectacle inouï de quatre » grandes puissances s'acharnant sur un seul homme. » C'est votre ministère qui a choisi cet affreux rocher » où se consume, en moins de trois ans, la vie des » Européens, pour y achever la mienne par un assas- » sinat. Et comment m'avez-vous vu traité depuis que je » suis sur cet écueil ? Il n'y a pas une indignité dont » vous ne vous soyez fait une joie de m'abreuver. » Les plus simples communications de famille, celles » même qu'on n'a jamais interdites à personne, vous

» me les avez refusées... Ma femme, mon fils, n'ont
» plus vécu pour moi : vous m'avez tenu six ans dans
» la torture du secret. Dans cette île inhospitalière,
» vous m'avez donné pour demeure l'endroit le moins
» fait pour être habité, celui où le climat meurtrier du
» tropique se fait le plus sentir ; il a fallu me renfer-
» mer entre quatre cloisons, moi qui parcourais à cheval
» toute l'Europe ! Vous m'avez assassiné longuement ,
» avec préméditation , et l'infâme Hudson a été l'exé-
» cuteur des hautes œuvres de vos ministres... Vous
» finirez comme la superbe république de Venise ; et
» moi mourant sur cet affreux rocher, privé des miens
» et manquant de tout, je lègue l'opprobre de ma
» mort à la maison régnante d'Angleterre. » Tel fut le
manifeste testamentaire de Napoléon.

Napoléon était trop pénétré du sentiment de sa propre grandeur pour ne pas croire à l'immortalité de l'âme. Deux jours après, le 21, il voulut rendre l'hommage du chrétien à ce dogme consolateur ; la veille, à l'insu des généraux Bertrand et Montholon, l'autel se trouva dressé dans la pièce voisine de la chambre mortuaire ; il avait tout prescrit lui-même au chapelain qui reçut sa confession. L'état du malade ne permit pas qu'on lui administrât le viatique. Seul avec l'abbé Vignali qui ne l'avait connu qu'à Sainte-Hélène, il ne donna à aucun témoin de sa puissance passée le spectacle de cette dernière abdication. Présent aux ordres que Napoléon avait intimés, le 20, à son chapelain, le docteur Antomarchi parut manifester une sorte d'étonnement. « Je ne suis, lui dit Napoléon, ni philosophe ni

médecin. N'est pas athée qui veut. » C'était sans doute matérialiste que Napoléon avait voulu dire. Le 24, il eut la force d'ajouter quatre codiciles à son testament.

Le 28, un soin stoïque occupe Napoléon, il charge Antomarchi de faire l'autopsie de son corps, de communiquer à son fils ses observations, de mettre son cœur dans de l'esprit-de-vin et de le porter à sa chère Marie Louise ! Vous irez à Rome, docteur ; vous direz aux miens que le grand Napoléon est expiré sur ce triste rocher, dans l'état le plus déplorable, manquant de tout, abandonné à lui-même et à la gloire. » Le lendemain on lui apporta de l'eau de la fontaine voisine de Hutsgate. « Si la destinée voulait que je me » rétablisse, dit-il, j'élèverais un monument dans le » lieu où jaillit cette source ; je couronnerais sa fontaine en mémoire du soulagement qu'elle m'a causé. » Si je meurs, et que l'on ne proscrive pas mon cadavre comme l'on a proscrit ma personne, je souhaite que l'on m'enterre auprès de mes ancêtres, dans la cathédrale d'Ajaccio. S'il ne m'est pas permis de reposer où je naquis, eh bien, que l'on m'ensevelisse là où coule cette eau si douce et si pure ! » Il ne formait ce dernier vœu que parce qu'il savait qu'on lui refuserait d'être inhumé sur les bords de la Seine. Le 2 mai, dans un accès de délire, il se croyait à la tête de l'armée d'Italie, et s'écriait : « Stin- » gel, Desaix, Masséna, allez, courez, prenez la charge, » ils sont à nous ! » Le lendemain, Napoléon a vu s'approcher sa dernière heure : la veille on avait en-

tendu le guerrier qui décidait du sort d'une bataille ; le 3 mai, on écoute le dictateur de l'Europe qui parle aux sujets qui lui sont restés. Sa voix est solennelle , et il va prononcer la dernière volonté de sa toute-puissance ; il s'adresse à ses exécuteurs testamentaires, aux généraux Bertrand et Montholon, et leur dit :

« Vous allez repasser en Europe. Je vous dois quel-
» ques conseils sur la conduite que vous avez à tenir.
» Vous avez partagé mon exil, vous serez fidèles à ma
» mémoire ; vous ne ferez rien qui puisse la blesser.
» J'ai sanctionné tous les principes, je les ai infusés
» dans mes lois, dans mes actes ; il n'y en a pas un
» seul que je n'aie consacré. Malheureusement, les
» circonstances étaient graves. J'ai été obligé de sé-
» vir, d'ajourner ; les revers sont venus, je n'ai pu dé-
» bander l'arc, et la France a été privée des institu-
» tions libérales que je lui destinais *. Elle chérit mon
» nom, mes victoires. Imitiez-la, soyez fidèles aux opi-
» nions que nous avons défendues, à la gloire que

* Je ne sais si Napoléon a vraiment prononcé ces paroles ; mais il ne faut pas les prendre comme ayant un sens de quelque valeur. Que l'empereur ait été un grand homme, un de ces hommes faits pour régner, pour asservir les populations par l'ascendant de son génie et de sa volonté, c'est ce qui ne peut être révoqué en doute ; mais que sa mémoire doive être regrettée comme celle d'un homme qui avait donné ou qui destinait à la France un régime de liberté, il y a dans cette assertion quelque chose qui ressemblerait à une dérision ; or, la mémoire de Napoléon est trop grande pour l'exposer à l'ironie, sentiment qui est si peu fait pour elle.

» nous avons acquise ; il n'y a hors de là que honte et
» confusion. »

Le 4, une tempête affreuse déracina jusqu'au dernier arbre qui avait prêté son ombrage à Napoléon ; elle parut annoncer que le dernier astre sous lequel la terre avait brillé allait s'éteindre. A cinq heures et demie du soir, Napoléon n'interrompit le silence léthargique dans lequel il était plongé, que pour laisser échapper ces deux mots : « Tête d'armée. » Tel fut la suprême parole du vainqueur de l'Europe. Le buste de son fils, qu'il avait fait placer depuis un mois en face de son lit, avait eu son dernier regard.

Ajoutons à ce récit que maintenant la maison de Bonaparte est dégradée et tombée en ruines ; les chambres basses sont métamorphosées en écuries, et celle où il rendit le dernier soupir sert de grenier à paille. Un palefrenier chinois commande en maître dans cette célèbre demeure. Telle est, en effet, la vanité de la gloire : à l'instant où vous croyez que ces monuments sont immortels, l'indifférence des hommes ne laisse pas même au temps le soin de démolir le monument où la gloire a placé son empreinte, et souvent une génération ne s'écoule pas tout entière avant que des débris qui devraient être immortels aient disparu du sol dont ils font la majesté.

Mais si les monuments qui regardent Napoléon tendent à disparaître du sol, si son modeste tombeau, non loin de Longwood, simple pierre placée dans l'agréable vallée du Géranium, près d'une eau limpide sur les bords de laquelle il aimait à s'asseoir et à méditer, et

voilée de quelques grands saules ; si ce tombeau est un frêle et fragile monument pour la cendre de celui qui devrait reposer dans sa grande capitale, sous le bronze immortel qu'il avait conquis ; si enfin le lieu de son tombeau est tellement reculé dans l'univers , qu'il sera donné à bien peu de personnes d'accomplir ce pèlerinage historique, sa mémoire a recueilli d'autres monuments aussi durables que ceux de pierre et de bronze, dans de belles œuvres poétiques qui ont éclaté soudainement en même temps que la renommée de son dernier soupir.

Napoléon avait été fort peu favorisé de la poésie, ou du moins des poètes , au temps de sa splendeur ; rien n'était moins digne de vivre longtemps que la poésie de cette époque , assez triste psalmodie, sans génie et sans inspiration, suffisant à enregistrer d'une manière bien monotone les victoires et les principaux événements du régime impérial. Mais, sous ce rapport , sa mort a été plus heureuse que sa vie ; sa défaite a été plus dignement célébrée que ses triomphes ; on peut dire même que ce qu'il y a eu de plus beau , de mieux inspiré dans le mouvement poétique qui s'est manifesté depuis le commencement de la restauration , ce sont les pages dictées à la muse européenne par la grande mémoire de l'empereur, après que les haines furent réconciliées par la mort qui brise et qui réunit. Aucun poète n'a été infidèle à cette mission ; tous ont apporté des fleurs , et plusieurs ont déposé de véritables immortelles sur ce grand tombeau qui semble élevé au milieu de l'Europe, comme un immense ca-

tafalque, bien que dans la réalité il gise inaperçu, à travers des broussailles, dans une île déserte relevant du continent africain.

Ainsi, et pour ne parler que des plus célèbres parmi nos poètes, MM. Casimir Delavigne, Victor Hugo, Lamartine, ont laissé des odes monumentales qui ne sortiront point des souvenirs. Parmi les étrangers, les deux plus grands poètes de l'époque, Monti en Italie, Byron en Angleterre, ont célébré la gloire du grand homme avec une verve inspirée et une richesse de poésie qui ne saurait être surpassée. Je vous donnerai quelques-unes des belles strophes que, dans un de ses derniers poèmes, le célèbre poète que la Grande-Bretagne a perdu d'une mort si prématurée a consacrées à la mémoire du redoutable ennemi de sa patrie, auquel d'ailleurs il s'était bien gardé de rendre cet hommage dans le temps de sa puissance.

C'est dans le *Siècle de bronze*, satire amère des événements et des hommes de son temps, que lord Byron s'exprime avec une grande éloquence de poète à l'égard du prisonnier de Sainte-Hélène, dont il venait d'apprendre la mort. « La terrible et singulière destinée du grand homme, dit, dans son ouvrage intéressant sur lord Byron, madame Belloc, à qui nous emprunterons la traduction qui va suivre, la destinée de Napoléon se déroule devant le poète. Il décrit sa puissance, sa chute, et toutes les souffrances qu'il eut à subir, avec une vérité à laquelle notre poésie pourrait difficilement atteindre. Celle des Anglais, en permettant le récit exact des faits, acquiert un grand intérêt

historique. On a fait sans doute de fort beaux vers en français sur Napoléon ; mais aucuns ne peuvent donner une idée juste de sa situation réelle, de ses humiliations, de ses ennuis domestiques , enfin de tous ces traits acérés qui, venant après les coups de poignard , enveniment la plaie et la rendent incurable ; et cependant le tableau de ces détails que nous trouverions trop vulgaires , est poétique par sa vérité et par le contraste qu'il présente. »

Napoléon, extrait d'un poëme de lord Byron.

« Où est-il le héros moderne, plus puissant qu'Alexandre, qui n'étant pas né roi attacha des monarques à son char ? Où est-il le champion et le fils de tout ce qui est grand et petit, de tout ce qui est sage ou insensé ? celui qui se jouait des empires, et dont les enjeux étaient des trônes, qui avait la terre pour table, et pour dés des ossements humains.

» Là-bas , dans cette île isolée, contemple le grand résultat de tant d'efforts, et , selon que la nature t'y invite, pleure ou souris, gémis de voir la rage superbe de l'aigle réduit à ronger les barreaux de sa cage étroite ; souris de voir le maître des peuples querellant chaque jour sur les rations qu'on lui dispute ; pleure en le voyant s'affliger de se nourrir des mets réduits de moitié et de vins mesurés, faisant de petites querelles sur de petites choses. Est-ce là l'homme qui châtaient ou festoyait les rois ?

» Est-il donc vrai ? est-ce la marche du monde ? Aujourd'hui l'esclave de tout ce qui peut tourmenter et



Vue de la Montagne de Samaryat en Abyssinie.

p. 199.



irriter, depuis l'ignoble et insolent geôlier, l'espion inquisiteur, jusqu'à l'étranger curieux qui vient l'examiner, et, son journal en main, prendre sur lui des notes ! Plongé dans un cachot, il eût encore été grand ; combien est misérable cet état mitoyen entre une prison et un palais ! combien peu d'hommes savent sentir tout ce qu'il eut à supporter ! C'est en vain qu'il se plaint, la nourriture et le vin lui ont été distribués avec largesse ; c'est en vain qu'il souffre, jamais climat ne fut moins homicide : en douter est un crime ; l'inflexible chirurgien qui soutint le contraire, perdit sa place, et gagna les applaudissements du monde.

» Mais souris, quoique toutes les angoisses du cœur et de la tête trop longtemps dédaignées défient les secours tardifs de l'art ; quoiqu'un petit nombre d'amis dévoués, et l'image du bel enfant que son père n'embrassera jamais, entourent seuls sa couche funèbre ; quoique l'âme qui longtemps effraya le genre humain et qui lui en impose encore, soit faible et vacillante ; oui, souris, car voici venir pour le héros le moment de la liberté ; l'aigle enchaîné brise ses fers, il reprend son vol vers de plus hautes régions.

» Si cet esprit, dans son sublime essor, garde un souvenir vaporeux de son règne étincelant, comme il doit sourire de pitié en regardant ici-bas, de voir le peu qu'il fut et qu'il voulait être ! Quoique son geôlier, fidèle à son devoir jusqu'à son dernier moment, pût à peine croire que le plomb du cercueil le tiendrait enfermé, et ne voulût point consentir qu'une seule ligne tracée sur le couvercle donnât la date de

la naissance et de la mort de tout ce qu'il cachait, son nom consacrerait le malheureux rivage ; les flottes qui rasant la surface des mers, poussées par le vent d'orient, entendraient le matelot le saluer du haut du mât. Quand la colonne de la victoire, élevée par les Français, se dessinerait, de même que celle de Pompée, sous le ciel d'un désert, l'île hérissée de rocs, qui contient ou contient sa cendre, couronnera l'Atlantique, comme le buste du héros ; et pour ses obsèques, la puissante nature fera plus que ne lui refuse l'envie. Mais que lui sont ces vains honneurs ?

» O ciel ! dont il fut un trait par sa puissance ; ô terre ! dont il fut une noble créature ! et toi, île pour longtemps illustrée, où l'aiglon sans plumes brisa sa coquille ! et vous, Alpes qui le vîtes dès son premier essor planer, vainqueur de cent combats ! hélas ! pourquoi passa-t-il ainsi le Rubicon, le Rubicon des droits de l'homme éveillé ? Mais ayez patience, le jour viendra des revers, la liberté du monde enchaînée saura bien se susciter des vengeurs.

» Les minarets de Moscou, ville à demi barbare, étincellent au soleil, mais c'est au soleil couchant ! Moscou, ô toi, limite de sa longue carrière, il te vit, mais comment ? tes minarets, tes longues aiguilles, tes palais, servaient d'aliment à un vaste incendie. Le soldat y apporta sa mèche allumée, le paysan donna le chaume de son toit rustique, le marchand y jeta ses ballots, ses trésors, le prince lui livra sa demeure somptueuse, et Moscou ne fut plus qu'une ruine. Et toi, autre élément, aussi fort et aussi sévère dans la leçon que tu

donnes aux conquérants , eau du ciel , toi dont l'aile glacée frappait l'ennemi chancelant jusqu'à ce qu'un héros tombât avec chaque flocon de neige ; de ton bec qui engourdit , de ta serre silencieuse tu perçais les armées , jusqu'à ce qu'elles périssent dans une seule angoisse. En vain la Seine cherchera sur ses bords les brillants escadrons qui formèrent ces rangs intrépides ; ils sont morts , et , de tous les trophées conquis pendant la guerre , lequel reviendra ? le char brisé du conquérant...

» Ecoutez ! écoutez ! Prométhée de son roc en appelle à la terre , à l'air , à l'Océan , à tous ceux qui sentirent et qui sentent encore son pouvoir et sa gloire. Il leur enseigne la leçon enseignée si longtemps , si souvent , si vainement de ne point faire le mal. Un seul pas dans le bien eût fait de cet homme le Washington du monde trahi ; un seul pas dans le mal a livré son nom en doute à tous les vents des cieux ; roseau de la fortune et fléau des trônes , il n'a pas été le soutien de la liberté. Et cependant la simple vanité lui eût indiqué un sentier plus sûr pour trouver la gloire qu'il cherchait , en lui montrant dans les pages sans fruit de l'histoire dix mille conquérants pour un seul sage. »

Je trouve ces dernières réflexions de Byron aussi justes qu'elles sont éloquentes ; car je ne veux pas , mon jeune lecteur , vous laisser l'esprit sur une pensée fautive , sur une admiration toujours honorable sans doute , puisque son objet fait rejaillir beaucoup de gloire sur notre nation ; mais il faut se garder de rien exagérer. Il y a longtemps qu'on l'a dit : la gloire du

conquérant est une gloire funeste et souillée. Mais dans l'histoire de Napoléon, il y a d'autres traits, d'autres points sous lesquels il est permis de l'admirer ; et là on trouverait à le couronner d'une auréole plus pure et non moins brillante que celle qu'il rêvait pour son front de conquérant *. Mais comme toujours l'idée essentielle qui s'attache au souvenir de Napoléon et de sa gloire, c'est celle du tumulte des armes, du despotisme, d'un crime, enfin du sang versé et des misères des générations ; songeons bien qu'il peut y avoir des sujets d'admiration plus dignes, des héros plus vraiment grands, parce qu'ils sont ceux que l'humanité avoue, et qu'à leur pure mémoire ne se mêle aucun souvenir de larmes ou de sang répandu pour le caprice et pour les joies égoïstes d'un ambitieux.

Ces mêmes idées sont exprimées d'une manière bien supérieure dans les lignes suivantes, que j'extraits des lettres d'un voyageur, livre récent qui est en ce moment sous mes yeux : « Travailler pour les hommes dans le seul but d'être porté en triomphe, c'est agir en vue de sa propre vanité. Ceux dont l'intention est froide et superbe, ces hommes altiers qui bâtissent pour leur gloire et non pour notre bonheur, ces législateurs qui ensanglantent le monde et oppriment les peuples pour avoir un terrain plus vaste et y construire d'immenses édifices, qui ne s'inquiètent ni

* On a essayé de caractériser l'idéal historique de Napoléon dans un autre in-12, publié à la même librairie, sur les chroniques de l'histoire de France, au sujet de Charlemagne.

des larmes des femmes , ni de la faim des vieillards , ni de l'ignorance funeste où s'élèvent les enfants ; ces hommes qui ne cherchent que leur grandeur personnelle, et qui croient avoir fait une nation grande parce qu'ils l'ont faite active, ambitieuse et vaine comme eux, je les nie ; oui, je raie de mon tableau le nom de Napoléon, et j'inscrirai plutôt à sa place le nom d'un pasteur de village, enfin le nom d'un de ces hommes de bien, les seuls pour lesquels je puisse me passionner, et que je veuille inscrire dans les fastes de la grandeur humaine. »

Nous sommes ici, il est vrai, loin de l'Afrique et de la simple revue de géographie que nous semblons nous être proposée. C'est la faute de la destinée qui, du coin du monde le plus insignifiant par lui-même, a fait un des noms les plus retentissants dont on puisse parler dans l'univers entier. Et puis vous savez le but que nous avons voulu atteindre dans cet ouvrage, qui est, tout en conservant l'ordre méthodique le plus sûr, de vous faire connaître ce qui se trouve de plus intéressant, et ce qui a été dit de plus beau sur cette grande route du monde que nous avons à parcourir. Au reste, nous allons en venir à une revue plus rigoureuse des pays, en nous attachant, sans nous détourner, au récit des géographes et des voyageurs. Et en effet, nous ne trouverons plus sur le sol africain que nous allons visiter (du moins jusqu'à ce que nous soyons arrivés au nord), des objets aussi capables de nous arrêter par leur intérêt approprié à nos idées les plus ordinaires, que le sou-


venir fictif de deux jeunes gens qui auraient leurs tombes ignorées dans un bocage de l'île de France , et le souvenir imposant et réel du conquérant qui , semblable à un aigle vaincu dans les barreaux d'une cage inflexible, est venu s'abattre, pour mourir parmi les rochers de Sainte-Hélène.

LIVRE DEUXIÈME.

AFRIQUE CENTRALE.

CHAPITRE PREMIER.

LE CONGO *.



Vous le savez déjà, mes jeunes lecteurs, cette vaste étendue de pays que l'on nomme le Congo, loin de former un seul état, est un assemblage considérable de petits royaumes, les uns indépendants, les autres soumis, qu'il est même fort difficile d'énumérer; car jusqu'à ce jour les connaissances géographiques que nous possédons sur cette partie du sol africain sont, comme la géographie de ce continent, celle du centre surtout, peu étendues et souvent obscures. Le motif en est que les Européens,

* On classe plus ordinairement les royaumes du Congo dans l'Afrique australe; mais la physionomie des peuples de cette région est trop analogue à celle des peuples qui font l'objet du chapitre suivant, pour qu'il soit possible de les séparer.

qui seuls pourraient donner quelques détails sur les mœurs, les usages, la religion, le pays, la situation, ses productions, et une foule d'autres détails aussi fort importants, trouvent les plus grands obstacles à parcourir ces contrées, dont le climat si différent de celui de notre Europe donne souvent la mort à l'homme assez courageux pour le braver dans l'intérêt de la science, ou développe chez lui le germe de maladies incurables. A cela il faut encore ajouter la cupidité et la perfidie de ces petits despotes, qui le plus souvent, pour s'emparer de quelques grains de corail ou de verroterie qu'il possède, laissent dépouiller ou dépouillent eux-mêmes le voyageur blanc qui s'est mis sous leur protection; il faut surtout remarquer la répugnance invincible de toute l'Afrique centrale à laisser pénétrer dans l'intérieur du pays, principalement aux sources des grands fleuves, s'imaginant que ces éclaireurs de la science sont ceux de l'oppression et de la tyrannie, et que, le cours de leurs grandes rivières une fois connu, les puissances européennes ne manqueraient pas d'envoyer leurs flottes pour les asservir. La défiance qui en résulte est telle, que nombre d'infortunés voyageurs ont péri victimes de leur dévouement, de la barbarie et de l'ignorance de ces peuplades. Tel fut le sort du major Laing et de beaucoup d'autres dont j'aurai occasion de vous parler avec détail, lorsque je traiterai les questions difficiles du cours des grands fleuves de cette partie du monde.

En revenant au sujet qui nous occupe d'une manière plus spéciale, je me vois forcé de vous dire que,

par les causes dont je viens de vous parler, on ne peut établir avec précision les bornes occidentales du Congo. Certains géographes lui donnent bien pour limites les sources du Congo et du Coanza ; mais ils avouent eux-mêmes que ce n'est qu'une délimitation provisoire, et que quelques peuples de l'Afrique australe étendent leur puissance au-delà. Ainsi je crois plus prudent de rester encore dans l'indécision sur ce point, jusqu'à ce que des renseignements plus précis permettent d'agir avec quelque certitude. En attendant, je vais passer en revue avec vous les principaux états de cette vaste contrée, et je tâcherai autant qu'il me sera possible de faire jaillir la lumière de ce chaos, en m'appuyant toujours sur les voyageurs et les savants qui ont mérité la confiance publique par leurs fatigues, leurs veilles et l'importance de leurs travaux.

De tous ces petits états on forme généralement deux divisions : *pays indépendants*, *possessions portugaises*. Parmi les états indépendants, ceux de Loango, du Congo, de Sala, le royaume des Molouas, et le royaume de Bihé, sont les plus importants : je vous entretiendrai principalement de ceux-là, ainsi que des possessions portugaises, et je terminerai par un examen de tout le pays en général, des mœurs, des coutumes et de la civilisation.

Au nord du Congo et à l'extrémité de cette contrée, au cap Lopez, se trouve l'état indépendant de Loango, dont les limites au sud et à l'orient ne sont point encore fixées d'une manière définitive ; on présume cependant qu'il s'arrête au sud à quelques lieues du

Zaïre.. L'état de Loango, dont la capitale porte le nom, a pour tributaires divers petits royaumes : les plus remarquables sont ceux de Sainte-Catherine, de Mayunba, de Cacongo, de Ngojo, et une portion de celui de Sagnu. Il suffit de nommer tous ces petits états, car ils ne contiennent en général rien de particulier ni de digne d'attention. Dans tout le Loango, la capitale seule, Loango ou Banga-Loango selon les uns, et Boualix selon les autres, mérite un peu de fixer les regards du voyageur. Bâtie à une très-petite distance de la côte, au milieu d'une plaine d'une fertilité peu commune, sa position est saine et fort agréable ; des touffes de palmiers et de pisangs forment une ceinture d'un effet tout pittoresque autour de quelques centaines de cases en paille, couvertes de feuilles de palmier, construites le long de rues longues et étroites, mais d'une grande propreté. De plus, Loango a un petit port, peu profond il est vrai, mais où avant l'abolition de la traite se faisait un grand commerce d'esclaves. La population de cette ville africaine est, au dire des voyageurs les plus modernes, de 14 à 15,000 âmes. Le roi de Loango y fait sa résidence habituelle : ce prince est en telle vénération chez ses sujets, qu'il n'est permis à personne de le voir quand il boit ou quand il mange ; il a deux maisons différentes pour satisfaire ces deux besoins ; il passe successivement de l'une dans l'autre, et chaque fois qu'il boit, une clochette avertit ses sujets, qui alors se prosternent et se relèvent en battant des mains en témoignage de leur joie et des vœux qu'ils font pour leur monarque.

A Banza - Loango on peut encore ajouter Cabenda dans le Ngojo , ville que la beauté du site , la fertilité des environs , et un port où l'on faisait naguère un commerce considérable de la marchandise la plus commune dans le pays, un commerce important d'esclaves noirs , ont placée au second rang dans le Loango comme dans tout le Congo en général.

Les terres ne sont cultivées qu'autour des villes et des villages, et par les femmes seulement. Ces malheureuses, dont le sort est loin d'être en rapport avec les soins et les égards dus à leur sexe, sont obligées de se rassembler devant le palais à jour fixe pour aller ensuite ensemençer les terres du roi. Cette première opération faite, les femmes des vassaux de chaque noble sont encore tenues de cultiver les terres de ce dernier ; car elles seules dans tout le pays s'occupent d'agriculture, tandis que leurs maris commercent avec les Européens ou exercent des travaux moins pénibles. Mais le roi profite seul des fruits de ses domaines ; les nobles, au contraire, partagent avec les travailleurs. Les terres qui n'appartiennent ni au roi ni aux seigneurs sont à la disposition du premier occupant, qui en acquiert la propriété par le seul effet de sa possession, toujours respectée avec une bonne foi qu'il serait à désirer de voir exister dans notre Europe, où à chaque instant on se déchire, on se ruine soi et les siens pour quelques pouces de terre. Si l'étendue du terrain cultivé paraît peu considérable, le mode de culture qui consiste simplement à gratter la surface du sol et à y jeter les semences, joint à l'inégalité du ter-

rain, paraît justifier cette espèce d'incurie, quoique le sol soit fertile, la température douce, les vents toujours agréables, et qu'une bienfaisante rosée remplace abondamment la pluie qui tombe rarement dans ses contrées. Puis d'ailleurs à ces hommes qui n'ont point encore su se créer une foule de besoins factices, qui ne sentent pas la nécessité d'une foule d'objets qui nous semblent indispensables, le poisson de leurs fleuves et de leurs lacs, le gibier dont leurs forêts sont remplies, les troupeaux qu'ils élèvent, sont plus que suffisants; à cela s'ajoute encore l'indolence de tous ces peuples des pays chauds, qui en général ne pensent qu'au présent et jamais à l'avenir.

Le Congo proprement dit, découvert en 1487 par le Portugais *Diego Cam*, est situé au sud de Loango et au nord d'Angola; son étendue vers l'est est inconnue. Le Congo se divise en une foule de petits états gouvernés par des *chenous* qui relèvent de quelque personnage réel ou imaginaire, habitant dans l'intérieur, mais dont la résidence n'est pas parfaitement connue. Il est à croire cependant que ce chef suprême demeure à Banza-Congo, ville capitale du Congo, dont nous aurons sujet de parler tout-à-l'heure.

On a beaucoup exagéré le pouvoir des *chenous*; on en a fait des espèces de rois, et c'est une grave erreur: ce sont en quelque sorte de petits seigneurs, chefs d'un tout petit territoire. La dignité de *chenou* est héréditaire dans la ligne féminine; et, quoique le nombre des femmes du *chenou* soit illimité, la fille de celle qui est du sang royal a seul droit à la succession

et à la couronne paternelle. Si cette princesse n'a pas de fille, celle de toute autre puissance a des droits au pouvoir. La fille du chenou a le privilège de choisir son mari ; l'homme qu'elle honore de son choix n'a pas la liberté de refuser.

Les chenous sont des princes aimant le luxe et la représentation, et rien de plus ridicule que le bizarre accoutrement des chenous depuis la cataracte du Zaïre jusqu'à son embouchure. Affublés de vieux lambeaux d'uniformes français ou portugais par-dessus les vêtements du pays qui se composent d'un tablier de peau de bête, de colliers et de bracelets, du reste complète nudité, ces princes déploient dans les occasions solennelles un luxe et une vanité dont je citerai quelques exemples. En 1816, le capitaine Tuckey visita quelques-uns de ces chenous ; son récit contient des particularités fort curieuses sur le cérémonial et le costume des princes. J'y puiserai les détails qui vont suivre.

A une lieue environ de la rive du Zaïre, le capitaine alla faire une visite de cérémonie au chenou d'Embomma ; il traversa une plaine couverte de roseaux et entremêlée de champs de millet et de haricots. En arrivant au village, il se plaça dans le palanquin que le chenou lui avait envoyé sur le bord du fleuve ; mais Tuckey l'avait trouvé si sale et si déchiré, qu'il avait préféré aller à pied. Le palanquin fut déposé avec Tuckey sous un grand arbre, auquel étaient suspendus quatre crânes d'ennemis ; la terre était soigneusement balayée. Après une demi-heure d'attente, Tuckey

fut conduit à la maison du chenou, dont les courtisans étaient rassemblés dans une cour fermée de claies de roseaux. On invita le capitaine à s'asseoir sur une espèce de siège fait avec de vieilles caisses et revêtu de velours rouge ; un vieux tapis anglais et un autre grand morceau de velours étaient étendus à terre ; on leva une natte, le chenou parut. Ici je laisse parler Tuckey, « Son costume me rappela celui d'un polichinelle : il portait une veste de peluche cramoisie avec de gros boutons dorés, une culotte de velours rouge, des bandes de taffetas ponceau qui lui enveloppaient les jambes en guise de bas, des bottines de maroquin rouge, et un immense chapeau galonné en or surmonté d'un bouquet de fleurs artificielles. Cette parure bizarre était relevée de colliers de verroterie et de corail. » Qui de vous, mes jeunes lecteurs, eût pu s'empêcher de sourire à la vue d'un prince ainsi habillé ? Certainement vous eussiez fait alors de très-mauvais ambassadeurs.

Tuckey ayant déclaré au chenou que, quoiqu'il ne fit pas le commerce d'esclaves, il ne le gênerait point, les spectateurs témoignèrent leur satisfaction par la cérémonie du fakilla : un chef se levait, gesticulait avec ses bras comme un sergent qui montre l'exercice, et les spectateurs se frappaient la poitrine. Cette cérémonie se renouvela chaque fois que Tuckey dit quelque chose qui leur fit plaisir, et surtout lorsqu'il serrait la main du chenou. M. Eyriès, qui a fait un extrait du voyage de Tuckey, raconte en ces termes le dîner dont le chenou honora le capitaine : « Le repas

fut servi dans une salle où des caisses couvertes de tapis tinrent lieu de chaises et de tables ; les plats étaient de faïence ; il y avait des cuillères et des fourchettes d'argent de fabrique française ; les mets consistaient en un potage aux bananes, un quartier de chèvre, une poule rôtie, des bananes bouillies et rôties en guise de pain, du vin de palmier dans un grand pot d'argent, et du rhum. » Vous voyez que, grâce à un honteux trafic de noirs, le chenou d'Embomma s'était procuré une vaisselle vraiment magnifique pour un prince tel que lui, et qui devait singulièrement jurer avec les mets qu'elle contenait et les gens qui s'en servaient.

Le chenou de Noki, que Tuckey visita à peu près à la même époque, déployait un faste et une pompe plus sauvages ; les sièges et le sol étaient couverts de peaux de panthères et de lions. Il était défendu aux sujets même du plus haut rang de marcher dessus sous peine d'être condamnés à l'esclavage, et par suite vendus aux négriers. Le chenou lui-même portait un manteau rouge et galonné, et un grand bonnet orné de plumes de héron. Il était beaucoup moins affable que celui d'Embomma.

Ces chenous ont sous leurs ordres et pour principal officier un mafouk : c'est le collecteur des revenus qui proviennent en majeure partie du commerce. Le mafoukat est une charge vénale, ordinairement achetée par des individus qui se sont enrichis en faisant dans la partie basse du Zaïre le métier de courtiers entre les marchands d'esclaves de l'intérieur et les Européens. La capitale du Congo, où réside le chef pré-

sumé de tous les chenous des petits état dépendants , est nommée Banza - Congo par les indigènes , et San-Salvador par les Portugais ; elle est située sur une montagne ; sa position est fort saine, et l'air qu'on y respire est, dit-on, le plus pur de l'univers. Plusieurs voyageurs y avaient vu des palais , des rues larges et bien bâties , des places symétriquement plantées de palmiers ; mais des renseignements plus récents , et auxquels on peut sans crainte d'erreur ajouter toute confiance, remettent les choses dans leur état naturel, et ne permettent plus d'y voir que des chaumières rondes, blanchies à l'intérieur et à l'extérieur, des huttes de nattes comme dans presque toutes les autres villes du Congo, et, au lieu d'un potentat puissant, un pauvre roi qui peut à peine mettre sur pied une armée de 500 soldats, dont la moitié seulement est armée de fusils.

Comme dans le royaume de Loango, les petits états tributaires offrent peu d'intérêt ; la plupart même sont encore imparfaitement connus. Les principaux et les mieux explorés sont : l'état de Bamba, un des plus importants de l'intérieur, et qui lui-même a plusieurs tributaires ; les états de Sundi, Pango, Batta, une partie du Sogno, Pemba, dont le chef prend le titre de *marquis de Pemba*, et relève lui-même d'un autre petit prince son voisin, *le duc de Quina*. Pensiez-vous, mes lecteurs, retrouver en Afrique, sur un sol à peine connu, toutes les pauvretés et la gloriole du monde civilisé ? C'est un fait à remarquer pour l'histoire de l'esprit humain, que cette tendance générale à employer tous ces petits moyens de vanité dont s'éblouit

la multitude qui ne voit jamais que la surface des choses, et qui lui imposent un certain respect.

Le Congo est arrosé par plusieurs fleuves, dont le plus grand porte tout à la fois les noms de Congo, Barbéla, Zaïre, et dont le nom véritable est Moïenzi-Enzaddi, c'est-à-dire le grand fleuve, celui qui absorbe tous les autres. Pendant bien des années, non-seulement les sources du Zaïre, mais encore son cours furent inconnus; quelques géographes prétendaient même qu'il n'était autre que l'embouchure du Diailiba ou Niger, le fleuve le plus important de l'Afrique centrale, et dont, grâce à l'intéressant voyage de M. Caillié, je pourrai vous donner une connaissance réelle, lorsque je parlerai de la partie de l'Afrique arrosée par ce fleuve. Pour faire cesser toute indécision, le capitaine Tuckey partit en 1816 des côtes de l'Angleterre, pour aller visiter et reconnaître le cours du Zaïre. Tuckey, que nous allons suivre dans une partie de sa course, commença à pénétrer dans le Zaïre, le 5 juillet; le 12 du même mois, ne trouvant plus assez d'eau pour le plus lourd de ses deux vaisseaux, il le déchargea et continua d'avancer avec le plus léger. Il résulte des renseignements fournis par Tuckey et les autres voyageurs, que le Zaïre, près de son embouchure, est coupé d'une multitude de canaux étroits où l'eau est sans mouvement, et que ce n'est qu'à 7 ou 8 lieues de la mer que le sol commence à s'élever. Des mangliers couvrent les rives, et une partie de ces îles de vase qui occupent le fleuve forment, sur la côte surtout, des bois impénétrables. Dans la saison des

grandes pluies, le fleuve se déborde et emporte une partie de ces îles qui dans l'été ne sont couvertes que de roseaux et de quelques broussailles. A 140 milles de la mer environ, le fleuve se restreint, et sa largeur est à peu près de 1,000 à 1,200 pieds ; son lit est hérissé de rochers stériles et schisteux qui, placés au milieu même du courant, produisent une foule de cataractes. La première de toutes est aussi la plus belle et la plus terrible ; sa chute perpendiculaire paraît être de trente pieds, et sa pente inclinée paraît avoir une longueur de 900 pieds environ. En comparant la petite quantité d'eau qui tombait de cette cataracte avec l'immense volume qui se jette dans la mer, Tuckey et ses officiers pensèrent qu'une partie du fleuve se précipitait sur les rochers mêmes qui embrassent son cours, et y occasionne ainsi ces courants si rapides, ces tournants nombreux, que les voiles et les rames ne surmontent qu'avec la plus grande difficulté et qui rendent la navigation si périlleuse. Une foule d'obstacles physiques, joints à la mauvaise volonté des habitants, empêchèrent Tuckey de pénétrer au-delà de la contrée montagneuse du Zaïre. Ils aperçurent de ce point le fleuve dans une longueur de plus de trois milles, libre et débarrassé d'écueils, et roulant ses ondes avec une vitesse de deux à trois milles par heure dans un lit immense ; car, par-delà les cataractes, le fleuve prend une largeur de trois à quatre milles.

Après Loango et le Congo proprement dit, les principaux des petits états indépendants sont ceux de Sala, que M. Douville assure être le même que le royaume

d'Anzico. Le roi de Sala est un des princes les plus puissants d'Afrique ; il a plusieurs tributaires, et Missel, Monsol ou Musel, sa capitale, a, dit-on, une population de 14,000 âmes.

Le royaume des Molouas compte une infinité de rois et de chefs africains parmi ses tributaires, surtout le long de la côte orientale. Ce même royaume possède deux capitales : Yanvo, la plus grande ville d'Afrique, résidence habituelle du roi selon M. Douville ; elle a 43,000 habitants ; ses maisons sont construites en briques cuites au soleil, et elle renferme des places publiques, des forteresses, des prisons et un palais immense. Tandis-à-Voua ou Agattou-Yanvo, la seconde capitale, est le séjour de la reine ; moins grande et moins peuplée que Yanvo, elle a cependant des places publiques, une forteresse et 16,000 habitants.

Le royaume de Bihé possède des habitants d'un naturel doux et industrieux, qui néanmoins se distinguent par leur humeur belliqueuse et une bravoure à toute épreuve. La capitale, qui porte le nom du pays, compte une population d'environ 3,000 habitants. C'était, avant l'abolition de la traite, le marché le plus en réputation pour la vente des noirs ; on y fait encore aujourd'hui beaucoup d'affaires de ce genre, quoique cette branche de commerce soit presque éteinte, au grand désespoir des nègres, qui ne rougissaient pas de se faire la guerre, uniquement pour approvisionner leurs marchés.

Vous parlerai-je des états de Humé, Cassange, Cancobella, Ho, Holo-Ho, Ganga, Quicua, Cutato, Tamba,

Libolo, Quisama, et beaucoup d'autres dont à vrai dire on ne connaît guère que les noms? Je préfère parcourir avec vous les états soumis à la domination portugaise, pour arriver plus promptement aux détails généraux sur les mœurs et la civilisation, détails qui, sans aucun doute, vous offriront plus d'attrait qu'une énumération longue et fastidieuse de toutes ces petites principautés que je passe sous silence.

Les Portugais possèdent en Afrique les deux royaumes d'Angola et de Benguela, et quelques petits forts répandus çà et là parmi des nations nombreuses et peu soumises. Les royaumes d'Angola et de Benguela servent de lieu de déportation aux criminels et aux condamnés politiques; et nombre d'exilés, recommandables par leur talent et leur savoir, ont été victimes de l'air impur qu'on y respire. La capitale du royaume d'Angola, Saint-Paul de Loanda, est, au dire de M. Douville, la plus belle ville de tout le Congo. Elle a de belles fortifications, des maisons en pierre, plusieurs églises, plusieurs couvents, un port très-fréquenté. Elle est la résidence d'un évêque et d'un capitaine général, chefs spirituel et temporel de toutes les possessions portugaises, que l'on désigne aussi sous le nom de capitainerie-générale d'Angola et Congo. — San-Felipe de Benguela, capitale du royaume de Benguela, située sur la petite baie des Vacas, est une toute petite ville dont le séjour malsain chasse promptement les navires européens qui relâchent dans son port en allant aux Indes. Les autres comptoirs portugais sont établis sur divers points de la côte; on y fait un com-

merce assez considérable de coton , d'indigo , d'huile de palmier , etc.

Maintenant que j'ai mis sous vos yeux tout ce qui m'a paru mériter de fixer vos regards , tant dans les états indépendants que dans les possessions portugaises du Congo , je jeterai un dernier coup-d'œil , ainsi que je l'ai annoncé en commençant , sur le sol , le climat , les mœurs et les usages des habitants.

Le sol est excessivement fertile , et , malgré la faiblesse des bras qui le cultivent (j'ai déjà eu occasion de vous dire que les femmes seules étaient chargées de ce soin) , malgré l'insuffisance des instruments aratoires , qui consistent uniquement en une houe de fer grossièrement façonnée et adaptée à un manche de bois , les productions sont d'une abondance et d'une richesse étonnantes : elles consistent principalement en maïs , manioc , coton , indigo , haricots , ignames , patates douces , etc. , etc. Les fruits , tels qu'ananas , bananes , oranges , citrons , sont d'une délicatesse exquisite. Le vin de palmier fait la boisson habituelle des habitants , qui lui préfèrent cependant le rhum et les liqueurs fortes. A ces produits agricoles il faut ajouter un nombre infini d'animaux domestiques et sauvages , qui fournissent une nourriture excellente. Les naturels élèvent une grande quantité de poules , de canards , de pigeons , de chevaux , de mulets , de chèvres , de cochons , et quelques moutons qui ont du poil au lieu de laine.

Les forêts sont remplies d'éléphants , de lions , de buffles , de sangliers , de lièvres , de pintades , de pi-

geons sauvages , de perdrix rouges , etc. , etc. ; mais les nègres chassent peu et se contentent assez habituellement des animaux qu'ils nourrissent.

Les fleuves abondent en poisson de toute espèce, et la pêche occupe quelquefois jusqu'à quatre cents pirogues. Ces pirogues, qui ont ordinairement vingt-quatre pieds de long sur deux de large, sont creusées dans le tronc d'un fromager ou d'un figuier, et les rameurs se tiennent debout pour pagayer, car ils ne font point usage de voiles.

La température, excessivement élevée pendant le jour, baisse quelquefois d'une manière très-sensible pendant la nuit ; et ces alternatives brusques et continues de chaud et de froid, jointes à tous les inconvénients du climat qui est absolument le même que celui de la zone torride, font de ces contrées un lieu singulièrement malsain, non-seulement pour les Européens, mais souvent encore pour les naturels eux-mêmes.

Les nègres du Congo, d'un caractère doux et indolent, passent une partie du jour à boire ; mais le matin et le soir ils s'exercent au maniement des armes et y déploient toute leur adresse : ils tirent assez bien le fusil ; mais avec la flèche ils manquent rarement le but. Chez eux la polygamie est en usage, et les femmes sont chargées des travaux les plus rudes ; les hommes s'occupent surtout à commercer avec les étrangers qui viennent assez fréquemment sur la côte.

Malgré ce commerce assez fréquent avec les hommes

civilisés, la civilisation de ces pays n'a fait aucun progrès ; les superstitions les plus hideuses, les coutumes les plus barbares, telles que les sacrifices humains, l'anthropophagie et la traite, existent encore chez ces peuples, ce qui paraît se concilier assez mal avec leur caractère bon et leurs rapports agréables avec les étrangers, mais dont cependant les témoignages de voyageurs estimables ne permettent pas de douter. C'est surtout à l'avènement au pouvoir d'un souverain, ou à l'occasion de quelque grande maladie épidémique, que se pratiquent les sacrifices humains ; la victime est le plus ordinairement une jeune fille étrangère au pays.

Peu de temps après la découverte du Congo, des missionnaires s'y transportèrent pour le convertir à la foi chrétienne ; mais les conversions opérées ne furent pas bien durables : la plupart des peuplades revinrent bientôt à leur religion naturelle, le fétichisme ; et celles qui conservèrent la religion chrétienne l'ont si bien mélangée avec une partie de leurs croyances, si bien accommodée à leurs mœurs, qu'on ne découvre qu'avec la plus grande difficulté, dans ce monstrueux assemblage, quelques traces de la religion de Jésus-Christ.

Vouloir donner une énumération des dieux du fétichisme serait impossible ; ils changent à chaque pas, à chaque village, et sont presque aussi nombreux que leurs adorateurs. Souvent même ces derniers, s'ils n'obtiennent pas ce qu'ils demandent dans leurs prières, se créent de nouveaux dieux, puis retournent aux anciens si les nouveaux ne les protègent pas. Les prê-

tres du fétichisme sont des espèces de devins qui , un peu plus instruits que leurs compatriotes, profitent de cette supériorité pour vivre et s'enrichir à leurs dépens. Ils les abusent de la manière la plus grossière au moyen de pratiques ridicules, et savent conserver leur autorité quelquefois par les actes de cruauté les plus barbares. Le jugement des causes criminelles est entre leurs mains une arme terrible. C'est le fétiche qui juge le coupable, et malheur à l'infortuné qui a déplu au devin ou excité sa colère ! le dieu le condamne sans pitié. J'emprunterai au capitaine Péron le récit d'un de ces jugements bizarres, où la vie d'un homme dépend de telle ou telle plume de la coiffure du fétiche qu'il plaît au vent d'agiter.

Jugement des criminels à Angola.

» Lorsqu'un Angolais est soupçonné d'avoir commis un crime , si les preuves ne sont pas complètes , on ne perd pas de temps dans de vains débats ; on ne connaît ici ni procureurs du roi ni avocats. Or voici comme on procède , à peu près comme l'on procédait en France au temps des épreuves judiciaires : le prévenu est amené devant le fétiche à perruque de plumes ; les anciens , qui se disent les sages du pays , au nombre de trente ou quarante , s'arrêtent immobiles , et, les yeux fixés sur les plumes de la perruque , ils attendent silencieusement que le vent en agite quelque'une : si la plume qui s'élève est rouge , plus de doute , l'accusé est coupable. Le blanc , le bleu et le

vert sont des couleurs moins funestes ; elles ne suffisent cependant pas pour faire triompher l'innocence. Si elles ont prononcé en faveur de l'accusé, les anciens le soumettent à une épreuve d'un autre genre : on lui présente une dose de cassa, espèce de poison très-subtil ; s'il est innocent, ce breuvage ne doit produire aucun effet ; s'il est coupable, la mort qui s'ensuit est l'arrêt du ciel même. J'ai assisté à l'une de ces solennités : le prévenu avait échappé à l'influence des plumes rouges, mais il ne fut point aussi heureux en subissant l'épreuve du poison ; il mourut dans d'affreuses convulsions ; et, juges et spectateurs, chacun se retira en rendant grâce aux idoles et aux anciens de la haute sagesse qui avait présidé au jugement. »

Enterrement d'un chef.

Les honneurs rendus aux morts sont un objet d'étude et de remarque chez tous les peuples, car ils renferment toujours des documents précieux sur les mœurs et la croyance. J'extraurai donc encore des voyages de Péron la narration d'un enterrement angolais qui vous sera agréable sans doute, par le style vif et animé du narrateur, et par l'originalité de l'événement qu'il raconte.

« Un des chefs du pays mourut pendant notre séjour : au lieu d'être un signal de deuil et de tristesse, la nouvelle de sa mort fut celui de la plus bruyante gaîté ; et comme il est de rigueur, comme il entre dans le cérémonial que cette gaîté se prolonge jus-

qu'au moment où la terre recevra les restes du prince défunt, on distribue à profusion la liqueur qui s'extrait du palmier, et les eaux-de-vie que le commerce a importées. Les Angolais, étourdis, enivrés par ces boissons spiritueuses, chantent, dansent, poussent des cris, des hurlements; les uns soufflent dans des conques qui leur servent de trompettes, les autres tirent des coups de fusil qui retentissent au loin.

Les vassaux du défunt s'empressent de vendre ce qu'ils ont de plus précieux en nègres, en morfils, en plumes d'autruches, en peaux de tigres, et ils lui font hommage du prix qu'ils en ont touché; s'ils possèdent des pièces de coton, ils les roulent autour du cadavre les unes sur les autres, ce qui lui donne l'apparence d'une pelote d'un énorme volume: ainsi emmaillotté, le défunt est placé sur un brancard que deux à trois cents nègres traînent jusqu'au lieu de repos, toujours chantant, dansant, gesticulant, et donnant tous les signes de l'allégresse.

La fosse est un trou carré de dix à douze pieds de profondeur, sur quinze à vingt de largeur; on y descend le corps avec beaucoup de précaution; et pendant qu'on le couvre de terre, les libations recommencent, les chants, les danses reprennent une nouvelle ardeur, les coups de fusil et les trompettes retentissent plus bruyants que jamais. Enfin la cérémonie est achevée, et les assistants retournent à leur demeure, aussi satisfaits que s'ils eussent été témoins du plus heureux événement.

Étonné d'un tel usage et plus encore d'une profu-

sion qui me semblait gratuite et sans objet , j'osai demander à un Angolais pourquoi ils faisaient ainsi le sacrifice de leurs plus riches marchandises : celui-ci s'étonna d'abord de ma question ; mon ignorance ou mon impiété excitèrent tour à tour son dédain et sa colère. J'insistai cependant, et il voulut bien me dire que, puisque leur chef était riche dans ce monde , il n'était pas séant qu'il arrivât dans un autre plus heureux avec l'extérieur de la pauvreté. »

Un passage du Voyage de M. Douville au Congo formera le complément de ce récit.

« A la mort de quelqu'un, on lui met dans la main le morceau d'étoffe sur lequel sont peints ses dieux : ce qui prouve qu'il n'a jamais manqué de leur être fidèle, et lui sert de passeport dans l'autre monde. Il mérite donc de passer dans le corps d'un homme destiné à être plus heureux qu'il ne l'a été pendant sa vie. On peint aussi sur son corps l'image de ses dieux domestiques, pour empêcher les esprits malfaisants de s'attacher à aucun membre de sa famille ; on place comme ailleurs, sur sa tombe, des signes qui annoncent son rang et sa condition pendant qu'il vivait ; s'il était chasseur, on y voit des mâchoires d'animaux ; sur celle d'un noble, son bâton ; sur celle d'un marchand, des morceaux d'étoffes ; sur celle d'un sorcier, une petite chapelle avec la figure d'un dieu ; sur celle d'un quicungo ou serviteur du souverain, une pelle en fer avec laquelle il nettoyait les sentiers, etc. Tout individu peut mettre sur une tombe un emblème quelconque, sans que les parents du mort aient le droit

de les enlever, à moins qu'il ne refuse d'expliquer lui-même le sens de ces symboles, s'il est cité à cet effet par quelqu'un de la famille du défunt.

Une figure de serpent, en bois, marque la fourberie ; une tête de lion, la force et le courage ; une tête de singe, la méchanceté ; celle de panthère, la férocité ; la trompe de l'éléphant désigne un homme spirituel : la fourmi, le voleur ; l'abeille, l'homme industriel.

Chaque bourg ou village a établi un cimetière près du sentier le plus fréquenté. Ces lieux sont intéressants par la diversité des ornements des tombes ; un grand nombre sont même entourées de petits arbres.

En dépouillant ces cérémonies funèbres de l'enveloppe bizarre et ridicule qui en cache l'esprit et le but, on y trouve une analogie frappante avec les usages de peuples qui se sont fait remarquer par leur degré de civilisation. Ainsi le droit accordé au premier venu de placer des emblèmes sur la tombe du défunt, à sa gloire ou à sa honte, suivant qu'il a bien ou mal vécu, ne vous paraît-il pas avoir un rapport évident avec ce dernier jugement auquel, chez les Égyptiens, chacun était soumis, même les rois ? Jugement solennel, remplacé chez les peuples modernes par le jugement simple et sans formes de l'opinion publique ; juge terrible qui, lorsque la mort a effacé, annihilé toutes les distinctions de vanité, de richesse et d'orgueil, et abaissé les plus grands au niveau des plus humbles, éclate, pour proclamer de sa voix tonnante le mérite ou l'infamie de celui qui n'est plus ; sentence d'autant plus

juste qu'à ce moment suprême tous les petits intérêts, toutes les passions qui pouvaient vicier le sentiment de justice inné dans l'homme, ont disparu avec celui qu'elle vante ou qu'elle blâme ! Ces tombeaux le long des sentiers ne vous rappellent-ils pas les tombes romaines placées au bord des chemins ? Témoignages des grandes actions de ceux qu'elles renferment ; souvenir toujours vivant de la patrie illustrée par ses héros ; encouragement pour les descendants à marcher sur les traces de leurs pères ; leçon effrayante pour l'ambition et le crime ; récompense à la vertu modeste. Et quel est le guerrier de Rome qui n'ait senti doubler sa valeur, en passant près de la tombe d'un Fabius pour aller au combat ? quel est le membre de la *gens Cornelia* qui eût osé fuir sur le champ de bataille ? Au retour, il fallait passer devant Paul-Émile et tous les Scipions ! En faisant ces rapprochements, je n'en tire aucune induction pour la civilisation de ces peuplades africaines. J'ai seulement voulu fixer votre attention sur ces analogies singulières, qui se reproduisent, indépendamment de toutes circonstances de fait et de lieu, chez des peuples de mœurs essentiellement différentes et à des temps si éloignés.

Je n'ai pu que donner des détails généraux dans un cadre resserré comme le mien ; pour de plus amples renseignements, on peut consulter : le Voyage du capitaine Tuckey sur le Zaïre, ou l'abrégé de ce voyage dans l'ouvrage de M. Eyriès ; le premier volume du capitaine Péron ; un article de M. de Monglave dans le Dictionnaire de la Conversation, au mot *Congo* ; le

Dictionnaire géographique de M. Mac-Carthy, édition refondue de 1831 ; le Voyage de M. Douville au Congo. L'authenticité de cet ouvrage a été contestée , mais en le citant je ne fais que suivre l'exemple des hommes les plus éclairés de la science ; et en supposant même que M. Douville n'ait pas réellement visité la contrée qu'il a décrite, cette considération qu'il a dû au moins être bien informé pour oser donner au public un livre de cette espèce, jointe au mérite du style et à l'abondance des matières, aurait pu suffire pour m'autoriser à m'en appuyer.

CHAPITRE II.

EMPIRE D'ACHANTI.

A nord du Congo , en avançant le long de la côte vers le Sénégal, on trouve l'empire d'Achanti, l'état le plus civilisé de toutes ces contrées, et le seul dont je parlerai *. Mais avant d'entamer ce sujet, il me semble convenable de dire quelques mots sur la traite des nègres et la manière dont elle s'exerçait et s'exerce encore aujourd'hui, malgré l'abolition et les mesures énergiques employées contre les capitaines assez hardis pour se livrer à cette honteuse spéculation, sans craindre de se voir pendre aux vergues avec tout leur équipage par le premier vaisseau de ligne européen qui les surprendra en flagrant délit ; car, en matière de traite, le jugement et la punition ne se font pas attendre ; et le proverbe populaire *aussitôt pris aussitôt pendus* devient d'une exactitude effrayante.

* Les autres ont beaucoup trop d'analogie par leurs mœurs et leurs usages avec le Congo, et je craindrais de fatiguer mes lecteurs par des répétitions inutiles.

Peu de temps après la découverte de l'Amérique , lorsqu'une race d'hommes eut disparu tout entière de la surface du globe au milieu des plus affreux tourments, après les plus sanglants outrages et au nom de l'humanité et de la civilisation ; lorsque les colons européens eurent pris possession du sol encore fumant du sang de ses premiers maîtres , les bras manquèrent pour renverser ces forêts majestueuses que les siècles avaient respectées, pour faire mûrir le blé là où croissait le hêtre, pour presser du fouet ou de l'aiguillon le cheval et le bœuf qui naguère foulait en liberté cette terre qu'on les forçait à déchirer. De cette disette d'hommes naquit la traite : des navires de toutes les nations se transportèrent en Afrique et arrachèrent des milliers de noirs à leur patrie , pour aller les faire mourir sous le bâton, à quelques centaines de lieues, sur un sol et sous un climat tout différents des leurs ; et, chose bien plus difficile à croire, mais cependant d'une triste réalité, les Africains eux-mêmes ne rougirent pas de vendre leurs frères, leurs parents, pour les objets de la plus mince valeur, quelques grains de verroterie, des miroirs, des couteaux, de la ferraille, de mauvais clous. On vit alors ces peuples se faire la guerre, uniquement pour se procurer des esclaves ; on vit punir la moindre faute de cette peine terrible , et tout esclave était vendu. En 1791, le Prince-Roi de l'île d'Anjouan condamna à l'esclavage et livra sur-le-champ aux négriers 300 de ses sujets, dont le courage avait faibli dans une entreprise contre les Mayottais. Si on se fût borné à vendre ces malheureux qui servaient de mon-

naie, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour payer les bagatelles dont les vaisseaux négriers étaient chargés, le mal eût été bien moindre ; mais on leur faisait souffrir mille tortures pour *parer la marchandise*, et je citerai à ce propos un auteur qu'on ne peut réfuter, le capitaine Péron témoin de toutes ces horreurs. « S'il est quelque chose au monde de plus hideux que les marchés de chair humaine, dit Péron, c'est le moyen dont les vendeurs se servent pour tromper sur la qualité de cette denrée. Un noir est-il disgracié de la nature, avant de l'amener à la vente, le malheureux est torturé de mille manières, il est soumis aux plus cruels essais, jusqu'à ce que l'apparence soit telle, qu'elle en impose aux yeux clairvoyants du spéculateur. Si son infirmité résiste à tous les efforts, une main impitoyable le précipite du sommet des rochers, il tombe dans des fondrières où la mort l'attend, ou, ce qui est pis encore, une longue et terrible agonie. S'il ne s'agit que d'une simple hernie, le marchand d'esclaves avant d'arriver au comptoir, s'arrête dans quelque endroit écarté ; le malade est couché sur le dos, on le frappe sur le ventre à coups de baguettes jusqu'à ce que la hernie soit rentrée, et, cette opération terminée, le patient est traîné en toute hâte au lieu de la vente. »

A bord des vaisseaux négriers, le sort des esclaves était tout-à-fait en harmonie avec ces traitements barbares. A peine achetés, les nègres, enchaînés deux à deux, étaient jetés pêle-mêle à fond de cale ; hommes, femmes, enfants, pouvaient à peine respirer dans cet

air corrompu ; puis , pour ne pas laisser engourdir leurs membres, leurs maîtres les faisaient sortir sur le pont, chaque jour, à une heure déterminée, et les forçaient à danser ou à courir en les frappant sans relâche , sans distinction de sexe ni d'âge : on ne devait pas y regarder de si près avec une cargaison de *bois d'ébène* ou de *casimir noir* ; car c'était ainsi qu'ils nommaient leurs esclaves , ne les jugeant pas dignes du nom d'hommes. Malgré les soins intéressés des négriers, il mourait toujours grand nombre d'esclaves pendant la traversée. Leur sort était envié par leurs compagnons d'infortune. Bien heureux en effet ceux qui succombaient : ils échappaient ainsi au pouvoir des colons : et mieux valait encore pour eux mourir à la fleur de l'âge, que d'aller traîner leur existence sous les verges de ces bourreaux d'une nouvelle espèce, qui ne rougissaient pas de les mener à coups de fouet et de bâton, comme ils n'auraient osé traiter leurs bêtes de somme. Ce tableau vous paraît si hideux , que vous vous reportez peut-être à des temps éloignés ; vous ne croyez pas que de pareilles horreurs puissent se perpétuer de nos jours. Hélas ! il faut le dire à la honte de l'humanité , ces faits sont encore aujourd'hui de la plus grande exactitude. Malgré la prohibition de la traite par tous les gouvernements européens , prohibition sanctionnée par les peines les plus sévères ; malgré les navires de guerre qui croisent sans cesse dans les parages africains pour saisir les négriers , la traite se fait encore journellement. Ce sont les nègres eux-mêmes qui se plaignent de son abolition, et la première

demande de leurs chefs aux puissances européennes est toujours son rétablissement *. A quoi doit-on attribuer ces sentiments si hors de la nature ? à la barbarie ? à la cupidité ? Quels seraient les moyens les plus efficaces pour faire cesser la traite ? Je laisse à de plus habiles à le décider. Je vous mettrai sous les yeux deux exemples qui prouvent que ces malheureuses victimes ne diffèrent en rien des autres hommes, et ce qu'elles pourraient être si les mauvais traitements et les souffrances ne les abrutissaient pour la plupart.

Une jeune négresse, enlevée à l'âge de sept ou huit ans sur la côte d'Afrique, fut vendue à John Wheatley, riche négociant de Boston. Cette jeune fille, qu'on désignait sous le nom de Phillis Wheatley, se fit aimer de ses maîtres par sa douceur et son amabilité. Dispensée de tout travail, elle se livra avec passion à la lecture, apprit rapidement le latin, et composa à dix-neuf ans un petit volume de poésies qui contient trente-neuf pièces. J'en citerai deux qui me paraissent pleines de grâce et de naïveté.

Sur la mort d'un enfant noir.

« Le plaisir couronné de fleurs ne vient plus embellir nos moments.

* Une lettre du roi d'Achanti au gouverneur du cap de Corse, établissement anglais sur la côte, se terminait ainsi : « Je vous prie d'informer le roi d'Angleterre que j'ai fait serment de ne pas recommencer la guerre contre les Fantins, parce que je les regarderai comme ses sujets. *J'espère donc qu'à son tour il verra s'il ne peut pas recommencer la traite des nègres, ce qui me serait très-avantageux.* »

L'espérance n'ouvre plus l'avenir pour nous caresser par des illusions enchanteresses.

Puisque la joie et le bonheur nous ont quittés, que la poésie descende des cieux ;

La poésie, douce et tendre mère qui berce sur ses genoux ceux qui souffrent ;

La poésie, qui rafraîchit du vent de ses ailes le front brûlant des malheureux.

Que la poésie vienne ! car nous ne verrons plus ce visage enfantin, noir comme l'ébène, gracieux comme les feuilles de cocotier.

Que la poésie vienne ! car de tous les yeux s'échappent des larmes. Les gémissements sont l'écho des gémissements ; les sanglots répondent aux sanglots.

Quoi ! sans être émue, la mort a posé sa main froide sur l'adorable enfant ?

Elle a éteint la vie sur son visage qui s'est terni comme se ternit un brin d'herbe, lorsque disparaît sous une nuée le rayon de soleil qui le dorait.

Où s'est enfui mon bien-aimé James ? s'écrie le père. Quand son âme voltige dans les airs, anges conducteurs, indiquez-moi le lieu de son passage.

La mère, tristement assise sur ses talons, les bras pendants, la tête penchée sur la poitrine ne dit rien. »

Quelle douce poésie ! comme ces pensées sont pleines de justesse et de sentiment ! Il me paraît difficile d'exprimer avec plus de bonheur et de vérité cette douleur profonde de la mère à la perte de son premier-né.

Le second morceau montre que , malgré les bons soins de ses maîtres ou plutôt de ses amis, Phillis n'était pas heureuse ; elle avait vu le jour sur une terre étrangère ; elle avait été arrachée à ses parents. Sa pensée et ses regrets se décèlent dans ces vers d'une mélancolie calme , où la bonne négresse chante la liberté, flétrit d'un mot ses ravisseurs et donne des larmes à tous les opprimés.

Au comte de Darmouth.

« Salut, heureux jour où, brillante comme l'aurore, la liberté sourit à la Nouvelle-Angleterre.

Longtemps exilée des régions boréales, elle revient embellir nos climats.

A l'aspect de la déesse si longtemps désirée, l'esprit de faction est terrassé ; il expire.

Tel, effrayé par la splendeur du jour, le hibou s'enfuit dans les antres solitaires pour y retrouver la nuit.

Amérique, ils seront enfin réparés ces torts ; ils seront expiés ces outrages, l'objet de tes lugubres doléances.

Ne redoute plus les chaînes forgées par la main de l'insolente tyrannie, qui se permettait d'asservir cette contrée.

En lisant ces vers, mylord, vous demanderez avec surprise d'où me vient cet amour de la liberté ?

A quelle source j'ai puisé cette passion du bien général, apanage exclusif des âmes sensibles ?

Hélas ! au printemps de ma vie , un destin cruel m'arracha des lieux fortunés qui m'avaient vue naître.

Quelles douleurs , quelles angoisses auront torturé les auteurs de mes jours !

Il était inaccessible à la pitié , il avait une âme de fer le barbare qui ravit à un père son enfant chéri.

Victime d'une telle férocité, pourrais-je ne pas supplier le ciel de soustraire tous les êtres aux caprices des tyrans ? »

Affranchie par son maître en 1765, Phillis épousa un jeune nègre nommé Peter , qui aussi lui se distinguait par un jugement et une intelligence peu commune. De marchand épicier qu'il était dans l'origine, il devint avocat, plaida les causes des noirs sous le nom du docteur Peter, et s'acquit une grande réputation et une grande fortune. Malheureusement ils moururent l'un et l'autre fort jeunes.

Cette digression eût été mieux placée sans doute dans le chapitre précédent , mais j'ai cru qu'elle pouvait remplacer d'une manière agréable les détails insignifiants que j'aurais pu vous donner sur la côte jusqu'au pays d'Achanti ; puis d'ailleurs la traite se fait aussi dans ces parages. Ce dit, je m'empresse d'entrer en matière.

Suivant la tradition des Achantins , leur empire aurait été fondé, il y a environ un siècle, par une troupe de guerriers venus du sud-est. Saï-Toutou leur chef devint roi d'Achanti, et son parent Bétinnie, qui l'a-

vait accompagné, s'empara de Douabindont il fit la capitale d'un petit royaume de ce nom. Les principaux chefs de Saï-Toutou et de Bétinnie furent l'origine d'une aristocratie militaire si puissante, que l'un des successeurs de Saï-Toutou, redoutant leur influence, chercha à les écarter des emplois et à les remplacer par ses propres capitaines dont il avait moins à craindre. M. Bowdich, qui a séjourné en Achanti en 1817, pense au contraire que les Achantins proviennent sans doute d'une contrée de l'Afrique plus civilisée que celle qu'ils occupent aujourd'hui ; peut-être sont-ils issus de ces Ethiopiens qui, selon Hérodote, dépouillés et chassés par une colonie égyptienne, se sont plus avancés dans l'intérieur. M. Bowdich cite à l'appui de son opinion plusieurs usages communs aux Achantins et aux anciens Egyptiens. Ces derniers prenaient leurs repas dans les rues, laissaient croître leur barbe et leurs cheveux en signe de deuil ; les Achantins en usent de même. Les Egyptiens embaumaient les corps de leurs morts ; les Achantins les enfument. Chez l'un et l'autre peuple, on entretient des crocodiles que les prêtres nourrissent avec des poulets blancs. Enfin, bien que l'architecture frêle et légère des maisons de roseaux des Achantins ne ressemble pas à l'architecture égyptienne, néanmoins elle peut encore servir à rapprocher ces deux peuples ; car au milieu des ornements nombreux et délicats dont elle se pare, la figure assez distincte de l'Ibis égyptien se place souvent en première ligne. L'insuffisance de renseignements et de détails précis sur cette intéressante

question m'empêche d'émettre un avis ; malgré cela , j'adopterais volontiers l'opinion de M. Bowdich , qui s'appuie sur les auteurs les plus dignes de foi de l'antiquité , Hérodote et Diodore de Sicile. Le célèbre Malte-Brun a aussi embrassé cette opinion.

Saï-Toutou , aidé du roi de Douabin qui fut toujours son fidèle allié , conquit le vaste empire d'Achanti et fonda Coumassie sa ville capitale. Coumassie est située sur le revers d'une colline boisée ; un grand marais qui l'environne exhale une foule de miasmes impurs qui nuisent beaucoup à la salubrité de l'air. Les rues sont larges , bien droites , et d'une propreté excessive : il y en a quatre principales ; chacune d'elles a un nom et est sous la surveillance spéciale d'un magistrat de police , quelques-unes sont plantées d'arbres. Les maisons sont à divers étages , assez petites , construites en roseaux liés par de l'argile , et couvertes de paille. La ville entière forme un grand parallélogramme ; au milieu se trouvent le palais du roi et ceux de la famille royale ; une enceinte de murailles les sépare du reste de la ville. Je dirai quelques mots de la richesse de ces édifices en parlant de l'architecture achantine.

Coumassie a une très-grande importance comme place de commerce ; elle est le centre de tout celui que fait l'empire avec la côte , le Soudan , Tombouctou et Cachénah. Le marché particulier de Coumassie est habituellement approvisionné de viandes et de fruits de toutes espèces , de poissons , et en outre de pipes , de miroirs , sandales , soie , coton , poudre , fil , etc. , etc. ,

enfin de tout ce qui fait l'objet d'une consommation journalière.

Après Coumassie, on peut encore visiter avec intérêt Douabin, capitale du royaume indépendant de ce nom ; Coumassie , jolie petite ville d'industrie et de commerce, Cap-Lahon à l'embouchure du fleuve de ce nom ; Grand-Bassam : ces deux villes sont capitales d'états tributaires d'Achanti ; on en exporte beaucoup de poudre d'or. Mankasim, capitale de la république de Fanti, Fantyn ou Fantie ; et dans l'intérieur, Coranza, capitale de l'état de Coranza ; Sallagha, capitale du royaume d'Inta. Ces deux peuples tributaires se distinguent par leur industrie et leur civilisation, supérieures encore, dit-on, à celles d'Achanti.

Maintenant quelques détails sur l'état social d'Achanti, son gouvernement, sa civilisation.

Le gouvernement d'Achanti est une monarchie mêlée d'aristocratie ; il se compose de trois éléments : le roi , le conseil aristocratique , jadis formé de tous les descendants des premiers chefs de Saï - Toutou, et maintenant réduit à quatre membres , l'assemblée des cabocirs ou capitaines. Le conseil aristocratique peut, en prenant une résolution contraire à celle du roi, paralyser sa volonté. L'assemblée des cabocirs n'a pour but que de donner de la publicité aux volontés du roi et du conseil aristocratique , et de veiller aux moyens d'exécution. A la mort du roi, la couronne passe à son frère, et, s'il n'a pas de frère, au fils de sa sœur. Tous les Achantins qui n'ont pas part au gouvernement sont

soldats, vassaux ou esclaves ; la force militaire de l'état est de 200,000 hommes.

Le gouvernement intérieur est despotique de la manière la plus absolue, et sa politique habile et rusée n'épargne ni l'or ni les soins pour rassembler, autour des chefs qu'elle soupçonne, une foule d'espions intelligents, et réunir en secret une quantité telle de preuves et de témoins que la condamnation est inévitable et aussi instantanée que l'accusation. L'or qui tombe à terre dans les marchés publics appartient au roi ; il est défendu de le ramasser sous peine de mort. Le roi ne paie point ses officiers ; seulement il leur donne la quantité d'or nécessaire pour l'entretien de leur maison : comme cet or se pèse au poids du roi, qui est d'un tiers plus fort que le poids usuel, il s'ensuit que réellement la différence constitue leur traitement.

Parler du prédécesseur ou de celui qui doit succéder au roi actuel, est un crime capital chez ces peuples superstitieux, qui pensent que de pareilles conversations mettent en danger la vie du prince. Avec de telles croyances, vous vous figurez sans doute, mes lecteurs, les craintes et l'étonnement d'un Achantin, s'il venait à entendre les discussions politiques qui ont lieu même dans nos plus petit villages.

Les Achantins admettent un dieu et une autre vie, mais ils entremêlent ces croyances avec les superstitions les plus hideuses des Maures et des nègres. C'est ainsi qu'ils sacrifient des victimes humaines. « Le sang des victimes humaines, dit Bowdich, se verse pour les moindres sujets avec une facilité et une prodigalité

telles, que la barbarie de ces exécutions n'excite plus aucun mouvement de pitié ni même de surprise. Il y a des sacrifices humains dans toutes les fêtes, à toutes les cérémonies un peu remarquables. Le peuple même qui, dans ce spectacle, pourrait souvent présager son sort, ne s'en émeut pas, ou, s'il s'en émeut, c'est pour s'en réjouir et insulter au misérable que l'on torture. » Je dois cependant faire observer que des relations de voyage plus récents que celui de M. Bowdich témoignent que cette coutume barbare commence à s'éteindre. Depuis le séjour du consul anglais à Coumassie, on n'a pas souvenir de sacrifice humain, et il est à espérer que les exhortations des Maures qui habitent Coumassie, jointes à celles des Anglais, feront à jamais cesser ces sacrilèges infâmes.

Chez les Achantins, l'instruction est plus soignée que dans toutes les contrées de la côte; il y a à Coumassie plusieurs mollahs, chargés d'apprendre à écrire et à lire l'arabe. Mais la lecture est bien plus répandue que l'écriture, qui n'est en général connue que des grands de la cour et des Maures. La politique entretient cette ignorance.

Comme je l'ai déjà dit, bien que l'on retrouve dans l'architecture achantine quelques-uns des ornements de l'architecture égyptienne, elle en diffère essentiellement. Ce n'est plus le grandiose de cette architecture des pyramides ou de Thèbes qui cherche plus à frapper l'esprit que les yeux, à élever les pensées de l'âme, qu'à produire une impression agréable. Non, tout au contraire, l'architecture achantine, légère, gentille,

surchargée d'or et de gracieuses arabesques, semble faite seulement pour charmer et plaire. Une description du palais du roi à Achanti vous en donnera mieux l'esprit que tout ce que je pourrais en dire.

Description du palais du roi d'Achanti.

« Le palais royal est un bâtiment immense, formant un ensemble de carrés réguliers et de cours oblongues, bordées latéralement d'arcades en parties rondes et symétriques, dont la charpente est en bambous ; les entablements sont ornés profusément d'éventails hardis et de treilles dans le genre égyptien ; au-dessus se trouve une suite d'appartements, ayant de petites croisées de lattis d'une sculpture tourmentée, mais régulière, et quelquefois de châssis garnis d'or mince. Les carrés ont, de chaque côté, une grande salle ouverte sur le devant avec deux colonnes de support ; elles sont hautes, régulières, et les corniches d'un ouvrage très-hardi de cannes en haut relief. Au fronton est un rideau, qu'on peut lever et baisser, de cannes joliment tressées. Dans ces pièces nous remarquâmes des fauteuils et des chaises dorées en relief, et des lits de soie avec des enseignes de royauté disséminées çà et là. Les appartements des femmes sont incontestablement la partie la plus richement ornée du palais ; nous la parcourûmes une fois. A l'exception de deux entrées, les chambres sont closes sur le devant avec des panneaux d'une sculpture curieuse, à claire-voie, qui présente au premier aspect une ressemblance frap-

pante avec l'ancien genre gothique. Une pièce entièrement fermée avait deux portes à voûtes basses, affermies par des traverses en haut relief et peintes en rouge. Quand par hasard une porte s'ouvrait à notre passage, nous entrevoïions de grands appartements dans des coins où nous n'en eussions pas supposé ; les plus secrets paraissent être le plus soigneusement ornés.

En traversant le palais pour nous rendre aux levers du roi, nous étions obligés chaque fois d'attendre plusieurs minutes avant que les portes des différents carrés pussent être ouvertes. La chambre du conseil est dans le carré le plus reculé.

L'architecture des Achantins n'est généralement pas sans mérite, sous le rapport du goût et de la commodité ; un des projets favoris du roi est de faire construire un des palais dont la toiture de cuivre aplati et taillé en forme de tuiles reposerait sur une charpente d'ivoire ; cette dernière matière servirait aussi pour les châssis des fenêtres, pour les montants et les traverses des portes dont les panneaux seraient revêtus d'or.

Les Maures, qui lui racontent souvent des contes du genre de ceux des *Mille et une Nuits*, lui inspiraient peut-être ces idées de magnificence, par les descriptions brillantes dont ces fictions sont remplies. (M. Eyriès, Abrégé du voyage de M. Bowdich.)

La langue des Achantins est assez perfectionnée, elle a le mérite de joindre à une grande concision une richesse d'images peu commune. Cette abondance de figures se rencontre à chaque instant dans les chants

doux et animés de ces peuples qui paraissent avoir des idées assez exactes de la musique et de l'harmonie , et dans leurs discours où ils déploient le plus ordinairement une éloquence pleine de sentiment et d'énergie.

A ces premières preuves d'une civilisation assez avancée, viennent s'en joindre d'autres tirées de quelques notions des sciences possédées par ces peuples , surtout des lois , d'une sévérité excessive quelquefois , mais généralement d'une justice parfaite. Je regrette de ne pouvoir m'étendre sur ce sujet ; mais un abrégé ne pourrait le faire connaître que d'une manière bien imparfaite, et je préfère vous engager à remonter aux sources : le voyage de M. Mérédyte à la Côte - d'Or, celui de M. Bowdich à Achanti , celui de M. Hutton aussi à Achanti, etc.

Les Achantins d'une classe un peu élevée et qui ont reçu quelque éducation sont pleins d'affabilité dans leur intérieur , mais en public ils se montrent fiers et orgueilleux ; le peuple est méchant, insolent, licencieux ; et d'après le témoignage du roi d'Achanti lui-même, à l'exception des Fantins, les peuplades voisines valent beaucoup mieux que ses sujets. D'une bravoure et d'un courage à toute épreuve , les Achantins sont assez justes pour louer le courage et la valeur de leurs ennemis, et assez francs pour avouer leurs propres défaites. Il est fâcheux d'avoir à ajouter qu'ils sont, malgré ces belles qualités, excessivement avarés (l'intérêt de l'argent est communément de 100 p. 0/0 pour trois mois), et d'une superstition dont on peut à

peine se faire idée et qui a fait naître souvent les usages les plus barbares.

Le climat est, comme celui de tout le reste de l'Afrique, chaud et divisé en deux saisons, celle des pluies et celle de la sécheresse, mais du reste assez sain et assez agréable. Les Achantins se livrent principalement à la pêche et à la chasse. Ceux qui se livrent à l'agriculture se distinguent surtout par leur naturel doux et bienveillant. Chez tous ces peuples, c'est une remarque générale que les cultivateurs ont, par la nature même de leurs occupations, un caractère plus doux et plus agréable que ceux des villes, corrompus par leur commerce avec les étrangers.

Les Anglais ont sur cette côte quelques établissements assez considérables. Les plus importants sont ceux de Sierra-Leone, dont la capitale Freetown est la résidence du gouverneur de toutes les possessions anglaises de la Sénégambie et de la Guinée occidentale; Cap-Corse, résidence du gouverneur des possessions de toute la Guinée, sur la Côte-d'Or. Mais ces possessions, loin de s'accroître, diminuent d'importance, surtout depuis qu'on a été obligé d'abandonner Sierra-Leone pour le climat plus pur et plus sain de l'île de Fernando-Po.

La France possède aussi sur cette côte d'Afrique, et tout-à-fait à l'est, les établissements de la Sénégambie, qui se divisent en deux arrondissements: celui de Saint-Louis formé des îles et de tout le littoral du fleuve, le Sénégal appelé aussi Zenaga, qui prend sa source dans le Fouta-Djallon, et sépare la Nigritie du

Ssahhrâ ; celui de Gorée formé par l'île de Gorée et toute la côte depuis la baie d'Iof jusqu'à la Gambie. La Gambie prend sa source dans la Fota-Touro et va se jeter dans l'Océan par une foule d'embouchures que les géographes prennent en général pour des fleuves particuliers avec lesquels la Gambie communique par des passages souterrains.


Saint-Louis, petite ville assez jolie, résidence du gouverneur-général des possessions françaises et le centre de tout le commerce du Sénégal, surtout du commerce de la gomme, un des produits les plus importants de cette contrée, et Gorée, ville de 3,000 âmes environ, avec un port où relâchent les bâtimens qui vont dans l'Inde, sont les points les plus remarquables de cette contrée.

Les possessions françaises occupent encore une étendue de terrain assez bornée eu égard à l'immensité des déserts et des contrées encore inconnues pour ainsi dire qui se trouvent devant elles. Mais chaque jour ses colonies prennent de l'extension, surtout depuis que les Anglais négligent leurs établissemens de Sierra-Leone, et transportent à Fernando-Po le chef-lieu de leurs possessions d'Afrique. Tout porte même à croire que si les colonies du haut Sénégal continuent d'exister, ces établissemens acquerront une très-grande importance : car du haut Sénégal on communiquera au Niger en peu de jours et sans trop de difficulté, et on pourra alors, au moyen de ce fleuve, commercer avec tous les pays explorés par M. Caillié, notre compatriote, et plus récemment encore par les

frères Lander. Un Français a parcouru les contrées où la Gambie et le Sénégal prennent naissance; M. Mollien a reconnu les sources de ces fleuves en 1818. Le récit de son voyage contient une foule de particularités sur les peuples indigènes de ces lieux et sur leurs mœurs; je vous engage à vous le mettre sous les yeux, l'ordre de mon travail m'obligeant à pénétrer sans délai plus avant dans l'intérieur.

CHAPITRE III.

NIGRITIE DE L'INTÉRIEUR.



Vouloir parler de l'Afrique centrale proprement dite, du Soudan ou Nigritie, du grand désert, ce serait en quelque sorte vouloir traiter une matière encore inconnue, et marcher sans cesse à l'aide de suppositions et d'analogies. En effet, malgré les nombreux voyages entrepris depuis trois cents ans pour pénétrer dans l'intérieur de ce continent; malgré les nobles efforts de cinquante à soixante voyageurs de toutes nations pour explorer autant que possible cet intérieur, ses villes principales et surtout ses fleuves; malgré les privations et les souffrances de toute espèce, les désagréments de tout genre supportés par ces envoyés de la science avec une patience et un courage dignes des plus grands éloges, on est forcé de reconnaître que les renseignements fournis par ceux qui ont résisté à l'influence funeste du climat ou à la trahison des peuples indigènes sont encore insuffisants; et ce n'est pas aux voyageurs qu'il faut reprocher cette insuffisance: on doit en accuser un climat chaud, énervant, qui abat

promptement l'esprit et le courage de celui qui n'y est pas habitué ; ces pluies continuelles pendant deux mois de l'année, ces tornados effrayants dont M. Lander donne une bien vive description ; et enfin la jalouse défiance des Maures. Ces hommes avides, disséminés sur le sol africain, se font ennemis jurés de quiconque pourrait tenter, en s'appropriant la connaissance des lieux, de leur ravir quelque partie du commerce de l'intérieur, et dénoncent aussitôt aux chefs, sur lesquels ils exercent toujours une grande influence, l'étranger comme un ennemi redoutable, un espion du parti opposé. La haine de quelques prêtres fétiches, qui craignent de voir leur puissance diminuer avec l'instruction de ces peuples, leur inculque avec adresse les opinions les plus bizarres et les plus singulières sur le compte des blancs.

Un passage de M. Lander vous en fera voir tout l'affreux et le ridicule : « Les conjectures sur les cannibales de l'Europe, sur leur goût particulier pour le sang des noirs, sur leur mystérieuse et surnaturelle puissance, passaient de bouche en bouche, et, à mesure que la bière opérait, elles devenaient plus horribles. L'obscurité croissait et les vieillards se rapprochaient ; leurs jambes, d'abord étendues nonchalamment dans toute leur longueur, étaient maintenant ramassées sous eux ; de temps en temps, il se hasardaient à regarder par-dessus l'épaule de mon côté, et leur effroi redoublait. Cependant de jeune naturels, revenant de la pêche, du labourage, s'arrêtaient en passant près des vieillards. Tous écoutaient ces contes

avec terreur. Un de nos hommes resté parmi eux pour prendre sa part de leur bière, et qui avait gardé le silence, se leva, et, au moment de se retirer, entreprit de les détromper sur les sanguinaires propensions des blancs, et de renverser tout d'un coup ces hideuses visions de carnage et d'horreur qui avaient bercé leur enfance, dont ils se repaissaient encore dans leurs vieux jours, et auxquels ma présence et la bière venaient de donner toute la forme de la réalité ; mais leur amour pour le merveilleux n'était pas de si facile composition, et ils furent sourds à tous ses raisonnements. Les enfants évitaient ma hutte comme si c'eût été un nid de serpent, un repaire de scorpions ; et un ou deux, restés par hasard sur mon passage, tressaillirent, et un moment enchaînés sur place par la terreur, fixèrent sur moi de grands yeux inquiets, effarés, suppliants, puis, poussant un cri aigu, s'enfuirent à toutes jambes. »

Trois voyageurs contemporains, M. Caillié et les frères Lander, ont pu cependant, à force de peines, de fatigues et de persévérance, pénétrer, le premier jusqu'à la ville de Tombouctou, et dans le centre de la Nigritie et du désert ; les seconds, jusqu'à Yaourie en suivant le Niger, et redescendre ce fleuve jusqu'à son embouchure dans le golfe de Benin. La question si controversée des sources du Niger est donc aujourd'hui décidée ; elle a fait tant de bruit, elle a occupé les heures laborieuses de tant d'hommes de la science, que je vous en parlerai tout d'abord, pour ensuite vous entretenir en peu de mots de la ville de Tom-

bouctou et du pays en général ; les motifs que j'ai développés plus haut me faisant regarder comme impossible, ou du moins comme fort peu certaine une énumération et une description de ces milliers de petits états qui, pris en particulier, n'offriraient d'ailleurs rien de bien digne d'intérêt.

Chez les anciens comme chez les modernes, c'était une grande question que la position des sources du Niger, Dhioliba ou Quorra, et certainement nul problème géographique n'a donné naissance à des théories plus opposées, n'a mis en mouvement les esprits de plus de savants, à toute époque, et en tous lieux.

Chez les anciens, Hérodote prétendit que le Niger et le Nil ne faisaient qu'un seul et même fleuve ; que le premier n'était que l'une des sources du second. La réputation de cet historien fameux et la vérité de ses jugements souvent prouvés par des faits, donnèrent du poids à cette assertion. Strabon ne dit presque rien du Niger. Pline embrassa l'opinion d'Hérodote et joignit le Niger au Nil. Méla reconnut que, lorsque ce fleuve était parvenu au centre du continent, on ne savait plus ce qu'il devenait. Ptolémée fit du Niger et du Nil deux fleuves séparées, mais il manquait de renseignements exacts ; il s'accorde avec tous les géographes anciens à faire couler le Niger vers l'est.

Les géographes arabes qui, par leur connaissance présumée du pays, semblaient devoir décider sans appel, loin de jeter du jour sur la question, l'obscurcissent encore davantage en faisant du Nil et du Niger

un seul fleuve partant du même point, pour courir au nord dans la Méditerranée (le Nil d'Égypte), et à l'ouest dans l'océan Atlantique (le Niger.) Les géographes Ebn-Haukal et El-Edricg partagèrent cet avis et changèrent la direction du Niger en le faisant couler vers l'ouest.

Il y a tout lieu de croire que cette erreur des anciens et des Arabes, que nous allons voir partagée par un grand nombre de modernes, a été occasionnée par la similitude des mots Nil et Niger qui l'un et l'autre signifient grande eau.

Léon l'Africain, de Grenade en Espagne, voyageur du xvi^e siècle, se conforme à l'opinion des Arabes en dirigeant le fleuve vers l'orient. La découverte des sources de la Gambie, du Sénégal et du Rio-Grande sur la côte occidentale d'Afrique, qui tous coulent au couchant, vint ajouter une nouvelle force à ce système.

En 1749, le géographe français d'Anville publia une carte d'Afrique dans laquelle il adopta l'opinion d'un de ses contemporains, de Lisle, qui séparait le Nil et le Niger et faisait couler ce dernier à l'est.

En 1788, une société se forma en Angleterre pour la solution de ce problème devenu aussi fameux chez les modernes que celui des sources du Nil chez les anciens. La société fournissait les fonds nécessaires aux voyageurs qui voulaient tenter l'aventure. L'Américain John Ledyard, qui s'offrit le premier, mourut avant d'arriver au fleuve. Le voyageur Lucas, qui partit l'année suivante, ne parvint pas non plus au Niger.

Ledyard et Lucas avaient pénétré par le nord ; le major Houghton, consul anglais à Maroc, pénétra en 1791 par la Gambie, mais il fut pillé et abandonné par des marchands maures qu'il accompagnait ; il mourut à Jarra.

En 1795, le célèbre Mungo-Park, Écossais d'origine, fut choisi par la société africaine de Londres : ses connaissances dans plusieurs sciences, jointes à son goût naturel pour les voyages, le rendaient plus que tout autre propre à cette expédition. Il pénétra par la Gambie, traversa le Sénégal, atteignit Jarra, et après mille privations, mille souffrances de toutes espèces, arriva le premier des Européens aux rives du Niger. Un de ses compagnons lui crie : Voilà l'eau ! « Je regarde devant moi, dit Park, et, à ma satisfaction extrême, je vois l'objet qui m'avait fait venir de si loin ; le majestueux Niger, que je cherchais depuis si longtemps, large comme la Tamise à Londres, étincelait des feux du soleil et coulait lentement à l'est. Je courus sur ses bords, et après avoir bu de ses eaux j'élevai mes mains au ciel, en remerciant Dieu avec ferveur de ce qu'il avait couronné mes efforts d'un succès si complet. » Park continue son voyage jusqu'à Silla ; là, privé de tous moyens de poursuivre et exténué de fatigue, il regagna la Gambie et retourna en Angleterre. Alors se forma une seconde théorie sur la direction et l'embouchure du fleuve. Un certain Maxwell, qui venait d'explorer le Zaïre, s'aboucha avec Park, et ces deux voyageurs, après s'être communiqué leurs observations, finirent par conclure que le Zaïre

et le Niger étaient le même fleuve. Cette opinion n'était pas sans quelque apparence de vérité.

Le major Rennel, géographe érudit, se pénétra des renseignements de Park, et, après un examen consciencieux des opinions anciennes et modernes, il supposa que le Niger se jetait en courant à l'est dans le lac de Wangara.

L'Allemand Reichard, tout en accordant à M. Rennel que le Niger coulait à Wangara, imaginait que, se dirigeant ensuite au sud-ouest, il allait joindre le golfe de Guinée. Les preuves manquaient pour et contre cette opinion. Jusqu'à Wangara on s'appuyait des anciens, au-delà personne ne savait rien; Reichard pouvait donc supposer à son aise.

Les voyages de Horneman et Roentgen n'apprirent rien sur le Niger; ils moururent assassinés par les Africains, ou succombèrent victimes du climat.

Mungo-Park, toujours plein d'ardeur pour la science, entreprit en 1805 un nouveau voyage en Afrique pour le Niger. Trente soldats, six marins, son beau-frère Nanderson, chirurgien, et M. Scott, dessinateur, l'accompagnèrent; mais cette expédition fut aussi malheureuse que les autres. Park n'avait plus avec lui que sept hommes faibles et énervés par le climat, lorsqu'il arriva de nouveau sur les bords du Niger à Bamakou, d'où il poussa jusqu'à Sansandingou. Il construisit une espèce de goëlette à fond plat, avec deux mauvaises pirogues qu'il avait eu bien de la peine à se procurer. Avant de s'avancer davantage, Mungo-Park renvoya en Angleterre Isaac, un de ses compagnons,

et le chargea de ses notes et de lettres dans lesquelles il témoignait la ferme résolution de continuer, quelque chose qui pût arriver. A partir de cette époque, on n'a plus entendu parler de cet infortuné voyageur, ni de ses compagnons. Les renseignements recueillis par les Lander à Boussa et à Yaourie *, et un fragment du dernier journal de Clapperton, page 334, donnent la presque certitude que Mungo fut attaqué à Boussa par les naturels, et noyé avec tout son monde. La première tentative du gouvernement anglais pour reconnaître le cours du Niger et faire cesser la division parmi les savants échoua donc complètement, ou à peu près.

En 1816, le major Peddic reçut ordre de prendre, avec cent hommes, la route ouverte par Mungo-Park, et d'aller joindre le capitaine Tuckey, qui devait pénétrer dans l'intérieur par le Zaïre. Ces deux entreprises échouèrent encore.

Le major Laing parvint en 1822 assez près des sources du Niger, et il traça sur sa carte la première partie du fleuve, vers le nord, dans une étendue d'environ vingt-cinq lieues.

Le capitaine Clapperton, envoyé par le gouvernement britannique, en 1827, entra en Afrique par le

* MM. Lander ont recueilli à Yaourie plusieurs renseignements sur le sort de Mungo-Park. Ils recouvrèrent son fusil, et ont fait d'inutiles efforts pour découvrir ses livres et ses notes qu'on leur assurait s'y trouver. A Wawon, ils ont aussi trouvé un sac appartenant à Mungo; il contenait un vieux manuscrit caché avec soin sous du coton et entouré d'un petit bracelet de fer. MM. Lander ont acheté le sac et le manuscrit.

golfe de Benin , fut à Boussa visiter le lieu de la mort de Mungo-Park, traversa le Niger à Coumie, au-dessous de Boussa, et mourut peu de temps après son arrivée à Sackatou. Son domestique Richard Lander, lui ayant rendu les derniers devoirs, se disposait à revenir au Niger ; mais les naturels le forcèrent à retourner à Badagey, d'où il était parti. Il revint seul de l'expédition de Clapperton , et ce voyage donna quelques renseignements nouveaux sur le fleuve.

En 1824, la question était toujours indécise, la société française de géographie promit une somme assez considérable, outre la gloire qu'il en retirerait, à celui qui pénétrerait jusqu'à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique par le Sénégal. En 1827 M. Caillié entreprit ce périlleux voyage , et malgré des obstacles sans nombre , des souffrances dont on a peine à se faire idée , il parvint, à force de patience et de courage , à atteindre le but désiré , et il retourna sain et sauf dans sa patrie. Sa relation contient des particularités remarquables sur quelques points encore inconnus du Niger.

Enfin , en 1829 , le gouvernement anglais chargea Richard Lander , qui avait déjà accompagné Clapperton en Afrique, d'aller déterminer d'une manière précise le cours du Niger. Richard Lander, accompagné de son frère John, pénétra jusqu'à Yaourie en s'éloignant des rives du fleuve le moins possible ; tous les deux revinrent en Angleterre , rapportant de précieux documents qui font cesser toute incertitude sur le cours du Niger , et toutes les suppositions qui étaient

loin de se ralentir, car, en 1829, le général Donkin présentait, dans une dissertation sur le cours du fleuve, une opinion toute particulière : le général voulait que le Niger, loin de se rendre dans le golfe de Guinée, prît sa source dans les environs.

Aujourd'hui il paraît constant que le Niger prend sa source dans le mont Loma, court au nord vers Bammakou, marche à l'est vers Segou, Tombouctou, au sud vers Sackatou, Yaourie, etc., etc., et vers le confluent de la Tshadda, et puis enfin se jette au sud-ouest dans le golfe de Benin. A Segou ou aux environs, le fleuve se bifurque pour former une grande et une petite île ; sur cette dernière se trouve Dyenné, Djenny ou Jenné ; à Isaca, les deux branches se réunissent de nouveau. Cette dernière observation est due à M. Caillié. — Le Niger se grossit de plusieurs rivières qui arrosent la plaine. Les bords du fleuve offrent un spectacle admirable et tout nouveau pour le voyageur européen. M. Hellis, président de l'Académie de Rouen, a prononcé en 1834, à la séance publique de cette Académie, un discours sur les bords de la Quorra, qui résume le voyage de MM. Lander ; j'en citerai le passage suivant :

Rives du Niger.

« La nature, dans ces lieux, s'est plu à déployer son luxe et sa magnificence ; sa prodigalité semble inviter les habitants à une indolence que la chaleur du climat ne favorise que trop ; la terre produit presque sans culture ; les simples herbés croissent à la hauteur de quinze pieds, et forment dans les sentiers de vertes

ogives qui modèrent les feux du jour. Le maïs, le riz y deviennent énormes ; le blé voit sa tige se couronner de huit épis, et s'élever deux fois à la hauteur d'un homme ; la banane, le goura, l'igname, la datte, le palmier, l'arbre à beurre, suffiraient à tous les besoins, sans la pêche, les troupeaux et une foule de fruits et de légumes dont ce sol fertile abonde.

Des forêts vierges s'offrent au voyageur avec leur mystère et leurs sombres merveilles ; le chêne d'Afrique, l'arbre de vie, le bambou, l'ébénier, l'acajou, l'arbre de fer, et le baoba, ce géant de la terre, sont parvenus à un tel accroissement, qu'un seul tronc suffit parfois à un canot qui doit admettre trente rameurs et autant de passagers. Des hôtes innombrables habitent leur feuillage : le vautour, le faucon planent au milieu du faisán, de la pintade, et de mille oiseaux inconnus ; la modeste perdrix voltige à côté de la grue des îles Baléares, à crête royale ; des singes, se livrant à toute la vivacité de leurs jeux, font assaut de malice et de légèreté, tandis que des colombes richement parées, des perroquets et autres oiseaux graves, à figures solennelles, les regardent, perchés immobiles au sommet des plus hautes branches. Au milieu d'eux se voit le délicat oiseau-mouche, semblable à des pierreries de diverses couleurs, l'un d'un vert sombre chatoyant, l'autre avec des ailes rouges et soyeuses, et le corps d'un beau violet ; d'autres rayés, cramoisi et or, tous gais, tous heureux, joueurs à l'excès, animant de leurs concerts le plus admirable feuillage.

Un fleuve majestueux coule au pied de forêts on-

doyantes, de montagnes gigantesques ; il arrose des plaines sans fin ; son cours est varié par des îles toujours vertes, où paissent d'innombrables troupeaux ; sur ses rives se succèdent des villages et des villes imposantes.

Tel est le spectacle que présente le Niger aux yeux enchantés du voyageur.

Maintenant que, grâce à l'éloquence facile et brillante de M. Hellis, nous connaissons les bords du grand fleuve, voguons jusqu'à Tombouctou.

Sans avoir excité l'émulation des voyageurs et l'attention des géographes autant que le Niger, la découverte de Tombouctou a eu aussi son importanre et ses victimes ; et au premier rang parmi ces dernières se place le major Laing. Parti en 1827, Laing arriva assez heureusement à quelques lieues au nord de Tombouctou ; là, arrêté par une troupe de Touariks et reconnu pour chrétien, il fut pillé et frappé avec un bâton jusqu'à ce qu'on le crût mort. Les Maures de la caravane de Laing le relevèrent et le portèrent à Tombouctou ; il se rétablit assez promptement, visita la ville et les alentours, et se joignit, pour retourner, à une caravane maure qui portait du sel à Sansanding. Après cinq jours de marche, la caravane rencontra une troupe de cavaliers de la tribu errante de Zaouât. Le cheikh Hamet-Oul'd-Habib arrêta le major et voulut le forcer à reconnaître Mahomet : Laing refusa et mourut étranglé. M. Caillié raconte en ces termes cet événement déplorable : « Un Maure de la suite du chef des Zaouâts, à qui celui-ci avait donné l'ordre de

tuer le chien , regarda le cheikh avec horreur et refusa d'exécuter son ordre : « Quoi ! lui dit-il , tu » veux que j'assassine le premier chrétien qui soit » venu ici et qui ne nous a fait aucun mal ? Que d'au- » tres s'en chargent ; je ne veux pas me reprocher sa » mort , tue-le toi-même. » Cette réponse suspendit un moment l'arrêt fatal prononcé contre Laing ; on agita longtemps devant lui avec chaleur la question de sa vie ou de sa mort : celle-ci fut décidée. Des esclaves noirs furent appelés, et on les chargea de l'affreux ministère que le Maure avait généreusement repoussé : aussitôt ils s'emparèrent du patient ; l'un d'eux lui jeta son turban autour du cou et l'étrangla sur-le-champ, en tirant d'un côté pendant que son camarade serrait de l'autre. Infortuné Laing !... son corps fut jeté dans le désert et devint la pâture des corbeaux et des vautours, seuls oiseaux qui habitent ces lieux désolés, où la mort seule se charge de les nourrir. » On n'a pas perdu tout espoir de retrouver les papiers du major Laing : on comprend de quelle importance serait cette découverte pour la science.

Le premier voyageur européen qui parvint à Tombouctou, en 1670 environ, fut Paul Imbert, Français, né aux Sables - d'Ollone. Son voyage contient peu de détails importants ; mais c'est un fait assez bizarre qu'à une aussi grande distance de temps, en 1828, ce soit précisément un Français et un Français de la même province qu'Imbert, M. René Caillié, né à Mauzé (Deux-Sèvres), qui ait été assez heureux pour

visiter Tombouctou et rapporter des renseignements exacts sur cette place de commerce.

La ville de Tombouctou est habitée par des nègres de la nation Kissour. Il y a aussi beaucoup de Maures qui s'y établissent pour faire le commerce et retournent ensuite dans leur patrie quand ils ont acquis une fortune suffisante. Les Maures ont une grande influence à Tombouctou ; néanmoins ils ne prennent pas part au gouvernement, et le roi est un nègre. La dignité royale est héréditaire ; le fils aîné du roi succède à son père. Le roi ne perçoit aucun tribut sur le peuple ni sur les marchands étrangers ; cependant il reçoit des cadeaux. Il n'y a pas non plus d'administration : c'est un bon père de famille qui gouverne ses enfants. Tombouctou n'est fermée par aucune clôture ; elle peut avoir trois milles de circonférence ; ses maisons sont grandes et de peu d'élévation ; elles sont construites en briques. La ville est bâtie sur un plan triangulaire : les rues sont assez larges pour laisser passer trois cavaliers de front en dedans et en dehors. On voit beaucoup de cases en paille, de forme presque ronde, comme celle des Foulahs pasteurs. La ville est entourée d'une immense plaine de sable blanc, mouvant et stérile, sur lequel les arbustes peuvent à peine croître. La population est de neuf à dix mille habitants. Tombouctou n'est pas placée sur la rive même du fleuve. La petite ville de Cabra, construite sur la rive gauche du Niger, lui sert de port. Une très-petite distance la sépare de Tombouctou ; néanmoins les Touariks, tribu nomade qui campe dans les alentours,

harcèlent et pillent continuellement les voyageurs et les marchands qui vont de Cabra à Tombouctou. Cabra n'a guère qu'un millier d'habitants, mais son commerce la rend fort animée.

Sur le Niger il y a encore plusieurs villes assez importantes, mais dont je ne parlerai pas ; car ce que je viens de dire de Tombouctou suffit pour vous donner une idée générale des villes du pays, qui se ressemblent presque toutes.

Les mœurs des peuplades de l'intérieur sont beaucoup plus douces que celles des peuples de la côte. Le voyageur peut s'avancer avec confiance parmi eux : il trouve de bons soins, et souvent même un respect poussé presque jusqu'à l'adoration. Du moins c'est ce qui semble résulter des observations de MM. Lander. M. Caillié, lui, a eu plus à souffrir, il est vrai ; mais il a parcouru une plus grande étendue de pays. Il a pénétré bien plus avant, et chez des peuples plus sauvages. Cependant, en général, il n'a eu à se plaindre que des tribus d'Arabes errants adonnés au pillage et à la rapine, et habitués à vivre de la fortune des malheureux qu'ils rançonnent. MM. Lander ont eu aussi, comme M. Caillié, à souffrir des habitants des côtes, et en général de tous les naturels qui ont eu déjà des rapports avec des blancs. Je citerai à ce propos un auteur déjà connu. « Je sais, dit M. Hellis, que les habitants des côtes d'Afrique sont, pour la plupart, insociables, fourbes, plein de rudesse et de méchanceté ; mais étaient-ils tels dès le principe, ou les avons-nous faits ainsi ? Si les Européens, dès le début de

leurs relations, les avaient traités avec justice et humanité, s'ils leur avaient envoyé des législateurs, des philosophes et des sages, ils auraient quelque droit de se plaindre; mais que pouvaient-ils espérer d'avidés traitants, de pirates, de corsaires, de négriers, de matelots voués au vice et à la brutalité? Certes, de tels apôtres n'étaient pas pour les convertir ni pour leur donner une haute idée des charmes de notre civilisation. Depuis que les blancs ont mis le pied en Afrique, la guerre y est continuelle, et des milliers de nègres, vont, chaque année, dans des plages lointaines, expirer sous le bâton : c'était une singulière façon de préluder à leur bonheur. » Vouloir ajouter à ces réflexions, ce serait vouloir les affaiblir.

Les habitants de l'intérieur se livrent avec assez de soin à la culture des terres; le maïs, le riz, etc., etc., sont leurs principales productions. Ce ne sont plus, comme dans le Congo par exemple, les femmes qui font les travaux de l'agriculture; des esclaves en sont chargés : le sort des femmes est bien plus doux, bien plus agréable que celui des habitantes de la côte. Celui des esclaves est aussi assez supportable; ils sont rarement vendus, et leurs maîtres ne les maltraitent pas trop.

La religion mahométane est très-répandue, et ses sectateurs sont d'un fanatisme et d'une rigidité, à l'extérieur du moins, poussés au dernier degré. Plusieurs peuples ont cependant leurs religions particulières, des fétiches, et souvent même ils mêlent au culte de Mahomet leurs cérémonies superstitieuses et bizarres.

Le commerce est l'occupation d'une grande partie des habitants du sol africain, surtout des Maures, que l'on trouve en tous lieux vendant et commerçant des marchandises du pays et de celles d'Europe ; et il n'est pas rare de voir des caravanes de quatre, cinq et même huit à neuf cents chameaux traverser les déserts, et porter d'une extrémité de l'Afrique à l'autre du sel et autres objets de commerce. Les Maures établissent principalement à Djenné et à Tombouctou leurs magasins de commerce ; ils restent cinq à six ans dans ces contrées à faire fortune, puis ensuite retournent dans leur patrie.

La monnaie générale du pays est le cauris, petit coquillage qui sert au même emploi dans certaines contrées de l'Inde ; mais comme sa valeur est fort minime (40 cauris valent 20 centimes argent de France), on fait les paiements un peu considérables en poudre d'or, en or, en grain, en ivoire, etc., etc.

Ici se termine l'Afrique centrale. En essayant de reproduire dans un aussi petit espace les traits généraux, ce qu'il y avait de plus remarquable et de plus important, j'ai voulu vous engager par cet aperçu à approfondir la matière, qui certes ne sera pas stérile si vous l'étudiez avec le soin et l'attention qu'elle exige.

Je terminerai cet aperçu des divers états de la Nigritie par des considérations générales d'un véritable intérêt sur l'organisation physique des peuples de l'Afrique, particulièrement des nègres ; ces réflexions sont empruntées aux Idées sur la philosophie de l'histoire, par le philosophe Herder, ouvrage très-renommé en

Allemagne, et dont il existe en français une brillante traduction,

« La race nègre commence à proprement parler sur les bords des fleuves de Gambie et du Sénégal; mais elle passe par des transitions graduées. Les Yolofs n'ont point, comme le nègre ordinaire, les lèvres épaisses et le nez épaté. En comparaison des Mandingues et des nègres placés plus au sud, ils sont, avec le peuple plus petit et plus agile des Foulahs, qui, suivant quelques récits, passent leur vie dans la plus douce insouciance, au milieu des danses et des jeux, de vrais modèles de beauté. Rien ne manque aux proportions de leurs corps; leurs cheveux sont plutôt lisses que cotonneux; leur air ouvert n'est pas sans élégance. Ainsi les lèvres épaisses et le nez épaté du nègre, qui se retrouvent dans une immense variété de petites nations de la Guinée, du Congo et de l'Angola, ne commencent à paraître qu'au-delà du Sénégal. Dans le Congo et l'Angola par exemple, la couleur noire de la peau s'éclaircit et devient olivâtre, les cheveux crépus roussissent; l'iris de l'œil prend une teinte grise, les lèvres sont moins épaisses, et la taille diminue de hauteur. Dans le Zanguébar, sur la côte opposée de l'Afrique, nous retrouvons, avec la même couleur olivâtre, des hommes d'une taille plus élevée et moins proportionnée. Enfin les Hottentots et les Cafres sont placés entre la forme nègre et une autre à laquelle ils servent de transition. Déjà leur nez n'est plus épaté, leurs lèvres ne sont pas aussi saillantes; leurs cheveux tiennent le milieu entre la laine du nègre et les cheveux

des autres peuples ; leur teint est cuivré ; ils ont à peu près la même taille que les Européens, mais les mains et les pieds plus petits. Si nous connaissions cette foule de nations qui , répandues au-delà de ces régions arides, dans l'intérieur du pays jusqu'à l'Abyssinie ; habitent ces contrées favorisées où il paraît que la force, la fertilité, la beauté, les arts et la civilisation sont réunis, nous pourrions remplir, dans cette partie du monde, le tableau de l'homme sans y laisser probablement aucun vide.

La couleur noire du nègre n'a rien en elle-même qui soit plus étonnant que la teinte blanche, brune, jaune ou rousse des autres peuples. Ce n'est ni le sang, ni le cerveau, ni aucun élément de la substance du nègre qui est noir ; c'est le réseau muqueux étendu sous la peau, qui nous est commun à tous, et qui même en nous est plus ou moins coloré, au moins dans quelques parties et dans certaines circonstances. Tout dépend donc des causes qui peuvent produire ce germe au dehors, et l'analogie nous apprend que le soleil et la température doivent y entrer pour beaucoup. Qu'est-ce qui a rendu, après un séjour de quelques siècles en Afrique, les Portugais si semblables aux nègres par la couleur ? Et d'ailleurs, qu'est-ce qui distingue par tant de nuances les races nègres dans l'Afrique même, si ce n'est le climat ? Les nègres les plus noirs vivent précisément dans le pays où le vent d'est, après avoir traversé toute l'étendue des terres, apporte la chaleur la plus brûlante. Là où la chaleur est diminuée ou suspendue par les brises de la mer, le noir va se perdre

dans une teinte cuivrée. Les montagnes les plus froides sont habitées par des peuples blancs ou seulement hâlés, tandis que, dans les contrées les plus basses, la couche colorante de la peau est desséchée par l'action du soleil.

Cette partie du monde produisant, comme la région native de la chaleur solaire, les arbres les plus touffus et les plus abondants en fruits; puisque c'est là que s'agitent en foule les animaux les plus gros, les plus forts, les plus actifs, et dans certains lieux des multitudes innombrables de singes, si bien que dans l'air et les eaux, dans les sables et les mers, partout fourmillent la vie et la fécondité, il était impossible que l'organisation de l'homme ne s'accrût pas des principes analogues, du moins dans sa nature d'être animé. Le noir passe ses jours exempts de soucis dans une contrée qui lui distribue sa nourriture avec une libéralité toujours nouvelle; son corps se meut avec souplesse au sein des eaux, comme s'il était né pour cet élément. Courir, glisser, bondir n'est qu'un jeu pour lui. Non moins forte et robuste qu'ardente et active, sa constitution supporte sans danger les accidents et les fléaux d'un climat sous lequel succombent tant d'Européens. »

Ces réflexions du philosophe allemand sont intéressantes et heureusement exprimées; mais combien elles laissent à désirer, et combien de considérations morales et politiques seraient suggérées par l'aspect de tant de peuples barbares, ensevelis depuis tant de siècles dans les liens d'un fétichisme immuable, et chez

qui tous les sentiments de la nature humaine sont tellement éteints, qu'ils s'indignent lorsqu'ils voient l'humanité des nations de l'Europe décréter l'abolition de la traite des NOIRS ! Et certes, ces malheureux peuples offrent au monde un spectacle lamentable de dégradation, eux qui perpétuent, à la honte de l'humanité, le crime héréditaire des frères de Joseph.

LIVRE TROISIÈME.

AFRIQUE DU NORD.

CHAPITRE PREMIER.

ÉGYPTE ; RÉGION DU NIL.

Nous partagerons en trois chapitres ce que nous avons à dire sur l'Afrique du nord ; cette partie, comme personne ne l'ignore, peut être regardée comme la plus intéressante des trois dont se compose l'Afrique. Ici, en effet, nous quittons la barbarie plus ou moins complète des peuples de l'intérieur ; nous entrons dans cette civilisation qui laisse tant de choses à désirer, et qui est particulière aux peuples musulmans. Nous dirons peu de chose sur la physionomie sociale de ces nations : nous pouvons nous en référer en quelque sorte à ce qui a été dit dans notre volume sur l'Asie, Si en effet l'on considère toutes les nations soumises au joug de Mahomet, on trouvera une telle empreinte d'uniformité, quant aux degrés et aux modes de la civilisation

chez tous les peuples qui puisent leurs institutions dans l'Alcoran, que les variétés ne peuvent guère se montrer dans ce simple et rapide aperçu; nous devons donc nous attacher ici principalement à l'aspect des lieux, à ce qui concerne les beautés de la nature et les merveilles de l'art. Et en particulier, dans ce premier chapitre consacré à l'Égypte, la plus intéressante partie de tout le continent africain, soit pour les propriétés inhérentes à cette région célèbre, soit pour ses anciens et vénérables souvenirs, je suis obligé de me borner à une limite plus étroite que je ne l'aurais désiré.

Il existe, mes jeunes lecteurs, sur cette vieille terre d'Égypte des travaux immenses, accomplis en Europe depuis un siècle environ, à l'effet non-seulement de susciter son antique histoire, ensevelie dans ses tombeaux avec ses momies de trois mille ans et sous ses pyramides éternelles, mais dans le but de vous faire connaître ses aspects les plus curieux, et de mettre en rapport l'Égypte des Pharaons et des Plolémées avec le pays moderne qui porte encore ce nom, et qui est maintenant sillonné par les Mameloucks, et commandé par un redoutable sultan.

C'est pourquoi, pour ne pas nous arrêter à tant d'ouvrages étrangers où il est question de l'Égypte et des magnifiques débris de son antiquité, et pour ne parler que de l'immortel monument élevé par les savants français de l'expédition de 1798 à la gloire de cette vieille contrée unie à celle de notre pays, ce sera un résultat utile pour ce simple chapitre, si ce que je vous dis

peut vous servir comme d'un fil conducteur pour vous orienter à travers les difficultés de la géographie monumentale de cette contrée, tant de fois parcourue et décrite. Ainsi, dans le peu de pages qui vont suivre, nous ferons surtout une revue archéologique, en nous acheminant du nord au midi.

On a coutume de diviser l'Égypte en trois parties, la haute au midi, celle du milieu, la basse au nord ; suivons cette division, mais en intervertissant l'ordre, afin de dire quelques mots de l'Éthiopie et de l'Abysinie.

La basse Égypte est aussi nommé Delta, à cause de sa configuration ; je ne vous ferai pas mes jeunes hellénistes, le tort de vous en dire davantage à cet égard : pour peu que vous ayez fait vos débuts classiques où l'on vous apprend à connaître l'alphabet grec, vous savez pourquoi on appelle cette contrée Delta. Elle a pour capitale Alexandrie, fondée par Alexandre-le-Grand, cité qui n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois ; car vous savez aussi (et je n'écris pas ce livre pour vous apprendre l'histoire ancienne), de quel éclat brilla dans la moyenne antiquité cette Alexandrie, héritière de la Grèce, et qui fut, entre Athènes et Rome, la reine glorieuse de la science, de la philosophie et des arts.

L'illustre auteur de l'Itinéraire de Paris à Jérusalem a été frappé de ce qu'il y a de désolé dans l'aspect d'Alexandrie et de la plaine qui l'entoure, et il exprime avec une éloquence incomparable la profonde émotion qu'il en a ressentie.

« C'était là pourtant cette Alexandrie, rivale de Memphis et de Thèbes, qui compta trois millions d'habitants, qui fut le sanctuaire des muses, et que les bruyantes orgies d'Antoine et de Cléopâtre faisaient retentir dans les ténèbres. Mais en vain je prêtais l'oreille, un talisman fatal plongeait dans le silence le peuple de la nouvelle Alexandrie; ce talisman, c'est le despotisme qui éteint toute joie, et qui ne permet pas même un cri à la douleur. Et quel bruit pourrait-il s'élever d'une ville dont un tiers au moins est abandonné, dont l'autre tiers est consacré aux sépulcres, et dont le tiers animé, au milieu de ces deux extrémités mortes, est une espèce de trône palpitant qui n'a pas même la force de secouer ses chaînes entre des ruines et des tombeaux ?

Et plus loin : « Si j'avais été enchanté de l'Égypte, Alexandrie me sembla le lieu le plus triste et le plus désolé de la terre. Du haut de la terrasse de la maison du consul, je n'apercevais qu'une mer nue qui se brisait sur des côtes basses encore plus nues, des ports presque vides, et le désert lybique s'enfonçant à l'horizon du midi. Ce désert semblait, pour ainsi dire, accroître et prolonger la surface jaune et aplanie des flots; on aurait cru voir une seule mer, dont une moitié était agitée et bruyante, et dont l'autre moitié était immuable et silencieuse. Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité; un Arabe galopant sur un âne au milieu des débris, quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur la grève; les pavillons des consuls euro-

péens flottant au-dessus de leurs demeures, et déployant, au milieu des tombeaux, des couleurs ennemies : tel était le spectacle. »

Les lieux les plus célèbres dans l'antiquité, qui ont laissé plus ou moins de traces sur le Delta, sont Héliopolis, Bubaste, Saïs ; et, parmi les noms plus modernes, remarquez Rosette, fameuse par le monument appelé la Pierre de Rosette, si importante pour ce qui concerne l'explication des hiéroglyphes : mais surtout il ne faut pas oublier Damiette, sur le bras oriental du Nil ; elle est célèbre dans l'histoire des croisades, témoin qu'elle fut des infortunes et du courage de notre grand roi saint Louis.

C'est dans l'Égypte du milieu que nous voyons se déployer l'Égypte des Pharaons, avec tous ses souvenirs de puissance et de grandeur. C'est là que se trouve l'antique Égypte dans les ruines de Memphis, une de ses magnifiques capitales. Mais aussi l'Égypte du milieu nous montre la capitale réelle et vivante de l'Égypte moderne, le Caire, nom arabe qui signifie la victorieuse, immense cité bâtie dans le dixième siècle de notre ère. Splendide en dedans des maisons, elle est de peu d'apparence au dehors, parce que ses habitations sont basses et mal bâties, les rues sales et sans pavé. Nous ne pouvons pas décrire tout ce qu'il y a de curieux dans la capitale de l'Égypte ; elle offre du reste l'aspect d'une grande cité de l'Orient avec ses châteaux, ses sérails, ses mosquées, ses bazars. Le Caire est la résidence de cet illustre pacha qui semble prêter l'oreille au mouvement de la civilisation de l'Europe,

et qui, grâce à sa propre sagesse et aux exploits de son fils Ibrahim, est parvenu à fonder un grand empire et se dispose à devenir le dominateur de l'Orient.

Mais ici, dans cette Egypte du milieu, c'est, je le répète, l'Egypte ancienne qu'il faut considérer. Voyez-vous à trois lieues du Caire, et de l'autre côté du Nil, ces fameuses pyramides si longtemps mises par les anciens au rang des sept merveilles du monde, et dont la destination, longtemps contestée, ne l'est plus maintenant depuis que des sarcophages ont été trouvés dans la chambre principale de ces énormes édifices ?

On vous a cité les paroles solennelles de Bossuet sur la vanité des rois qui entassaient les travaux des générations pour se créer des tombeaux à l'aide de ces constructions gigantesques.

Je ne m'étendrai pas sur ces monuments merveilleux dont le plus grand paraît avoir près de 460 pieds. Le sommet de cette pyramide, qui vu d'en bas paraît être une pointe, est une plate-forme capable de contenir plus de trente personnes. Dans les environs on voit plusieurs collines de main d'homme, ensevelies sous les sables, et dont l'intérieur offre des peintures que l'on admire pour la vivacité de leurs couleurs. A Sakkarah, village situé à la gauche du Nil, on trouve un champ de momies, c'est l'ancienne Nécropolis de Memphis ; car cette vieille Egypte semble s'être toute perpétuée par l'empreinte de mort qu'elle a laissée sur la surface du sol qu'elle habita il y a tant de siècles.

M. de Châteaubriand, qui rapporte les paroles de Bossuet et d'autres non moins éloqu岸tes de Diodore

de Sicile, en y joignant lui-même ses réflexions si pleines de sentiment et de poésie, représente en peu de traits et d'une manière très-vive le grand paysage dans lequel il put admirer la vue lointaine des pyramides. « Bientôt, dans l'espace vide que laissait l'écartement de ces deux chaînes de montagnes, nous découvrîmes le sommet des pyramides ; nous en étions à plus de dix lieues. Pendant le reste de notre navigation qui dura encore plus de huit heures, je demurai sur le pont à contempler les tombeaux ; ils paraissaient s'agrandir et monter dans le ciel, à mesure que nous en approchions. Le Nil, qui était alors comme une petite mer ; le mélange des sables du désert et de la plus fraîche verdure, les palmiers, les sycomores, les dômes, les mosquées et les minarets du Caire ; les pyramides lointaines de Sakkarah, d'où le fleuve semblait sortir comme de ses immenses réservoirs ; tout cela formait un tableau qui n'a point son égal sur la terre. »

M. de Forbin, plus heureux que son illustre devancier, a pu visiter les pyramides, et le tableau qu'il en a tracé dans son Voyage du Levant serait tout-à-fait digne de la plume inspirée qui a écrit l'immortel Itinéraire de Paris à Jérusalèm.

« Rien ne saurait rendre les impressions qui s'emparèrent de moi à mesure que j'approchais des plus grands monuments élevés par la main des hommes. Lorsqu'on est au pied de ces masses énormes que l'on ne peut comparer à rien, l'âme est d'abord frappée d'une sorte de surprise, de stupeur, qui ne fait place que longtemps après au sentiment de l'admiration. Je

ne suivis pas la marche ordinaire, je n'écoutai point les avis de mes guides ; j'éprouvais le besoin d'arriver au sommet de cette montagne artificielle et merveilleuse. Ses angles forment des escaliers très-élevés, mais assez faciles. Lorsque j'eus atteint la plate-forme qui termine la pyramide, je crus voir l'univers entier se dérouler devant moi. Le Nil semblait d'abord promener au pied du monument son immuable et silencieuse bienfaisance ; image touchante de la Providence, il comblait aujourd'hui les vœux des enfants d'Ismaël, comme il secondait jadis la prière du prêtre de Mendès.

» Non-seulement mes yeux ne rencontraient pas d'obstacles, non-seulement l'horizon de Suez, de Cosseyr et d'Alexandrie, semblait être soumis à mes regards, mais je croyais encore planer sur le monde moral. Passant du désert aux peuples civilisés, je voyais les passions, les souffrances, les plaintes inutiles de l'homme, se perdre dans l'espace qui amortissait jusqu'au bruit de la chute des empires. Aucun emblème, aucun signe, ne fut gravé sur les pyramides ; aucun caractère ne fut gravé sur les murs intérieurs ; elles sont muettes comme la mort à qui elles furent consacrées. Puis, revenant à considérer ce vaste tombeau où s'étaient réfugiés les restes du mortel le plus fastueux, je pensais que le nom de Léonidas avait passé, par une glorieuse succession, du cœur des Grecs jusqu'au nôtre ; tandis que l'on ignore le nom de celui qui croyait arriver à la postérité la plus reculée, et recueillir du moins l'hommage de son étonnement ; les vents ont

dispersé cette cendre ambitieuse , et l'oubli s'est joué de son nom et de ses espérances.

» Quand je voulus entrer dans la pyramide, plus de cinquante Arabes se disputaient à qui servirait de guide dans les détours du monument. Après que le nombre et l'ordre de notre troupe furent déterminés , on alluma des flambeaux, et, le corps très-courbé, nous entrâmes dans un corridor d'environ trois pieds de hauteur. Après être descendu et monté environ l'espace de soixante pas, j'arrivai, le visage battu par les chauves-souris, jusqu'à la chambre du roi ; on n'y voit autre chose que le sarcophage de granit brisé. J'éprouvais une oppression presque insupportable. Nous redescendîmes toujours courbés, étouffés par la fumée des flambeaux, et chacun atteignit avec un grand plaisir la porte de ce labyrinthe terrible, dont le séjour produit l'impression d'un mauvais rêve. »

Mais en suivant toujours la rive gauche du Nil et à fort peu de distance du Caire, on trouve les magnifiques ruines de Memphis, occupées maintenant par plusieurs villages, dont l'un, MENF, porte encore le souvenir de l'antique cité dont il a pris la place. On doit à M. Jomard une description complète des ruines de Memphis. Voici comment M. Balbi résume cette description. Memphis était bâtie sur la rive gauche du Nil, et avait, selon Diodore, 45 stades de circonférence. Le palais des Pharaons s'étendait en longueur d'une extrémité de la ville à l'autre : c'était vraisemblablement un amas de divers logements, accompagnés de chapelles, de cours, de bosquets, de jardins. Cette

ville renfermait plusieurs temples magnifiques ; un des plus beaux était celui de Vulcain : on vantait beaucoup la grandeur et la beauté de ses portiques, et le colosse de 75 pieds de long, et couché sur le dos, que l'on y voyait du temps d'Hérodote. Vis-à-vis du portique méridional s'élevait un bâtiment dans lequel le bœuf Apis était nourri. Un autre temple remarquable était celui de Sérapis : on y abordait par une avenue de sphinx d'une grandeur prodigieuse ; les sables s'amoncelèrent successivement à l'entour de ces simulacres , au point que du temps de Strabon les uns étaient ensevelis jusqu'à moitié du corps, les autres jusqu'à la tête, et qu'aujourd'hui ils ont disparu. Memphis communiquait par des canaux avec le lac Mœris , ce qui contribua à la rendre le centre des richesses , du commerce et des beaux-arts, après que Thèbes fut délaissée , et avant qu'Alexandrie eût succédé à la grandeur de ces deux capitales. Memphis était florissante au temps du grand Sésostris , dont la statue colossale , haute de 32 pieds , a été exhumée à Menf par un savant et courageux explorateur.

Il y a encore dans l'Egypte centrale , outre les ruines de Memphis dont on voit dans le grand ouvrage sur l'Egypte une description détaillée, un grand nombre d'autres localités où l'on trouve des pyramides, des hypogées , c'es débris de divers genres, catacombes d'hommes, d'oiseaux ou d'autres animaux honorés dans les cérémonies religieuses des Egyptiens. Nous ne parlons pas des cités grecques et impériales , qui ont laissé de magnifiques débris, non plus que des peintu-

res qui se trouvent dans les catacombes au village de Beni-Hassan ; elles ont paru d'une grande beauté et d'un haut intérêt à Champollion qui les a recueillies : elles représentent, ce qui est assez rare, des sujets profanes, relatifs aux usages de la vie en Égypte. On trouve aussi, dans ces catacombes, des colonnes que ce même savant regarde comme pouvant démontrer que les ordres de l'architecture grecque ont été empruntés à l'Égypte.

Mais c'est dans la haute Égypte que l'antiquité a laissé un plus grand nombre de ces ruines, qui rendent l'Égypte incomparable entre toutes les contrées de l'univers. C'est là surtout que l'on trouve ces admirables plaines que les planches du grand ouvrage sur l'Égypte ont fidèlement reproduites, avec les trésors archéologiques qu'elles possèdent. Là, en effet, s'élevait la reine des cités antiques, la Thèbes aux cent portes, la grande Diospolis des Grecs, aujourd'hui occupée par quelques misérables villages dont le plus connu est Medynet-Abou. L'époque de la plus grande splendeur de Thèbes, selon Champollion, paraît se rapporter à l'expulsion des rois pasteurs et à la sortie des Israélites sous la conduite de Moïse, aux conquêtes de Sésostris et aux premières colonies égyptiennes en Grèce, environ 15 à 18 siècles avant J.-C. A cette époque, Thèbes paraît avoir eu plus de trente milles de circonférence ; ses temples et ses palais offraient des richesses immenses qui furent pillées par Cambyse, et transportées dans les principales cités de l'empire des Perses,

Je n'entreprendrai pas de vous donner le détail de toutes les ruines qui couvrent encore les deux rives du Nil, et qui autrefois furent la grande ville de Thèbes. Il me suffira de vous exposer une rapide énumération des principaux édifices complètement décrits par les auteurs de la Description de l'Égypte. C'est le village de Medynet-Abou qui contient la plus merveilleuse réunion de monuments appartenant à tous les âges de l'antiquité égyptienne, parmi lesquels s'élève le grand palais de Rhamsès. On y trouve aussi le célèbre Memnonium, avec le fameux colosse de Memnon, ayant plus de 60 pieds de haut, le même qui, selon les anciens, faisait entendre des sons harmonieux lorsqu'il était frappé par les feux du soleil levant. La statue colossale de Rhamsès-le-Grand est haute de 53 pieds, quoique assise et non compris la base. Ensuite vous admirerez dans la plaine de Thèbes des palais, des constructions souterraines, et notamment au village de Louqsor, sur la rive droite du Nil, les restes d'un immense palais avec toutes les circonstances architecturales qui accompagnent ces célèbres constructions de l'antique Orient, telles que obélisques, colonnes, pylônes, colosses de granit. L'un des deux obélisques de Louqsor a traversé les mers et est venu se dresser dans notre capitale, non loin de la colonne de bronze qui porte dans la postérité le nom et la gloire du grand empereur. Mais la grandeur des événements dont notre siècle a été témoin semble reculer leur souvenir dans le passé, au point que la colonne de bronze de Napoléon peut bien fraterniser dans nos murailles avec l'o-

bélicque de Sésostris, cet autre conquérant de la plus ancienne époque du monde.

Toutefois c'est à Karnack, sur la même rive droite du Nil, que se montre surtout la grandeur de l'empire des Pharaons ; rien de ce que les hommes ont construit ne saurait égaler la magnificence du palais de Karnack. Là se déploie une avenue de colonnes monolithes, hautes de 70 pieds, chose merveilleuse, mais qui perd une partie de son imposant caractère, parce qu'elles sont toutes renversées ; en revanche, on voit une grande salle de plus de 300 pieds de long sur 150 de large, dont le toit est soutenu par plus de 130 colonnes encore debout, et dont la hauteur est telle que je viens de le rapporter ; la circonférence de leurs chapiteaux est de plus de 60 pieds, de sorte que cent hommes pourraient se tenir à l'aise sur la plate-forme de chacun d'eux. Dans la cour de ce palais est le plus grand obélisque existant, haut de 91 pieds. C'est surtout sur les frises et les murailles de ce prodigieux palais, que Champollion a fait ses explorations immortelles, au point de reconnaître les portraits de la plupart des anciens Pharaons, dont les grandes actions sont représentées dans de vastes tableaux ; il y a même reconnu le nom et la figure d'un roi de Juda, que l'Écriture nous dit en effet avoir été captif de l'un des Pharaons.

M. de Forbin expose ainsi qu'il suit l'aspect général de la plaine de Thèbes, couverte de ses innombrables débris.

« Des portes de quatre-vingts pieds de haut cou-

vertes d'hiéroglyphes précèdent les temples, dont le temps est venu fermer les sanctuaires mystérieux fermés à tous les regards. Des cours entourées de portiques, des milliers de colonnes sculptées défient les sables du désert de pouvoir jamais les ensevelir ; elles soutiennent encore ces pierres d'une inconcevable grandeur, couvertes de tous les signes de la religion qui les éleva. Une foule d'obélisques, d'une admirable conservation, coupent avec variété les lignes prolongées des édifices. Partout la grandeur vous impose, partout le fini vous étonne. Le petit village de Louqsor est construit dans un coin du grand temple ; des maisons de boue et de paille sont plaquées contre la base de ces colonnes éternelles. La vache et la cavale de l'Arabe sont attachées au pied du sphinx, Le tronc mutilé d'Aorus sert de foyer à des familles misérables, qui cachent le faible produit de leurs travaux dans un tombeau de basalte et de granit.

» Le temple de Louqsor est bâti sur un quai qui lui sert de base. Chacun fouille à l'envi les parvis de ces lieux jadis sacrés. On cherche ce qui a pu échapper à la fureur de Cambyse, et plus tard au zèle des chrétiens. Les premières églises du vrai Dieu sont tombées. On reconnaît à la forme des colonnes, aux ornements grossiers de l'architecture, le style bâtard du Bas-Empire. Les mosquées de Mahomet, qui remplacèrent l'autel de Jésus-Christ, s'écroulèrent aussi. L'obélisque seul échappe au ravage des révolutions et du temps, et semble être l'immuable pilier de la voûte céleste. »





Vue de Thèbes



Vous parlerai-je des tombeaux de ces anciens rois, taillés dans le roc, au sein d'une vallée aride, et sur la rive gauche du Nil ? Ils sont parfaitement conservés, et les murs de leurs grandes salles sont couverts de sculptures et de peintures du plus grand intérêt. Indépendamment des tombeaux des rois, il y a ce qu'on appelle les cimetières ou la nécropole de Thèbes, immenses tombeaux qui s'étendent aussi sur la rive gauche du fleuve : ils ont ordinairement leur entrée dans le flanc des montagnes, et quelques-uns ont des enceintes d'une étonnante grandeur. C'est de la nécropole de Thèbes, dont les retraites sont habitées par les Arabes barbares, que nous viennent surtout ces momies et ces papyrus en si grand nombre, lesquels, répartis dans la plupart des musées européens, excitent l'admiration des amis de l'antiquité, et sont l'objet des laborieuses explorations des savants, des disciples du célèbre Champollion.

« Des Bédouins, plus noirs, plus desséchés que les momies, dit encore ici l'auteur du Voyage dans le Levant, servent de guide dans ces labyrinthes souterrains ; leurs familles sont logées dans d'autres tombeaux. La lance de ce fils des troglodytes est soutenue par le bras d'une cariatide ; et les enfants dorment dans des sarcophages couverts de caractères mystérieux. Tous les sables des environs sont semés de lambeaux de momies, de restes de papyrus et de bandellettes dorées. Je trouvai ainsi à chaque pas des monuments témoins de la vanité des choses humaines. Quel enseignement que de voir le grand nom de Ger-

manicus inscrit sur la colonne de Memnon, à côté d'une foule obscure qui ont exprimé ainsi leur surprise et leur vénération à l'aspect de ce prodige de la puissance de l'homme * ! »

Parmi les autres localités du Sud ou de la haute Egypte, qui, tant à la gauche qu'à la droite du Nil, conservent encore de grands souvenirs par leurs débris de la nature de ceux qui couvrent la plaine de Thèbes, où nous nous bornons à citer Dyndérah, si fameux par son grand temple et surtout par le zodiaque qui se trouvait au plafond d'une des salles supérieures, et qui maintenant, transporté au Louvre, est un des morceaux les plus importants du musée. Vous avez pu entendre parler des discussions qui ont eu lieu sur ce monument : vous avez su comment les prétentions de ceux qui voulaient se fonder sur lui pour assigner à l'Egypte une antiquité prodigieuse et contraire à l'autorité des livres saints, ont disparu promptement devant une consciencieuse et savante explication de ce célèbre granit. N'oublions pas Abydos, où l'on a trouvé un important bas-relief que Champollion a reconnu pour contenir une table chronologique des anciens Pharaons.

Enfin, près de Koum-Ombrou se trouvent les vastes carrières de Silsilis, dont on a tiré les blocs de pierres qui ont servi aux constructions immenses de la haute

* Voyez le Voyage en Orient de M. de Lamartine, la Correspondance d'Orient par MM. Michaud et Poujoulat, et combien d'autres écrits supérieurs, dans lesquels le génie de l'Orient a trouvé un écho retentissant et digne de sa grandeur.

Egypte. Edfou, Esné, Hermon, renferment aussi des temples magnifiques ; et enfin, à l'extrémité, est Assouan, l'antique Syène, qui fut très-célèbre dans l'antiquité, et dont M. Jomard, dans le grand ouvrage sur l'Egypte, a décrit les catacombes. Vis-à-vis sont l'île d'Eléphantine et celle de Philœ, qui l'une et l'autre possèdent ou possédaient de beaux temples, car l'on vient de démolir entièrement ceux d'Eléphantine, pour faire des constructions à Syène. La civilisation, dans ces déserts, semble encore plus funeste que la barbarie aux vénérables débris de l'antiquité.

Mais pourrions-nous oublier l'oasis de Sysuah, si célèbre autrefois par sa consécration à Jupiter Ammon, et dont l'oracle était si vénéré qu'on venait le consulter de toutes les parties de l'univers ? On connaît la richesse incroyable de ce temple, où la statue du dieu, faite d'émeraudes et d'autres pierres précieuses, avait la forme d'un bélier depuis la tête jusqu'au milieu du corps. On a reconnu les vestiges du monument, de sa triple enceinte, et de la fontaine du Soleil, dont les propriétés, relatives aux variations de la température, étaient si renommées chez les anciens, et paraissent s'être encore conservées aujourd'hui.

Maintenant il convient de jeter les yeux sur l'Egypte moderne et sur ce qu'elle offre de plus intéressant à l'observateur. A part même de ses magnifiques débris qui en font un séjour vraiment enchanté, l'aspect général de l'Egypte n'a point changé, il est absolument comme au temps de l'antiquité ; la culture possède les mêmes terrains bordés par la même quantité de terres

incultes que chez les anciens. C'est toujours un sol plat, généralement aride, couvert de sables brûlants, tandis que la partie cultivée est une vallée plus ou moins étroite, et une ligne de terre végétale qui traverse le désert, dont elle forme la lisière en même temps que le rivage du Nil. Toute cette vallée de l'Egypte, à l'exception du Delta, est encaissée par deux chaînes de montagnes incultes et assez peu élevées; dans quelques endroits elles se rapprochent, et plus loin elles s'écartent. La plus grande largeur se trouve vers la mer, ce qui donne à l'aspect du pays une monotonie profonde. Dans le Delta, la récolte s'enlève dès le milieu du printemps, et le sol paraît alors poudreux et sans consistance; à l'équinoxe d'automne, la plaine entière est couverte d'une eau rougeâtre, du sein de laquelle on n'aperçoit que les villages et le sommet des arbres. Les eaux sorties, le sol devient noir et fangeux; mais, pendant l'hiver, la nature déploie sa richesse extraordinaire: c'est le temps de la plus grande végétation, telle que jamais pays n'en a déployé à un si haut degré. C'est le Nil qui produit toutes ces richesses, toutes ces variétés, lorsqu'il est grossi par les pluies périodiques de l'Abyssinie. Le Nil est un fleuve magnifique; son eau légère et savoureuse a une réputation bien ancienne de salubrité; on en fait encore tous les jours l'envoi à Constantinople, pour l'usage du Grand Seigneur.

Je ne vous donnerai point de détails sur ce qui regarde les productions de l'Egypte, et les animaux dont

elle est peuplée : ce sont à peu près les mêmes espèces que dans le reste de l'Asie.

La population de l'Égypte paraît s'élever à trois millions d'âmes ; les principales races sont : 1° les Coptes, qui passent pour les descendants des anciens Égyptiens, ils sont chrétiens * ; 2° les Arabes, qui forment la plus grande partie de la population, distinguée en cultivateurs et en tribus nomades ou habitants du désert : ce sont les fameux Bédouins que nous trouvons en si grand nombre en Afrique et en Asie, dans les contrées où règne la civilisation musulmane ; 3° les Turcs : ils possédaient autrefois toute l'autorité ; mais maintenant, grâce aux vues civilisatrices du pacha, les indigènes de toute secte et de toute origine peuvent être admis aux emplois publics. Nous ne parlons pas des autres peuples, tels que Juifs, Grecs, Arméniens et Krancks ; ils habitent en plus ou moins grand nombre sur cette terre hospitalière de l'Égypte, qui est une station véritable entre l'Orient et l'Occident.

J'ai dit que le pacha d'Égypte faisait de nobles efforts pour ramener la civilisation dans le beau pays qu'il gouverne ; il s'est occupé surtout de l'administration, qu'il a composée d'une manière analogue à celle de la France. Les provinces ont été divisées en départements, arrondissements et cantons ; il y a des

* Selon Champollion, les Coptes n'ont aucuns des traits caractéristiques de l'ancienne population ; ils sont le résultat d'un mélange confus de toutes les nations qui ont successivement dominé sur l'Égypte. Les anciens Égyptiens appartenaient à une race d'hommes tout-à-fait semblables aux Kennous ou Barabras, habitants actuels de la Nubie.

assemblées provinciales et une assemblée centrale, composée de 180 députés, auxquels le vice-roi soumet toutes les affaires de l'Etat; les séances sont publiques, et on parle en liberté. Il a publié un Code pénal qui adoucit singulièrement les anciennes peines; il a fondé des écoles d'administration, de médecine, et une école polytechnique à l'instar de notre pays. Le Caire possède l'imprimerie, les bateaux et les autres machines à vapeur, le télégraphe, l'éclairage au gaz, et en général toutes les merveilles qui font l'orgueil de l'industrie européenne.

Mais nous ne pouvons méconnaître ce point vraiment glorieux pour notre patrie, que la France a exercé une grande influence sur la civilisation croissante de l'Égypte, cette grande barrière de l'Orient. « Aujourd'hui, dit M. Louis Reybaud dans son Tableau de la campagne d'Égypte, la trace de notre glorieuse armée et de nos savants non moins illustres n'est pas effacée du sol égyptien; elle y restera comme une empreinte éternelle. Les traditions indigènes perpétuent le souvenir de cette occupation de trois années; des monuments la constatent, des actes solennels en font foi. Le Caire ne pourra jamais l'oublier, à l'aspect de sa ceinture de forts; Alexandrie, Damiette, Rosette, Kéneh et Syène en conservent les vestiges analogues. Aussi voyez de quel côté se tourne l'Égypte lorsqu'elle sent le besoin d'une dose plus grande de civilisation européenne. Veut-elle un personnel de chefs pour ses armées, c'est à la France qu'elle s'adresse; un matériel en vaisseaux de guerre, en artillerie, en fournitures navales, c'est à la France encore. La France lui a

fourni les instruments de son organisation militaire. Elle lui a envoyé des sujets pour toutes les branches des connaissances humaines : des ingénieurs, des architectes, des dessinateurs, des médecins. Récemment encore, quand la génération adulte eut compris le besoin de plus complètes lumières, ce fut la France, avant tous les autres pays, qui ouvrit ses écoles aux enfants de l’Egypte, et qui les nourrit du pain de la science, comme s’ils eussent été ses propres enfants. Si donc la terre des Pharaons, ce berceau de la sagesse ancienne, arrive à une connaissance politique et sociale, il faudra que l’histoire des âges futurs, pour être juste, en reporte la meilleure part à l’initiative française, surtout à cette expédition républicaine, qui enseigna à l’Orient, par la parole et par l’exemple, toutes les ressources d’une civilisation que l’Orient avait dédaignée jusque-là. »

C’est quelque chose de glorieux pour notre nation, que cette influence généreuse qu’elle exerce partout où peuvent pénétrer la puissance de ses armes, et plus encore sa supériorité dans les arts de la paix. Si les souvenirs de l’expédition que nous avons faite sur la terre d’Egypte sont bien merveilleux encore ; si même la pensée se reporte volontiers à ces expéditions plus reculées, dans le temps où les Français de Saint-Louis apparurent avec tant d’éclat sur les bords du Nil ; si, avec M. de Châteaubriand, « on ne peut songer sans une vive émotion que les lances de nos chevaliers et les baïonnettes de nos soldats ont renvoyé deux fois la lumière d’un si brillant soleil, avec cette différence

que les chevaliers , malheureux à la journée de Massoure, furent vengés par les soldats à la bataille des Pyramides , » assurément ce n'est pas une pensée moins noble , celle-là qui nous fait apparaître comme civilisateurs par notre influence directe ou plus ou moins éloignée. Il y a là, dans ces conquêtes pacifiques, une victoire plus réelle que les vaines tentatives qui auraient pour but d'asservir au joug de nos armes la terre antique des Pharaons.

Je terminerai cet aperçu géographique et artistique de l'Égypte par un tableau général de l'aspect physique de cette contrée. En empruntant ce tableau peu attrayant, mais tracé de main de maître et fort énergique, à Volney, le plus désenchanté de tous les voyageurs en Orient, je regrette que les couleurs ne soient pas celles que les fragments qui précèdent ont dû introduire dans votre imagination ; mais vous saurez , mes jeunes lecteurs, adoucir les teintes trop sévères, et vivifier d'une lumière poétique ce tableau, d'ailleurs vrai sous plusieurs rapports.

Aspect physique de l'Égypte.

« Que l'on se représente un pays plat, coupé de canaux, inondé pendant trois mois, fangeux et verdoyant pendant trois autres, poudreux et gercé le reste de l'année ; que l'on se figure sur ce terrain des villages de boue et de briques ruinés, des paysans nus et hâlés, des buffles, des chameaux, des sycomores clair-semés, des lacs, des champs cultivés, et de grands espaces vides ; si l'on y joint un soleil étincelant sur l'azur

d'un ciel presque toujours sans nuages, des vents plus ou moins forts, mais perpétuels, l'on aura pu se former une idée rapprochée de l'état physique du pays. Ajoutez le grave inconvénient des vents meurtriers du sud, et cette multitude de scorpions, de cousins et surtout de mouches, telle que l'on ne peut manger sans courir risque d'en avaler.

D'ailleurs nul pays d'un aspect plus monotone : toujours une plaine nue à perte de vue, toujours un horizon plat et uniforme ; des dattes sur leur tige maigre, ou des huttes de terre sur des chaussées ; jamais cette richesse de paysage, où la variété des objets, où la diversité des sites, occupent l'esprit et les yeux par des scènes et des sensations renaissantes. Nul pays n'est moins pittoresque, moins propre aux pinceaux des peintres et des poètes ; on n'y trouve rien de ce qui fait le charme et la richesse de leurs tableaux, et il est remarquable que ni les Arabes, ni les anciens, ne font mention des poètes de l'Égypte.

En effet, que chanterait l'Égyptien sur le chalumeau de Gesner et de Théocrite ? Il n'a ni clairs ruisseaux ; ni frais gazons, ni antres solitaires ; il ne connaît ni les vallons, ni les coteaux, ni les roches pendantes. Tompson n'y trouverait ni le sifflement des vents dans les forêts, ni les roulements du tonnerre dans les montagnes, ni la paisible majesté des bois antiques, ni l'orage imposant, ni le calme touchant qui lui succède. Un cercle éternel des mêmes opérations ramène toujours les gras troupeaux, les champs fertiles, les fleuves boueux, la mer douce, et les villages sembla-

bles aux îles. Que si la pensée se porte à l'horizon qu'embrasse la vue, elle s'effraie de n'y trouver que des déserts sauvages, où le voyageur égaré, épuisé de soif et de fatigue, se décourage devant l'espace immense qui le sépare du monde ; il implore en vain la terre et le ciel : ses cris , perdus sur une plaine rase, ne lui sont pas même rendus par des échos ; dénué de tout, et seul dans l'univers, il périt de rage et de désespoir, devant une nature morte, sans la consolation même de voir renverser une larme sur son malheur. »

Les sombres traits qui terminent ce tableau ne sauraient se rapporter à ce qu'on appelle l'Égypte, c'est-à-dire à la plaine arrosée et fertilisée par le Nil ; ils conviennent sans doute à l'aspect du désert qui couvre encore d'immenses espaces dans le continent africain ; aussi j'aime à penser que tant de brillantes descriptions données par d'autres écrivains sur l'aspect physique de l'Égypte, et que l'espace ne me permet pas de rassembler ici, pourraient bien contre-balancer la pénible impression qui peut avoir suggéré la description d'un auteur qui n'est ni poète ni artiste, écrivain de talent sans doute, mais qui était aussi un philosophe dénué de sentiment et d'élévation.

Au midi de l'Égypte s'étend la Nubie, vaste contrée composée de tribus sédentaires et de tribus nomades, également assujéties à la suzeraineté du pacha d'Égypte. Les aspects de la nature, de la civilisation et de l'art chez les Nubiens, sont tout-à-fait analogues à ceux que nous avons trouvés en Égypte, avec cette exception que

la Nubie n'a point suivi la même direction civilisatrice que nous avons lieu d'observer tout-à-l'heure dans la vice-royauté de Méhémet-Ali.

Nous ne ferons point l'énumération de tous les états dont se compose le territoire de la Nubie ; les principaux sont le Sennar, le Dongola, et le pays des Barabras. Les voyageurs sont engagés à parcourir les déserts de la Nubie par des ruines qui sont tout-à-fait dans le style et dans le genre Égyptien ; car il ne faut pas parler d'édifices modernes de quelque importance dans ce pays dont la principale ville, Sennaar, n'est qu'un amas confus de cabanes rondes, les unes couvertes en chaume, les autres en argile, n'ayant qu'un étage surmonté d'une terrasse. Il y a pourtant le palais des anciens rois, qui est une construction en briques, haute de quatre étages, mais qui maintenant est à peu près en ruine.

Ce sont donc les ruines des temps primitifs qu'il faut chercher dans la Nubie. Dans le pays de Chendy, au village de Nava, non éloigné de la rive droite du Nil, il faut voir les ruines de sept temples antiques, et, un peu plus loin, de huit autres temples, constructions que M. Caillaud, qui les a visitées, regarde comme appartenant à un collège célèbre dans l'antiquité, et dans lequel les prêtres de Méroé instruisaient les jeunes lévites à la science si compliquée de la religion des Égyptiens. C'est un peu plus loin que l'on trouve, selon le même voyageur que je viens de citer, les ruines de Méroé, ville jadis bien fameuse, et l'égale des plus grandes cités de l'Égypte qui lui devait, dit-on, l'ori-

gine et les principaux éléments de sa civilisation. Ses ruines consistent surtout en mausolées et en pyramides. Dans le pays de Chaykyé, on rencontre les restes de Napata qui fut après Méroé, la capitale de la Nubie; ces ruines ont paru à plusieurs voyageurs plus anciennes que celles de l'Égypte, auxquelles elles ressemblent entièrement.

Nous ne nous arrêterons point à d'autres localités où l'on trouve aussi des débris Égyptiens, particulièrement dans le pays des Barabras où il y a un temple égyptien dont Champollion attribua la fondation à Sésostris; mais il convient de s'arrêter un instant à Ebsambol, misérable hameau remarquable par ses magnifiques excavations qui ont été visitées par plusieurs voyageurs de nos jours. « Le temple d'Athor, rapporte M. Balbi, dédié par la femme de Sésostris le Grand, est le plus petit; il est décoré extérieurement d'une façade contre laquelle s'élèvent six colosses de 35 pieds chacun environ, taillés aussi dans le roc, et d'une excellente sculpture. Ce temple est couvert de bas-reliefs dont plusieurs sont intéressants. Le grand temple est une autre construction du grand Sésostris, excavation immense, dont le travail effraie l'imagination. Le sable du désert, incessamment apporté par le vent, s'accumule à l'entrée de ce magnifique monument et nécessite de nouveaux déblaiements chaque fois qu'on veut y pénétrer. La façade est décorée de quatre colosses assis, de 61 pieds de hauteur, et représentant Rhamsès le Grand ou le grand Sésostris. La première salle de l'intérieur est soutenue par huit pi-

liers, contre lesquels sont adossés autant de colosses de 30 pieds chacun, représentant Sésostris. Sur les parois de cette vaste salle règne une file de grands bas-reliefs historiques, relatifs aux conquêtes de Pharaon en Afrique; celui qui représente son char de triomphe, accompagné de groupes de prisonniers nubiens, nègres, etc., de grandeur naturelle, offre une composition de toute beauté. Les autres salles, au nombre de seize, abondent en beaux bas-reliefs religieux, offrant des particularités du plus haut intérêt. Les couleurs appliquées à ces sculptures semblent avoir conservé leur éclat primitif. Le temple est terminé par un sanctuaire, au fond duquel sont assises quatre belles statues bien plus forte que la nature, et d'un très-beau travail. »

M. Gau, dans un grand et bel ouvrage sur les antiquités nubiennes, a reproduit avec supériorité tous les monuments ou débris antiques qui se font encore remarquer dans les vastes plaines de la Nubie.

Au nord de cette contrée, et toujours en remontant le cours du Nil, vous entrez dans l'Abyssinie, vers le pays qui formait dans l'antiquité la partie méridionale de l'Éthiopie, dont la Nubie était le nord. L'Abyssinie présente le phénomène étrange d'une nation chrétienne dans le centre de l'Afrique, au milieu des mahométans et des idolâtres. Cette contrée, assez peu explorée jusqu'ici, est un assemblage de royaumes plus ou moins considérables, et souvent en guerre, dont le principal est le royaume de Tygré, qui forme la partie la plus au nord-est de toute cette vaste région; sa ca-

pitale est Axum, à quarante lieues environ de la mer Rouge. On trouve dans les environs de cette ville des ruines magnifiques, les mêmes monuments que l'on admire en Égypte, dont la civilisation est parvenue jusqu'à ces contrées lointaines. Le sol abyssinien est fertile comme toutes les contrées du Nil : on dit qu'il produit trois moissons dans un an ; de plus il est, comme l'Arabie, riche en commerce d'ivoire, d'or, de pierres précieuses et de parfums.

Après le royaume de Tygré, remarquez celui d'Ambéa, où se trouve Gondar, capitale moderne de tout le pays, grande cité que quelques-uns égalent au Caire, quoiqu'on ait depuis grandement diminué cette exagération. Une circonstance assez curieuse, c'est qu'il régnaient encore il y a peu de temps, à Gondar, une famille royale qui était bien la plus ancienne dynastie de l'univers, celle des descendants de la reine de Saba et du roi Salomon.

Maltebrun pense que l'Abyssinie a dû être peuplée par les Arabes ; les inductions ethnologiques et géographiques tendent à l'établir, bien que les portraits des Abyssins, donnés par Bruce, laissent entrevoir des traits de ressemblance avec les nègres.

C'est au commencement du quatrième siècle que la religion chrétienne fut établie en Abyssinie, où elle a persisté jusqu'à nos jours. Leur christianisme est mêlé de pratiques juives : par exemple, ils conservent le sabbat à côté de la célébration du dimanche ; du reste, ils s'écartent de l'église catholique plus par le schisme que par l'hérésie. Toutefois il ne paraît pas que

la religion chrétienne ait beaucoup influé sur la civilisation du peuple ; on pourrait la rapporter à ce qui existait en Europe vers le XII^e siècle. Les Abyssins sont un peuple indolent, souvent barbare, orgueilleux et sensuel, et, malgré les prescriptions sévères de l'église, s'écartant peu de la liberté de mœurs propre aux mahométans. Leurs arts ont très-peu avancés ; leurs demeures sont des cabanes rondes couvertes d'un toit conique à cause de la violence des pluies. On peut croire que le christianisme, qui n'a point encore éveillé ces peuples à une véritable civilisation, pourrait un peu plus tard les amener à ce résultat ; mais ce peuple chrétien sera toujours exposé aux haines et aux invasions des peuples qui l'entourent, et qui en diffèrent complètement par la religion. Les Abyssins ont surtout à souffrir de la férocité des Gallas, nation nomade et sans loi, qui habitent les provinces les plus éloignées de l'Abyssinie, au sud-est, et qui, d'accord avec les Changalas et autres peuples également barbares, font une guerre d'extermination aux peuples chrétiens de l'Abyssinie.

La Nubie et l'Abyssinie n'ont point de limites déterminées ; toute la côte de la mer Rouge, depuis l'Égypte jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, porte plusieurs noms, entre autres celui de pays des Troglodytes : ce nom vient d'un mot grec qui signifie caverne, parce que ces malheureuses tribus, vivant des produits de leurs troupeaux et de la pêche, sous des chefs héréditaires, avaient en effet leurs habitations dans ces retraites souterraines. Les anciens ont décrit ces races

malheureuses sous les traits les plus sauvages qui se puissent imaginer, et il ne paraît point que leur état actuel soit le moins du monde différent de ce qu'il était au temps d'Hérodote.

Arrivés à cette extrémité de l'Abyssinie, bornée par les féroces Gallas, nous sommes au peuple cafre dont nous avons parlé au commencement du volume. Vous avez remarqué quelle ligne étonnante parcourt le grand fleuve du Nil. C'est à cette extrémité sud, du côté de l'ouest, dans les monts de la Lune, que ce grand fleuve, que vainement on avait cru pouvoir confondre avec le Niger, prend sa source véritable sur un plateau très-élevé, sous le nom de fleuve Blanc ; il arrose le Douga et d'autres provinces de l'Abyssinie, baigne à droite une partie de Sennaar, et reçoit d'un autre côté les eaux du fleuve Bleu. C'est alors, après cette jonction, qu'il parcourt la Nubie, puis, se dirigeant toujours vers le nord, entre dans l'Égypte par la cataracte de Philœ, jusqu'à ce qu'après avoir fertilisé, comme nous l'avons vu, cette célèbre et magnifique contrée, il se jette dans la Méditerranée par les nombreux canaux et par les branches naturelles qui donnent à la basse Égypte le nom et la configuration du Delta.

CHAPITRE II.

ÉTATS BARBARESQUES.

En suivant la ligne septentrionale le long de la Méditerranée, et allant de l'est à l'ouest, nous voyons sur les confins du désert s'étendre de vastes contrées formant plusieurs états, et dont nous allons exposer les principales divisions, en ayant soin de ne pas omettre les circonstances les plus curieuses qui peuvent fournir matière à d'intéressantes descriptions.

La première région que nous trouvons à l'ouest de l'Égypte, c'est l'ancienne Marmarique, qui commençait un peu au-delà d'Alexandrie; là florissaient dans l'antiquité plusieurs colonies grecques, dont la principale, Cyrène, avait fait donner le nom de Cyrénaïque à tout le territoire. En avançant encore dans le pays sauvage qui porte le nom de Barca, se trouve l'ancienne Syrétique, si célèbre chez les anciens et particulièrement dans Virgile par des circonstances merveilleuses, et plus encore par les dangers que les navigateurs couraient dans ses golfes formés de bas-fonds et semés d'écueils. On reconnaît encore, dans le golfe de la Sidre, le nom altéré de la grande Syrte des an-

ciens. Tout ce pays, assez stérile et peu habité, est parcouru par des Arabes errants; au sud de toutes ces contrées habitent les noirs du grand désert.

Ici commence à proprement parler la côte de Barbarie, ainsi appelée du nom des Berbers, peuple indigène qui habite l'intérieur de l'Atlas, et qui se dispute le sol de l'Afrique septentrionale avec les Turcs et les Arabes. Toute cette côte est divisée en quatre parties ou états bien distincts :

1° La régence de Tripoli, entre la grande et la petite Syrte, gouvernée par un pacha héréditaire appelé Bey. Son terroir est stérile et sablonneux, excepté sur ses côtes où l'on trouve une végétation assez riche, les oranges, les citrons, le lotus et d'autres fruits particuliers à l'Orient. La capitale de la régence de Tripoli, qui porte aussi le même nom et qu'il ne faut pas confondre avec l'asiatique Tripoli, en Syrie, est une ville forte, ancienne, commerçante, peuplée de Turcs, de Maures et de Juifs. Tripoli est en active relation de commerce avec l'intérieur de l'Afrique; elle reçoit régulièrement des caravanes venant de Tombouctou.

2° La régence de Tunis; elle est située à l'ouest de Tripoli. C'est un état qui renferme environ quatre ou cinq millions d'habitants; le fond de la population se compose des Maures, qui sont agriculteurs et commerçants, mais qui cependant sont moins nombreux que ces races de Bédouins, habitants du désert, lesquels parcourent en multitude les pays cultivés où ils se rendent si redoutables. C'est toujours la partie voisine de la mer qui présente le plus de culture; elle est

abondante en oliviers, en autres fruits, en villes et en villages remplis d'une assez nombreuse population.

La ville de Tunis est une des plus intéressantes villes de l'Orient : aucune n'est plus commerçante plus industrielle. Les Maures, contre l'usage de cette nation, s'y montrent pleins de tolérance et d'égards envers les Européens. On voit à quelque distance de la ville le magnifique palais de Barda, que l'on croirait appartenir aux états les plus policés de l'Europe.

Tout ce pays est rempli des souvenirs de l'antiquité à toutes ses époques : c'est là que se trouvait une des plus grandes cités du monde antique, et que s'étendait le pays de Carthage, occupant les deux régences de Tripoli et de Tunis, sans parler des vastes régions qui en étaient tributaires.

Beaucoup de voyageurs ont parcouru la plaine de Carthage, dans le dessein de faire connaître les débris qui attestent encore l'existence de cette antique cité dans le pays de Tunis. J'extrairai d'abord quelques lignes intéressantes de milady Montagne qui, à son retour de Constantinople, s'est arrêtée à Tunis, et a visité les ruines de la célèbre rivale des Romains ; voici la relation qu'elle donne des deux cités vivante et morte qui occupent cette région :

« J'étais fort curieuse de voir ce qu'il y a de remarquable dans cette partie du monde, et en particulier les ruines de Carthage. Je suis montée en voiture à neuf heures du soir ; la lune étant dans son plein, j'ai vu le pays à minuit aussi bien qu'à midi. La chaleur du soleil est ici tellement insupportable, qu'il est im-

possible de voyager le jour. La plus grande partie du sol est sablonneuse ; mais cependant il est fertile en dattes, en figues, en olives qui viennent naturellement, et qui n'en sont pas moins les meilleurs fruits du monde.

A six milles environ de Tunis, nous avons vu les restes de ce grand aqueduc qui conduisait l'eau à Carthage de plusieurs montagnes élevées, qui en sont distantes de quarante milles. Il y a encore quelques arcades entières ; les pierres sont d'une taille énorme, et cependant toutes sont polies et si exactement liées les unes aux autres, qu'on a employé très-peu de ciment pour les joindre ensemble ; cependant il est probable qu'elles seront sur pied dans deux mille ans encore, si l'art ne travaille pas à les détruire. Il commençait à faire jour quand nous arrivâmes à Tunis. Cette ville est bien bâtie en pierre très-blanches, mais les maisons n'ont point de jardins ; ils ont été, dit-on, détruits entièrement par les Turcs, lorsqu'ils la prirent pour la première fois, et depuis on n'en a point replanté. Ces sables arides sont insupportables à la vue, et le manque d'ombre dans un climat aussi brûlant rend la chaleur si excessive, que j'ai eu bien de la peine à la supporter ; il est vrai que tous les jours, vers midi, une brise venant de la mer rafraîchit un peu l'air, sans cela il serait impossible de vivre. Il n'y a point d'eau courante ; on ne peut s'en procurer que par des citernes, où l'on rassemble l'eau des pluies qui tombe en septembre. Les femmes ne sortent que voilées d'un voile noir qui leur tombent jusqu'aux pieds.

J'allai le lendemain , après le repos de la nuit, voir les ruines de Carthage ; comme j'étais déjà brûlée par le soleil, je fus charmée d'entrer dans un souterrain qui porte le nom d'écuries des éléphants, mais que je ne puis croire avoir été destiné à cet usage. J'ai trouvé dans les décombres des fragments de colonnes d'un beau marbre, et même de porphyre : on ne me persuadera pas qu'on se soit donné la peine inutile de transporter là ces morceaux ; je ne puis croire davantage que des piliers de cette beauté aient été taillés pour décorer une écurie ; j'aime mieux voir là l'appartement d'été de quelque palais. Il sert maintenant de magasin pour les blés du pays. Après m'être un peu rafraîchie par une pause faite dans ce lieu, par du lait et par des fruits exquis que l'on avait apportés pour moi, je suis montée sur une petite colline, où était anciennement le fort de Byrsa, et de là j'ai vu avec beaucoup de clarté la place où s'élevait jadis la fameuse Carthage : elle était sur un isthme que la mer baignait des deux côtés ; ce sont à présent des terres fangeuses et des marais salants qui ont pris la place des eaux de la mer. Strabon donne à Carthage quatorze milles de circonférence ; cet espace n'est plus tracé ; il n'y a que ce que je viens de vous exposer , et son histoire est si connue, que je n'en ferai pas même un abrégé. »

M. de Châteaubriand ne s'en est point tenu à l'insignifiante relation de milady Montagne ; il termine son itinéraire par son voyage de Tunis, et il s'est livré à d'intéressantes recherches sur les ruines de Carthage, dont il a recueilli les résultats dans les dernières pages

de son immortelle relation ; on y trouve aussi un rapide et brillant abrégé de l'histoire antique de Carthage, tel que la spirituelle ambassadrice de Londres n'avait pas cru devoir l'entreprendre. L'histoire de cette célèbre cité est exposée à grands et beaux traits, depuis sa fondation par la veuve de Sychée, et non-seulement jusqu'à sa ruine par les deux Scipions , mais encore jusqu'à la destruction de la nouvelle Carthage, de la Carthage des Romains , qui eut aussi d'assez belles destinées jusque vers le VII^e siècle ; on la voit disparaître vers le temps de saint Louis. Il en reste encore ce superbe aqueduc dont parle milady Montagne , et qui atteste, dit Maltebrun, la puissance romaine à l'ombre de laquelle la seconde Carthage florissait.

M. de Châteaubriand a fait tous ses efforts pour restituer, à l'aide d'Appien et de Strabon, la description de la Ville de Carthage, et pour retrouver l'emplacement de ses ruines ; il croit avoir découvert la vraie enceinte de cette antique cité , qui semblerait avoir échappé aux précédents voyageurs. Ses inductions, fondées sur des faits historiques et particulièrement sur un passage que vous connaissez du premier livre de l'Enéide, peuvent être fondées en vérité, et la science archéologique ne les a point encore, que je sache du moins, réfutées. Au reste, il n'est demeuré de la vieille Carthage que des citernes qui sont d'une grande beauté, et qui donnent une haute idée des monuments carthaginois.

Je ne sais jusqu'à quel point M. de Châteaubriand, soutenu des arguments d'une pressante érudition , a

exploré solidement pour la science le sol antique de Carthage ; mais ce qu'il y a de certain , c'est que nul ne possède comme lui le secret de décrire les lieux qu'il a visités , de les peindre d'un mot , par l'éclat d'une image soudaine, et de vivifier toutes les régions qu'il parcourt, tous les horizons qu'il embrasse, en les peuplant d'immenses souvenirs.

« Le vaisseau sur lequel j'étais parti d'Alexandrie, dit ici l'illustre voyageur, étant arrivé au port de Tunis, nous jetâmes l'ancre en face des ruines de Carthage : je les regardais sans pouvoir deviner ce que c'était ; j'apercevais quelques cabanes de Maures, un ermitage musulman sur la pointe d'un cap avancé, des brebis paissant parmi des ruines, ruines si peu apparentes que je les distinguais à peine du sol qui les portait : c'était là Carthage. »

Écoutons encore notre voyageur du haut de la colline de Byrsa, dont le nom est si connu dans l'histoire originelle de la colonie de la Phénicienne Didon :

« Du sommet de Byrsa l'œil embrasse les ruines de Carthage, qui sont plus nombreuses qu'on ne le pense généralement ; elles ressemblent à celles de Sparte, n'ayant rien de bien conservé, mais occupant un espace considérable. Je les vis au mois de février : les figuiers, les oliviers et les caroubiers donnaient déjà leurs premières feuilles ; de grandes angéliques et des acanthes formaient des touffes de verdure, parmi les débris de marbre de toutes les couleurs. Au loin je promenais mes regards sur l'isthme, sur une double mer, des îles lointaines, sur

une campagne riante , sur des lacs bleuâtres , sur des montagnes azurées ; je découvrais des forêts , des vaisseaux , des aqueducs , des villages maures , des ermitages mahométans , des minarets , et les maisons blanches de Tunis.

» Environné des plus grands et des plus touchants souvenirs , je pensais à Didon , à Sophonisbe , à la noble épouse d'Asdrubal ; je contemplais les vastes plaines où sont ensevelies les légions d'Annibal , de Scipion , de César. Mes yeux voulaient reconnaître l'emplacement d'Utique : hélas ! les débris des palais de Tibère existent encore à Caprée , et l'on cherche en vain à Utique la place de la maison de Caton ! Enfin , les terribles Vandales , les légers Maures passaient tour à tour devant ma mémoire , qui m'offrait pour dernier tableau saint Louis expirant sur les ruines de Carthage. Que le récit de la mort de ce prince termine cet Itinéraire ; heureux de rentrer dans ma patrie par un antique monument de ses vertus , et de finir au tombeau du roi de sainte mémoire ce long pèlerinage au tombeau des grands hommes ! «

Et c'est par le récit de la mort du saint roi , si touchant , si palpitant d'intérêt , si digne de Joinville auquel il est emprunté , que l'illustre pèlerin achève sa relation , c'est-à-dire en évoquant le souvenir le plus national qui puisse être suggéré en vue de la rade africaine de Tunis.

3° Algérie. C'est l'ancienne Numidie , où l'on trouve Césarée , Cyrta , Hippone. Mais la régence d'Alger , depuis qu'elle est devenue une province de France , est

un objet de trop d'intérêt pour ne pas être traité dans un chapitre à part ; c'est pourquoi nous entrons immédiatement dans la grande région du nord-ouest où s'étend un vaste empire sur lequel il convient de nous arrêter un moment.

4° Empire de Maroc. La ville de ce nom, siège d'un empire considérable fondé en Afrique par les Arabes, fut bâtie en 1052 ; et c'est de là que les peuples arabes se répandirent en Espagne, assujétirent les régions du désert, et s'étendirent sur tous les états que nous venons de parcourir sous le nom de Barbaresques, jusqu'à ce que des dissensions intestines eurent brisé ce même empire et l'eurent limité aux provinces qu'il possède maintenant. L'empire de Maroc est gouverné par un chérif ou descendant de Mahomet dont la postérité règne encore depuis le XVI^e siècle, malgré les plus fréquentes révolutions.

L'empire de Maroc, presque aussi grand que l'Espagne entière en n'y comprenant que les provinces cultivées, peut bien avoir 200 lieues de long sur 140 de large. Dans les deux provinces de Fez et de Maroc, situées l'une au nord, l'autre à l'ouest de l'Atlas, la fertilité du sol en fruits et en blés est merveilleuse, du moins dans les lieux où l'eau existe en assez grande abondance, et il s'y fait un grand commerce d'exportation.

L'empire de Maroc est divisé en quatre principaux états ou royaumes soumis au même empereur : 1° le royaume de Sous, au midi, devenu plus tard un état indépendant sous le nom de Sydy-Hescham ; 2° Ta-

filet, sur le versant septentrional de l'Atlas, et d'où la dynastie régnante tire son origine ; 3^o Fez, grande cité vers le nord, la plus importante de l'empire quoique moins grande que Maroc, et bien que ses maisons, faites en briques et la plupart d'un seul étage, ne présentent aucune beauté de construction. Ses rues, étroites et tortueuses, ressemblent à de longues galeries généralement couvertes par des treilles, ce qui empêche l'air de circuler. On y voit beaucoup de mosquées, et entre autres un minaret qui paraît avoir cent pieds de haut. Remarquez dans le royaume de Fez, à cause de leurs rapports continus avec les Européens, Tetouan et Tanger, deux ports sur la Méditerranée. Tanger, construite sur le détroit de Gibraltar et assez importante par son port et par son commerce, est la résidence des consuls de l'Europe, depuis que la tyrannie soupçonneuse du gouvernement ne permet point aux Européens de résider dans l'intérieur des terres. Tanger est une petite ville agréablement située ; on aperçoit ses minarets de la côte d'Espagne, du port de Gibraltar ou plutôt de celui d'Algésiras, qui est précisément vis-à-vis. Cette ville africaine, avec la petite ville chrétienne d'Algésiras, sont les deux points par lesquels se regardent de près, sans jamais s'unir, les deux civilisations ennemies, de l'Afrique et de l'Europe, de la religion du Christ et de celle de Mahomet. Cependant l'Espagne a un pied en Afrique ; car, sans parler de l'archipel des Canaries, il y a sur le territoire de Maroc lui-même, et tout près de Tanger, l'important presidio espagnol de Ceuta, place forte qui con-

tient environ 8,000 habitants. Mais, comme si l'Espagne, même en s'établissant sur le sol africain, avait voulu manifester son aversion pour le séjour des Maures, ses anciens et formidables ennemis, elle n'a trouvé rien de mieux à faire de ses possessions en Afrique, que des bagnes, qu'un lieu de déportation pour les criminels.

Venons à la ville de Maroc, capitale de l'empire de ce nom, située sur un vaste et fertile plateau d'une grande élévation au-dessus du niveau de la mer. Son aspect est celui de toutes les autres villes de l'Orient : grande, mal pavée, tortueuse, mais avec de grands et beaux édifices, tels que le palais impérial, la place d'audience et plusieurs mosquées qui se font remarquer par cette élégante architecture moresque, qui a laissé des traces bien sensibles dans l'architecture chrétienne du moyen-âge. On y admire surtout la célèbre fabrique de maroquin, dans laquelle sont occupés plus de 4,200 ouvriers ; ainsi que l'édifice nommé Bel-Abbas, qui offre réunis dans son enceinte un sanctuaire, un mausolée, une mosquée, et un hôpital où près de 4,500 malades trouvent un abri et des secours.

La ville de Maroc, qui possède maintenant une population d'environ 60,000 âmes, est bien déchue de son antique splendeur, surtout depuis qu'elle n'est plus la résidence du souverain. Pour avoir une idée assez fidèle, peut-être même un peu exagérée, de la splendeur de Maroc dans les premiers siècles de son origine, il faut lire la description qui en a été donnée

par le géographe Léon l'Africain. Vous pouvez savoir que ce célèbre voyageur, né à Grenade, après s'être retiré en Afrique, sa ville natale étant prise, et avoir embrassé le mahométisme, publia une description très-intéressante de toute l'Afrique alors connue, et que lui-même avait parcourue en grande partie. Léon traduisit ensuite son livre en italien, et cet ouvrage qui a conservé jusqu'à nos jours une juste réputation *, a été traduit en français par Jean Temporal en 1556, en deux volumes in-folio. J'ai en ce moment sous les yeux l'édition de cette traduction, en quatre volumes in-8°, imprimée en août 1830, aux frais du gouvernement, pour procurer du travail aux ouvriers typographes. On y a joint les fragments existants des plus illustres voyageurs des XV^e et XVI^e siècles, tels qu'Améric Vespuce, Vasco de Gama, et autres navigateurs plus ou moins célèbres. Je vous donnerai, mes jeunes lecteurs, une idée assez intéressante des descriptions de Léon l'Africain, et en même temps, ce qui est notre objet spécial, des magnificences bien déchues de la ville de Maroc, en vous rapportant un assez long détail des monuments qui décoraient cette ville vers le XV^e siècle, et dont plusieurs subsistent encore. Seulement vous ferez grâce au style archaïque du traducteur Jean Temporal, style qui, au reste, n'a pas encore trop vieilli, et qui n'est pas sans mérite pour le temps.

* Voir dans la Biographie universelle l'article consacré à ce géographe : « Pour plusieurs pays de l'intérieur de l'Afrique, c'est le seul écrit original auquel on puisse avoir recours. »

Description de la ville de Maroc au XV^e siècle.

« Maroc est regardée comme l'une des plus grandes villes qui soient au monde, et des plus nobles d'Afrique. Assise dans une grande plaine, et distante de la montagne d'Atlas d'environ quatorze milles, elle fut édiflée par Joseph, fils de Jessin, avec l'avis et conseil des plus industrieux et des plus habiles ouvriers qu'il trouva en entrant dans cette région. Son circuit est d'une merveilleuse étendue; durant le règne de Hali, fils du roi Joseph, on y comptait environ cent mille feux, et plutôt davantage que moins; elle avait vingt-quatre portes, et était ceinte de fortes murailles, dont la maçonnerie était à chaux vive et à sable, puis cotoyée d'un fleuve éloigné seulement de six milles. Il y a plusieurs temples, collèges et hôtelleries, selon la coutume d'Afrique.

» Mansar, un des premiers et des plus célèbres empereurs du Maroc, éleva un temple magnifique auquel il joignit une tour dont la maçonnerie était de pierres fort grosses et entaillées, comme celles du Colysée qui est à Rome: la vis par où on y monte est pleine et large de neuf paumes; la grosseur de la muraille de dehors de dix, et le fond de la tour de cinq autres, ayant au dedans sept chambres fort commodes et aisées pour aller, ayant assez clarté, à cause que le long de la vis, jusqu'à la sommité d'icelle, sont de belles et grandes fenêtres compassées avec une industrie grande, étant plus larges au dedans que par dehors. Et ainsi qu'on est parvenu jusque sur le cube de la tour, on

en trouve une autre petite fondée sur icelle, dont la pointe est en forme d'une aiguille, ayant de tour vingt-cinq coudées, quasi autant comme le comble de la principale, et est de la hauteur de deux lances ; puis y a au dedans trois architraves courbés en voûtes, là on on est conduit par certaines échelles de bois. Sur la pointe y a un épieu fort bien enté et fiché, où sont confilées trois pommes toujours augmentant en grosseur, à commencer par celle de dessous. Et ainsi qu'on est parvenu au plus haut étage, il faut tourner la tête comme quand on est dans la gabie du navire ; d'où jetant la vue contre-bas, les hommes de la plus grande stature n'ont montré que de petits enfants. Et de ce lieu même se peut voir la montagne d'Azafie, qui en est distante d'environ trente milles ; puis se découvrent aussi de là toutes les plaines qui sont à l'entour jusqu'à cinquante milles. Le temple n'est pas fort bien paré par dedans, hors que les colonnes sont toutes de bois, toutefois avec une merveilleuse architecture, comme nous en avons vu plusieurs aux églises d'Italie. Ce temple est l'un des plus grands qui soient en tout le monde ; mais il est aujourd'hui abandonné, parce que les habitants n'ont coutume d'y faire leurs oraisons autre jour que le vendredi étant la cité fort diminuée de maisons et même aux rues qui sont plus prochaines de ce temple, où à bien grande peine peut-on parvenir à cause des ruines et masures qui occupent et tiennent tout le chemin. Sous le porche se trouvoient cent boutiques de libraires à chacun côté, vis-à-vis l'un de l'autre ; mais maintenant on fe-

roit beaucoup d'en pouvoir trouver une seule dans toute la cité, dont les deux tiers sont déshabités, et ce qui est vide dans icelle est planté de palmes, vignes et d'autres arbres fruitiers, parce que les habitants ne sauroient être jouissant hors la ville d'un seul pied de terre, pour être trop outrageusement par les Arabes molestés; tellement qu'on peut bien dire avec vérité que la cité soit venue en décadence devant son temps; car il n'y a pas encore cinq cents ans accomplis qu'elle fut édifiée; mais les guerres avec la mutation des seigneureries sont la seule occasion de son malheur.

»On y voit aussi une forteresse de la grandeur d'une ville, étant les murailles bien fortes et épaisses, avec belles portes faites de pierre tiburtine, et toutes ferrées. Au milieu de cette forteresse se trouve un beau temple, sur lequel il y a une tour, et à la sommité un épieu de fer, transperçant trois pommes d'or, pesant cent trente mille ducats africains; la plus basse d'icelles est la plus grosse, et la dessus plus petite, dont la valeur incitant les cœurs avares de plusieurs à leur jouissance, a fait que se sont trouvés beaucoup de seigneurs qui les ont voulu ôter de là pour s'en aider à leur besoin; mais il leur est toujours survenu quelque sinistre accident, par lequel ils ont été contraints de n'attenter plus à chose si hasardeuse, de sorte qu'ils ont estimé à mauvais présage pour quiconque les voudrait enlever et bouger de leur place. L'opinion vulgaire est que ces pommes furent là posées sous telle constellation, qu'elles ne peuvent en être bougées; d'autres disent, outre cela, que celui par qui elles y

furent fichées fit une certaine conjuration magique , contraignant aucuns esprits à les garder à perpétuité ; et pour confirmer ce commun dire, plusieurs assurent que de notre temps le roi Mansor, pour prévenir aux inconvénients et nécessités qui lui eussent pu survenir par les assauts impétueux qui lui étaient journallement données des chrétiens portugais, voulait, quoi qu'il en fût (se moquant au possible de cette vulgaire opinion), les ôter d'où elles étaient, ce que les habitants de Maroc, tous d'un commun consentement, lui dénièrent franchement, ne lui voulant, en sorte que ce soit, permettre, alléguant icelle être la plus grande noblesse de Maroc. Nous lisons aux histoires que la femme de Mansor, pour laisser encore quelque mémoire d'elle-même à l'avenir, vendit ses propres bagues et autres bijoux, tant d'or comme d'argent, avec autres dorures et pierreries qui lui avaient été données par son dit mari lorsqu'il l'épousa, et en fit faire trois pommes pour rendre cette sommité très-riche et décorée. »

Si vous n'êtes point lassé de mon vieux Temporal , mon jeune lecteur, je continuerai encore un peu cet extrait ; car le voilà qui traite d'une matière assez curieuse d'institutions pour lesquelles on n'est pas accoutumé à rencontrer chez les Mahométans ni un grand zèle, ni de grandes constructions. Je veux parler du collège qui était magnifique, ainsi que de l'université de Maroc, laquelle jouissait d'une grande célébrité.

« Il y a aussi dans la même forteresse un très-noble collège, là où plusieurs écoliers étaient entretenus ; et se trouvent en icelui trente chambres, puis un plan

une salle où l'on souloit lire anciennement. Tous ceux qui y étaient reçus avaient leurs dépents, et étaient vêtus une fois l'an, autant bien que les docteurs avaient leurs salaires, qui montoient à la valeur de cent ducats ordinairement; toutefois il y en avait d'aucuns qui en recevaient deux cents, les uns plus, les autres moins, selon la qualité de leurs lectures. Et ne pouvait là être admis ni reçu pour écolier nul qui ne fût bien fondé et instruit dès le commencement aux bonnes disciplines. Ce lieu-là est enrichi de belles mosaïques; et où il n'y a des mosaïques, le pan des murailles est revêtu par-dedans de certaines pierres cuites en losanges entaillées, avec feuillages subtils et autres ouvrages diversifiés, et même la salle où l'on avait coutume de lire, et les allées toutes couvertes, étant le niveau de ce qui reste découvert tout pavé à carreaux émaillés, qui s'appellent ezzuléia, comme l'on en use encore par les Espagnes. Au milieu du corps de cet édifice, il y a une fontaine construite de marbre blanc subtilement ouvré, mais basse, à la mode d'Afrique. Jadis un grand nombre d'écoliers soulaient aller à ce collège, comme je puis entendre; mais pour aujourd'hui ne s'y en trouvent que cinq ou six, qui sont enseignés par un très-ignorant lecteur et légiste, entendant bien peu à l'humanité, et encore moins y entendent les autres disciples. »

Permettez-moi encore ici une interruption. Vous voyez bien, mes jeunes amis, que c'était alors comme aujourd'hui; à Maroc, comme dans votre pays, il pouvait se rencontrer de graves professeurs en bonnet

carré et en toge , s'entendant fort peu à l'humanité, c'est-à-dire aux lettres humaines qu'ils enseignent et pratiquent ; il y avait aussi des disciples fort ignorants, fort peu assidus et zélés, comme le font croire les deux mots qui terminent le précédent paragraphe. Cela est de tous les temps , mes chers lecteurs, vous le savez trop bien par expérience ; et, pour le dire en passant, cela ne doit pas vous détourner d'une haute estime pour l'université maroquine ; personne n'ignore l'éclat que répandirent les lettres chez les Arabes d'Espagne, et comment le flambeau sacré, s'étant éteint dans cette contrée, trouva un refuge chez les Maures d'Afrique, après leur expulsion de l'Europe. Ici le voyageur revient à décrire avec des couleurs vraiment orientales les nombreux palais groupés ensemble, dont plusieurs se font admirer encore dans la cité de Maroc.

« Il faut aussi admirer dans la forteresse onze ou douze palais somptueux et excellents, qui furent édifiés par Mansor. Au premier, qui se présente de front, était posée la garde des arbalétriers chrétiens, qui soulaient être cinq cents, toujours cheminant devant le seigneur en quelque part qu'il allât ; au palais, y avait un tel nombre d'archers. En l'autre, qui était un peu plus outre, demeuraient les chanceliers et secrétaires ; et ce palais, en leur langue, est appelé la maison des États. Le tiers est nommé le palais de la Victoire, parce qu'en icelui étaient les armes et munitions de la cité. Le quart, qui est encore plus avant, était ordonné pour la résidence du grand écuyer du roi ; et, tout joignant, il y a trois étables à voûtes, et

en chacune peuvent loger deux cents chevaux. Il y en a deux autres pour les mulets ; l'une de telle grandeur, que cent mulets y peuvent tenir, et l'autre était expressément pour les juments et mulets que le roi chevauchait. Au près de ces étables, y avait des greniers faits à voûtes et à deux étages, dont l'un était pour tenir la paille ; en celui de dessous, se mettait l'orge pour les chevaux ; et au dernier se mettait le froment, étant si ample, qu'il en pouvait tenir plus de trente mille setiers ; et tel nombre pouvait tenir encore dans l'autre, sur le couvert duquel il y a certains pertuis qui sont faits expressément avec des degrés de pierre fort unis, par où les bêtes montent leurs charges jusqu'à l'égal du couvert sur lequel se mesure le froment qu'on jette, puis après dans le grenier, par les pertuis ; et, le voulant mettre dehors, il y a autres trous par le dessous du plancher qu'ils découpent ; et ainsi le peuvent y mettre et tirer hors sans grande peine.

» Plus loin encore se voit un beau palais qui avait été construit pour y endoctriner les enfants du roi et autres de sa famille ; et en celui-ci il y avait une belle chambre, dont le diamètre est composé en quadrature ceinte de certaines galeries et fenêtrages à claires vitres de diverses couleurs, avec aucunes tables et armoiries autour d'icelle, entaillées, peintes et dorées de fin or et pur azur en plusieurs parties. Il y a encore un autre palais où semblablement était assise une autre garde de corselets, et un autre fort grand, où le seigneur de la cité donnait publique et générale audience. En un autre logeaient les ambassadeurs et secrétaires,

quand il les voulait voir. En un autre, dont la masse de l'édifice était divisée en plusieurs corps de parties, étaient les fils dudit seigneur un peu grands. En un autre plus éloigné, et près les murailles de la forteresse qui répondaient à la campagne, il y a un très-plaisant jardin, produisant arbres, et diapré de toutes fleurs colorées et odorantes, là où se trouve une loge carrée toute élevée de marbre et profonde de trois pieds et demi. Au milieu est érigée une colonne qui soutient un lion fort industrieusement taillé sur une base à la sommité d'icelle, qui de sa gueule dégorge assez abondamment une eau très-claire et déliée qui vient s'épandre par l'air de la loge ; et à chacun angle est posé un léopard de marbre blanc, martelé de taches vertes et rondes de nature, tellement qu'il ne s'en trouve de tel en nul autre lieu, hors qu'en un endroit de mont Atlas qui est distant de Maroc de cent cinquante milles. Joignant ce jardin, il y a un parc où on voyait encloses plusieurs bêtes sauvages, comme girafes, éléphants, lions, cerfs et chevreuils ; mais les lions étaient séparés d'avec les autres animaux ; et est appelé ce lieu encore à présent la demeure aux lions. Le peu qui demeure maintenant dans cette cité peut faire foi, rendant très-ample témoignage de la pompe, grandeur et magnificence dont elle était décorée, régnaient icelui Mansor.

» Mais aujourd'hui toute cette magnificence est tombée ; dans toute la forteresse, il n'y a d'habité que le palais de la famille et celui des arbalétriers, où font résidences les portiers et muletiers du seigneur qui y

est à présent demeurant ; tout le reste est pour retraite des pigeons, corbeaux, corneilles et autres oiseaux. Le jardin jadis tout plaisant, où nature employait tous ses trésors, est aussi réceptacle des immondices de la cité. Le palais où était entretenue bien soigneusement la librairie est en partie occupé pour jucher les poules, et le reste est converti en colombiers pour attirer les pigeons, qui font leur nid dans les armoires où l'on tenait jadis religieusement les livres où les bonnes sciences étaient comprises. »

Ici, Léon l'Africain interrompt son récit pour raconter avec des détails fort curieux et que nous ne pouvons reproduire, tout l'historique de la puissance des Maures en Afrique et en Europe, particulièrement sous le célèbre roi Mansor, auquel Maroc devait la plus grande partie de sa splendeur. Puis il fait voir comment l'empire des régions de l'Atlas avait depuis longtemps décliné et était déjà assez loin de son ancienne suprématie. « Tant y a, termine ici le voyageur Léon dans le style naïf de son traducteur, tant y a que la pauvre cité de Maroc a été en grande extrémité, et tenue en peu de réputation, étant continuellement molestée et opprimée par l'âpre violence des importuns Arabes, pour le moindre refus qu'elle fasse d'obtempérer à leur insatiable vouloir. Tout ce que vous avez entendu de Maroc, je l'ai vu en partie ; et de ce que le temps ne m'a permis avoir la connaissance, j'ai eu recours aux histoires du célèbre chroniqueur de Maroc, divisées en sept parties. »

Pour revenir à la ville de Maroc telle qu'elle existe maintenant, et à l'empire dont elle est la capitale dans les régions de l'Atlas, son gouvernement est formé du despotisme le plus absolu, tempéré seulement par l'usage où est l'empereur de s'asseoir plusieurs fois par semaine dans la place d'audience et de recevoir, sans distinction de rang, les plaintes de tous ses sujets. Car, à Maroc, il n'y a pas de distinction de naissance ; toutes les inégalités des autres nations disparaissent devant la communauté de l'esclavage. Mais les gouverneurs oppriment cruellement le peuple ; il n'y a aucunes lois civiles protectrices des citoyens ; le bien de tous appartient au prince, qui peut le confisquer à volonté, et qui sans doute n'use pas sobrement de ce droit de la barbarie.

Les diverses religions sont tolérées à Maroc ; il y a des couvents catholiques dans la capitale et dans d'autres villes de l'empire. Toutefois les moines y sont exposés à des vexations, mais pas autant que les juifs qui sont très-nombreux, et exercent une grande influence par leur commerce et par leur industrie. Du reste, ces malheureux sont horriblement maltraités ; un seul trait peut en donner une idée. A Tanger, il parut au milieu de l'hiver une ordonnance qui enjoignit aux juifs de marcher nu-pieds sous peine d'être pendus la tête en bas. Enfin, l'empire de Maroc est vraiment un état barbare, sans élément régulier d'administration, sans armée disciplinée, sans marine ; c'est un peuple esclave soumis aux caprices de son despote, pauvre et demi-

nu, mais se consolant, dit-on, de sa misère par un orgueil démesuré, appelant du nom de barbares tous les Européens, mettant eux-mêmes leur dignité dans leur barbarie.

L'empire de Maroc forme ce qu'on appelait chez les anciens la Mauritanie ; elle se divisait en Césaréenne à l'est, et en Tingitane à l'ouest, du nom de Tingis, aujourd'hui Tanger.

Les pays qui s'étendaient au-delà de l'Atlas, au sud, maintenant soumis à l'empire de Maroc, étaient peu connus des anciens ; ils donnaient aux habitants du désert le nom de Gétules et de Garamantes. Les terres du milieu, dit Pomponius Méla, sont entièrement désertes, soit à cause de la chaleur insupportable du climat, soit parce qu'on ne trouve dans les autres que des sables arides et des serpents dangereux. On peut regarder que ces peuples répondaient au pays connu maintenant des géographes sous le nom de Bilédulgid ou pays des Dattes, situé au penchant méridional de l'Atlas, au nord du grand désert, à l'extrémité sud de l'Algérie, un peu au-dessus des Cabyles, région sillonnée maintenant encore par des tribus errantes.

Toute la partie ouest des états barbaresques est entrecoupée par l'Atlas, célèbre chaîne de montagnes dont les anciens s'étaient souvent préoccupés, et dont ils avaient fait le centre de beaucoup de traditions mythologiques. La chaîne de l'Atlas s'étend de l'est à l'ouest ; inhabitable en quelques endroits à cause de la rigueur excessive du froid, en d'autres endroits il est

tempéré, et on peut y conduire les troupeaux. La neige qui en couvre les cimes n'empêche pas le blé d'être assez abondant sur les sommets de l'Atlas.

Pomponius Méla caractérise parfaitement l'Atlas d'après les idées que l'on s'en était formées chez les Romains, qui d'ailleurs le connaissaient très-bien par suite de leurs rapports avec la Mauritanie. « Du milieu des régions sablonneuses sort la masse énorme de l'Atlas. Ce mont inaccessible, escarpé, ne présentant partout que d'affreux précipices, diminue de surface à mesure qu'il s'élève; telle est cette élévation, que son sommet échappe aux yeux et se perd dans les nues; ce qui a fait dire aux anciens non-seulement qu'il touchait aux astres, mais encore qu'il portait le ciel. »

L'espèce de demi-civilisation qui couvre les régions septentrionales de l'Afrique disparaît entièrement au-delà de Bilédulgérid et du royaume de Darah. Vous entrez alors dans cet immense désert connu sous le nom de Saharah, brûlé des feux du tropique, et qui sépare le nord de l'Afrique des états du centre que nous avons parcourus précédemment, Yolofo, Mandingues, etc. Que dire du désert de Saharah? rien autre chose que tout ce qui est rapporté de tous les déserts qui se trouvent à la surface du monde; seulement celui-ci est justement appelé le grand désert: il s'étend depuis la Nubie jusqu'à l'océan Atlantique, et depuis les pieds du mont Atlas jusqu'aux rives du Niger. « Le côté du nord-ouest, selon Maltebrun, paraît être un plateau peu élevé au-dessus du niveau de la mer, cou-

vert de sables mouvants, parsemé de quelques collines rocailleuses et de quelques vallons où l'eau rassemblée nourrit des arbrisseaux épineux, des fougères et de l'herbe. Les montagnes qui bordent l'océan Atlantique ne présentent pas une chaîne, mais seulement des pics isolés; elles se perdent vers l'intérieur dans une plaine couverte de cailloux blancs et aigus; les collines de sable, souvent transportées par le vent, sont rangées en lignes semblables aux flots d'une mer. Pendant la plus grande partie de l'année, l'air sec et échauffé conserve l'aspect d'une vapeur rougeâtre; on croirait apercevoir vers l'horizon les feux de plusieurs volcans. La pluie tombe depuis juillet jusqu'en octobre. Les lions, les panthères, les serpents, souvent d'une dimension énorme, ajoutent à l'horreur de ces affreuses solitudes. »

Nous ne parlerons point des différentes peuplades barbares qui se tiennent sur les côtes ou dans les rares oasis du désert; vous pourrez parcourir sur la carte leurs noms d'ailleurs assez incertains. Ces peuples sont d'une barbarie immuable; il existe des relations d'Européens qui ont été emmenés captifs et réduits en esclavage dans cet immense désert, et qui ont éprouvé de la part des Maures les plus cruels traitements. Les Maures ou Arabes du désert ont tous les défauts de leur race, défauts qu'ils outrent encore à l'excès. Ils en ont aussi la laideur; leur couleur cuivrée, mêlée de rouge et de noir, a quelque chose de hideux. Ils ne sont cependant pas dépourvus de quelque indus-

trie , surtout pour ce qui regarde la tisseranderie , le maroquinage , ainsi que l'art de damasquiner en métaux précieux et avec d'élégantes arabesques les armures et une multitude d'ornemens divers , destinés aux princes et aux seigneurs de Maroc.

Il y a pourtant un service de caravanes assez fréquentes et assez régulières , qui parcourent le désert de Saharah. M. Caillié l'a traversé de Tombouctou jusqu'à Talifet. Là , il n'y a point de route que l'on puisse traverser parmi les sables mouvants de cette immensité ; les caravanes se dirigent dans ces vastes plaines soulevées par les vents , dans cette mer sans eau , comme l'appellent les Arabes , au moyen de l'étoile polaire , qu'ils ne perdent point de vue au milieu de leurs nuits brillantes. Elles mettent ordinairement cent trente jours à traverser le désert , en comptant les différents séjours qu'elles font aux oasis. Il faut que les caravanes soient très - nombreuses , si elles ne veulent pas tomber entre les mains des tribus barbares qui sont répandues sur les frontières ; et surtout bien prudentes , soit à ne pas s'écarter des oasis , soit à bien calculer la quantité nécessaire de provisions , si elles ne veulent s'exposer à mourir de soif au milieu des sables ; et les annales du désert rapportent de ces funestes naufrages beaucoup d'exemples qui font frémir. Il y aurait une question intéressante à poser ici , mais dans laquelle je ne veux point m'engager ; ce serait de savoir jusqu'à quel point les déserts de l'ancien continent de l'Afrique en particulier sont réelle-

ment inhabitables, et si la culture survenant ne pourrait pas rendre à l'habitation du genre humain une partie du moins de ces immenses et flottantes régions ; ainsi, à une époque inconnue, on verrait peut-être l'héritage entier du premier père rendu à sa postérité et redevenu fertile, sous la fatale condition d'arroser ce désert de sueurs inexprimables ; et peut-être un jour chaque habitant de la terre obtiendrait sa place au soleil et son champ à cultiver.

Je terminerai ce chapitre en disant quelques mots sur les îles qui sont au nord-ouest du continent africain. Il y a trois archipels dont deux, celui de Madère et celui du cap Vert, appartiennent aux Portugais. Il n'y a rien d'important à remarquer sur ces îles, d'ailleurs extrêmement connues parce qu'elles sont sur les lignes de tous les voyageurs de l'Inde. Nous n'en dirons pas de même à l'égard du groupe des Canaries appartenant à l'Espagne, et où l'on remarque ce fameux pic de Ténériffe, dans l'île de ce nom, l'une des plus hautes montagnes qui soient dans le monde. On trouve dans les Canaries de bien curieux débris qui semblent se rapporter à une civilisation très-avancée, dont les éléments sont analogues à ceux des peuples les plus célèbres de l'antiquité. Les Guanches, habitants primitifs de ces îles, se rattachent certainement à la région de l'Atlas, et les débris dont je parle donneraient quelque vraisemblance à l'opinion de ceux qui placent dans cette région maritime l'existence d'un immense empire dont il est question dans Platon, et

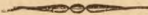
qui, sous le nom d'Atlantide, après avoir possédé une puissance presque sans bornes, dans un temps qui se rapproche des temps fabuleux, aurait fini par disparaître, sans laisser de son existence d'autres traces que celles qui ont été recueillies dans les traditions confuses, et reproduites plus tard par le philosophe grec. Il est remarquable en effet que ces îles aient toujours été décrites par les anciens sous les couleurs les plus merveilleuses ; car, ainsi que le dit encore Pomponius dans l'excellente traduction de M. Fradin, « vis-à-vis sont les Hespérides, les îles Fortunées où la terre produit d'elle-même et sans culture une abondante quantité de fruits qui renaissent et se renouvellent sans interruption, de sorte qu'on y coule sans inquiétude des jours plus heureux qu'au sein des plus magnifiques cités. »

Toutefois il faudrait remonter à une époque bien reculée pour trouver quelques traces de cette civilisation ; car il n'en restait déjà plus aucun vestige à l'époque où les Espagnols et les Portugais s'emparèrent de ces îles ; et Léon l'Africain, dans l'ouvrage que j'ai cité précédemment, donne des détails fort curieux, que l'espace ne me permet pas de rapporter, sur les peuplades barbares au dernier degré qui habitaient parmi les bois dont se couvrait tout entière l'île et la montagne de Ténériffe. Nous clorons donc ici ce chapitre, parce que nous avons hâte de revenir sur nos pas, au centre de ces mêmes états barbaresques dont nous venons de parcourir la plus grande partie ; nous

allons rentrer en France sans sortir de l'Afrique, en nous étendant un peu plus longuement sur un sujet devenu tout-à-fait national et pour nous d'un intérêt bien supérieur, sur la province africaine d'Alger.

CHAPITRE III.

ALGER *.



A l'extrémité septentrionale de l'Afrique et au centre de la Barbarie, dans l'ancienne Mauritanie, se trouve située la régence d'Alger, jadis le plus redouté de tous les états barbaresques par les navires européens. Sa position avancée dans la mer, son port, ses fortifications réputées inexpugnables, favorisaient les nombreux pirates qui infestaient la Méditerranée. En station sur leurs bâtiments légers le long de la côte ou même en pleine mer, les forbans guettaient les vaisseaux qui venaient passer le détroit de Gibraltar. Ils savaient se dérober à tous les yeux; et le malheureux navire traversait avec plus de confiance ces parages

* Nous avons fait, avec l'autorisation de l'auteur, quelques changements à ce chapitre, changements que réclamait la nécessité de mettre l'article sur l'Agérie, plus en rapport avec les événements qui ont eu lieu dans la colonie depuis la première édition de cet ouvrage. (*Note de l'Éditeur.*)

funestes : la mer était libre. Il faisait force de voiles cependant, car il était toujours dangereux de se trouver sur ces côtes. Au moment où l'on s'y attendait le moins, apparaissait un petit navire, souvent de chétive apparence : il pouvait à peine marcher, il était chargé jusqu'aux bords * ; mais peu à peu il augmentait ses voiles, puis tout-à-coup il s'en trouvait si chargé que ses mâts criaient. C'était alors le moment terrible. Le pauvre Européen, reconnaissant son redoutable ennemi, mettait aussi toute sa voilure dehors et cherchait à éviter par une fuite prompte le sort affreux qui lui était réservé. Mais, hélas ! ses efforts étaient inutiles ; en vain jetait-il à la mer son chargement et tout ce qui pouvait retarder sa marche, en vain se faisait-il si léger qu'il y avait danger pour lui, et qu'il paraissait à peine effleurer la surface des ondes. Le pirate était toujours à sa poursuite ; et de même que le cruel vautour décrit dans les airs mille cercles immenses, planant au-dessus de sa proie faible et timide, les rétrécit sans cesse, charme le pauvre oisillon, le glace d'effroi, puis tombe plus rapide que la flèche sur le malheureux déjà à demi mort et le déchire sans pitié, de même le pirate courait avec une vitesse et une légèreté sans égales sur le fuyard ; déjà il le touchait, se riait des efforts des matelots, insultait à leur courage, et quelquefois même semblait prendre un plaisir barbare à prolonger la chasse et cette cruelle

* C'était un bâtiment de commerce ; il n'y avait rien à craindre.

agonie. Enfin il arborait le pavillon de la régence , le croissant fatal ; et à son bord retentissait ce cri terrible : *A l'abordage ! A l'abordage !* car rarement ces hardis pirates , hommes déterminés et de sang , attaquaient avec le canon. A ce commandement le vaisseau algérien joignait son ennemi, s'y cramponnait et vomissait sur son bord une multitude de brigands armés jusqu'aux dents, et auxquels ne pouvaient résister des hommes peu nombreux, presque sans armes, et épuisés d'ailleurs par des manœuvres longues et difficiles. Oh ! alors, si le forban était mécontent , si le vaisseau avait trop tardé à se rendre , à amener son pavillon , on voyait le sang couler sur le tillac , et des scènes si terribles, que nous n'osons les rapporter. Les pirates au contraire agissaient-ils avec douceur, ils pillaient la prise sans coup férir , et enchaînaient ceux qui montaient le vaisseau ; passagers et équipage , hommes , femmes , enfants , tous sans aucune distinction avaient à souffrir d'ignobles traitements, et le *vainqueur* rentrait en triomphe dans le port avec sa capture.

Vous vous rappelez, mes jeunes lecteurs, les horreurs de la traite des nègres, dont je vous ai parlé dans un précédent chapitre ; eh bien, les Algériens faisaient la *traite des blancs !* et ce commerce infâme s'exerçait encore avec plus de barbarie et d'atrocité que la traite des noirs. Arrivés à Alger, quelques prisonniers étaient mis en vente sur le marché ; d'autres, et c'était le plus grand nombre , étaient condamnés aux bagnes ; on les y enchaînait deux à deux comme

nos forçats, on les employait aux travaux les plus pénibles et les plus avilissants ; et ils restaient ainsi en servitude, manquant fréquemment de nourriture et continuellement des objets les plus indispensables, jusqu'à ce que leurs familles eussent payé des sommes énormes pour leur rançon *.

Les Algériens couraient sur les navires de toutes les nations ; ils ne respectaient aucun pavillon. Aussi , à diverses époques , des expéditions furent-elles formées par les puissances européennes contre Alger et leurs résidences habituelles. En 1541, Schereddin Barberousse, qui venait d'être nommé Pacha ou vice-roi d'Alger par le sultan Sélim I^{er}, qui lui avait aussi envoyé 2,000 janissaires, étant absent de la régence, l'empereur Charles-Quint jugea le moment favorable pour faire cesser la piraterie et attaquer son lieu de refuge, espérant réussir avec le même bonheur que dans son expédition contre Tunis, en 1535. Mais Charles-Quint ne connaissait ni les localités ni le caractère des peuples qu'il allait combattre. Son armée, composée de troupes d'élite de toutes les nations *, fut surprise presque aussitôt après son débarquement par une tempête et une pluie violentes. La flotte, com-

* Plusieurs hommes remarquables par leur science et leur génie ont été esclaves des Algériens. Il suffira de citer entre autres Michel Cervantes, l'immortel auteur de *Don Quichotte* ; notre fameux comique Regnard, qui a écrit un récit de captivité ; et tout récemment l'illustre astronome Arago.

** Le conquérant du Mexique, Fernand Cortès, et ses trois fils, y servaient comme volontaires.

mandée par le célèbre André Doria, fut dispersée et presque engloutie ; l'armée, qui n'avait pas même de tentes, souffrit horriblement, et la destruction de la flotte la mit en danger de manquer de vivres. Charles fut contraint de se rembarquer avec ce qui lui restait de ses troupes sur les débris de ses vaisseaux, remettant son expédition à l'année suivante. Cette tentative infructueuse avait rendu les pirates encore plus audacieux. Louis XIV, habitué à voir tout plier sous ses lois, voulut aussi réprimer leurs brigandages ; et en 1682, il confia au fameux marin Duquesne une flotte qui alla bombarder Alger pendant quelques jours, mais que le mauvais temps força bientôt à rentrer dans les ports de France. Duquesne retourna l'année suivante, et se retira par les mêmes causes, laissant quelques vaisseaux pour faire le blocus des ports de la régence. En 1684, les Algériens firent leur soumission ; mais à peine la flotte française se fut-elle éloignée, qu'ils recommencèrent la course avec plus d'activité que jamais. En 1687 et 1688, les marins français Tourville et le maréchal d'Estrées bombardèrent encore Alger sans résultat ; la piraterie recommença sitôt leur départ. En 1732, sous le règne de Philippe V d'Espagne, le duc de Mortemart s'empara d'Oran ; en 1790, cette ville ayant été presque détruite par un tremblement de terre, les Espagnols l'abandonnèrent après avoir traité avec le dey d'Alger. En 1775, Charles III, roi d'Espagne, donna mission à O'Reilly d'aller attaquer Alger. Son armée fut détruite

par les Maures, les Arabes et les Berbères, de suite après le débarquement. En 1783 et 1784, les Espagnols firent encore contre Alger des expéditions inutiles. De nos jours, en 1816, les habitants de la régence ayant maltraité quelques Anglais qui se trouvaient à Bone, le gouvernement britannique envoya l'amiral Exmouth demander satisfaction. Elle fut refusée; l'amiral bombardra la ville. Pendant l'attaque, une révolte éclata dans l'intérieur d'Alger contre le dey qui, ne pouvant faire face à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, demanda la paix à lord Exmouth qui accepta sur-le-champ. Les conditions du traité furent : 1° l'abolition de l'esclavage des chrétiens; 2° la délivrance sans rançon de tous les captifs européens; 3° la restitution d'une somme payée peu auparavant pour le rachat de 370 prisonniers napolitains. Après la ratification du traité, les Anglais se retirèrent. Alors les Algériens ajoutèrent de nouveaux ouvrages à leurs fortifications, pour empêcher que dorénavant les flottes chrétiennes pussent s'avancer aussi près de leurs murs que celle de lord Exmouth (le mât de beaupré du vaisseau amiral touchait les maisons du môle). Ces travaux faits, la piraterie recommença encore, au mépris des traités; et, en 1819, elle était portée à un tel excès, que le congrès d'Aix-la-Chapelle crut devoir envoyer une flotte composée de bâtiments anglais et français annoncer au dey la résolution prise par les grandes puissances de mettre fin à ces brigandages, et le sommer de se soumettre à leur décision. Loin de

s'épouvanter de cette déclaration , le dey répondit que ses corsaires courraient sur tous les vaisseaux qui ne lui auraient pas payé un tribut. En 1824, une flotte anglaise se présenta encore devant Alger, pour demander réparation de plusieurs actes de piraterie. Une négociation, qui intervint entre le dey et l'Angleterre, termina ce nouveau différend.

Enfin Hussein-Pacha, dey d'Alger, ayant poussé l'insolence jusqu'à frapper de son chasse-mouche M. Deval, consul français à Alger, qui lui représentait tout l'odieux de sa conduite envers les Français, le gouvernement de France donna ordre au consul de se retirer et fit bloquer les ports de la régence. Le blocus durait déjà depuis trois ans, il avait coûté à la France 21 millions de francs, sans autre résultat que d'avoir fait détruire par les Algériens tous les établissements français de la côte, et le fort de la Calle qui protégeait les pêcheurs de corail, lorsque le gouvernement, par une mesure énergique, se décida à punir les Algériens d'une manière terrible, et à venger l'Europe de tout ce qu'elle avait eu à souffrir des pirates de la régence, en détruisant leur repaire. Chacun connaît le résultat de l'expédition française contre Alger en 1830. Dire le courage de l'armée de terre et de mer, son enthousiasme, l'intrépidité avec laquelle elle s'avança contre l'ennemi, la prise d'Alger, ses marches dans le pays, ce serait vouloir répéter sans utilité et en l'affaiblissant ce que personne n'ignore. Honneur aux armées victorieuses à Alger ! honneur à elles chez toutes na-

tions ! seules elles ont accompli avec une valeur qui tient presque du prodige ce que n'avaient pu faire les efforts répétés des Espagnols et des Anglais : elles sont entrées dans la ville imprenable. Honneur à elles ! elles ont guéri cette plaie honteuse de l'humanité, la traite des blancs. Honneur aux armées françaises ! répètent encore par tout l'univers les infortunés captifs qu'elles ont arrachés à un sort plus affreux que la mort. Honneur à elles ! l'armée de 1830 n'a pas dérogé, elle n'a pas trompé notre attente, elle s'est montrée digne fille des braves de l'empire ; et, en marchant au combat, plus d'un vieux capitaine de ces jeunes conscrits, trompé par leur bravoure, leur sang-froid et leur intrépidité, s'est cru transporté sur un autre théâtre, et commandait encore les vieux soldats de l'empereur.

Le territoire de la régence d'Alger, sur lequel la France est fondée à jouir des droits de souveraineté, s'étendait de la mer presque jusqu'au pied de l'Atlas, et du royaume de Fez à l'état de Tunis. Sur la côte, la France possédait, depuis quatre siècles environ, tout le terrain compris entre Bougie et la frontière de Tunis. Il se divisait en deux parties : la partie orientale, depuis l'état de Tunis jusqu'à Seibouse, rivière qui va se jeter dans le port de Bone, appartenait à la France à titre de propriété ; la partie occidentale, depuis la Seibouse jusqu'à Bougie, appartenait à la régence qui abandonnait à la France, moyennant un tribut annuel, le sol et la pêche du corail qui se faisait sur la côte.

C'est dans la partie orientale que se trouvaient le poste du Moulin et le fort de la Calle dans lequel la France entretenait une garnison, et qui furent mis à sac par les troupes du dey, lors des premières hostilités.

Alger, la capitale de l'ancienne régence, comptait une population de 35,000 âmes environ avant l'occupation française. Depuis elle paraît réduite à 25 ou 30,000, par suite des nombreuses émigrations des Turcs *. La ville est construite en amphithéâtre, sur le penchant d'une colline dont la mer baigne le pied. Ses constructions forment un plan triangulaire, au sommet duquel se trouve la Casaba (la citadelle), qui fait partie des fortifications redoutables qui entourent la place. Les rues sont longues, si étroites, que dans plusieurs deux personnes peuvent à peine marcher de front, et pour la plupart excessivement rapides. Les maisons sont en général bâties en s'élargissant vers le haut, de manière à intercepter presque toute la lumière ; précaution recommandée d'ailleurs par la chaleur du climat, mais qui semble faire de ces longues rues sans aucunes fenêtres, les maisons étant le plus souvent éclairées dans l'intérieur, de longs cloîtres bien sombres, comme l'on en rencontre encore dans quelques-unes de nos vieilles abbayes. Les principaux édifices publics d'Alger sont : l'ancien palais du dey,

* Suivant le célèbre géographe Ballée, au 1^{er} avril 1833, Alger n'avait que 23,753 habitants, sans comprendre la garnison; et en la comprenant, elle dépasse toujours 30,000 âmes. (*Note de l'Éditeur*).

bâtiment immense, avec de spacieuses galeries soutenues par des colonnes de marbre apportées de Gênes. C'était devant ce palais qu'on exposait les têtes des rebelles et des coupables, pour servir de leçon à ceux qui auraient été tentés de les imiter. Les instruments du supplice étaient aussi appendus à ses murs. L'arsenal qui sert de chantier de construction pour les navires, et qu'un mur sépare de la ville. Les casernes de la milice, où le marbre était prodigué. Les bagnes destinés jadis aux esclaves, des bazars, trois collèges, plusieurs écoles publiques, où l'on apprenait à lire et à écrire aux enfants des deux sexes ; et grand nombre de mosquées bâties comme nos églises, auxquelles elles ressemblent à l'extérieur, Chaque mosquée à un ou plusieurs minarets, tous excessivement élevés, ronds ou carrés, et le plus ordinairement placés sur le côté de la mosquée opposé à la Mecque. C'est sur ces minarets que, cinq fois le jour, à des heures déterminées, le muezzin monte appeler les fidèles musulmans à la prière, par ces paroles solennelles : « Dieu est » grand ! j'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu ! j'atteste que Mahomet est son prophète ! Venez à la » prière ! venez au temple du salut ! Dieu est grand ! il » n'y a de dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète * . » Cet ezann ou annonce remplace l'office

* Au premier appel du matin, on ajoute ces mots : *Venez au temple du salut*, ceux-ci : *La prière est préférable au sommeil*, qui ne faisaient point partie de la formule primitive de l'examen ; mais Mahomet les ajouta à l'occasion suivante : le premier muezzin, Bilal-Habechi, était un homme plein de zèle

des cloches, le Coran défendant à ses fidèles de se servir de cet instrument employé par les chrétiens. Dans l'intérieur des mosquées, le pavé est couvert de nattes sur lesquelles les musulmans s'asseyent et se prosternent. Chaque vendredi le muphti ou un iman (prêtre) monte dans une espèce de chaire placée au milieu de la mosquée; il explique un chapitre du Coran, ou exhorte le peuple à la prière. Pendant toutes leurs dévotions les sectateurs du prophète ont le visage tourné vers la Mecque, et dans les mosquées il y a ordinairement une niche vide pour indiquer la présence et l'invisibilité de Dieu, pratiquée dans le mur qui se trouve vis-à-vis la ville sainte. La principale mosquée d'Alger est celle qui a été commencée en 1790 par les esclaves chrétiens. Les Français firent sauter, en 1832, au moyen d'une mine secrètement préparée, une des deux grandes mosquées à laquelle a succédé la *nouvelle place*.

Parmi les édifices privés il y en aussi de fort beaux. Je ne puis entrer dans le détail de ce qu'ils ont chacun de remarquable, ce serait sortir de mon sujet. Mais j'emprunterai à un recueil littéraire une description éloquente et pleine d'intérêt de ces maisons et de leur

et de piété; un jour qu'il annonçait la prière dans l'antichambre du prophète, une des femmes de Mahomet l'avertit à voix basse que le prophète sommeillait encore. Le pieux muezzin, au lieu de se retirer, ajouta à la formule ordinaire ces paroles : « *Certes, la prière est préférable au sommeil.* » Mahomet y applaudit et voulut qu'elles fussent insérées dans tous les ezanns du matin.

intérieur, par M. J. Foucqueron, chirurgien attaché à l'armée d'Afrique, qui vous fera parfaitement connaître une maison orientale.

Description d'une maison à Alger.

« De tous les arts, celui que les Maures entendent le mieux, c'est l'architecture ; et la chose à laquelle ils attachent le plus de prix, c'est d'être commodément et largement logés. Cependant leurs mallons ou architectes sont plutôt considérés comme des espèces d'artisans que comme des hommes qui exercent une profession libérale.

A l'entrée des grandes maisons, on trouve d'abord un porche avec des bancs placés de chaque côté : c'est là que le maître reçoit les gens qui ont à lui parler, et qu'il expédie ses affaires. Peu de personnes, parmi ses proches parents même, obtiennent la permission de pénétrer plus avant, à moins de circonstances extraordinaires. On trouve ensuite une cour ouverte, qui, selon l'aisance du propriétaire, est pavée en marbre ou en quelque autre pierre de même nature. Dans les grandes solennités, comme à l'occasion d'un mariage, de la circoncision d'un enfant, etc., etc., il arrive rarement que l'on fasse entrer la société dans les appartements ; on se borne à l'introduire dans la cour, dont le pavé est alors couvert de nattes ou de tapis, pour la commodité de ceux qui veulent causer.

Il est d'usage en été, et toutes les fois que l'on

attend du monde, de couvrir la cour d'un *velum* ou voile, attaché par des cordes au mur d'appui, et qui peut se plier et s'étendre à volonté; ce *velum* est destiné à garantir cette enceinte de l'ardeur du soleil ou de l'inconvénient d'une averse.

La cour est ordinairement entourée d'une espèce de cloître. Lorsque la maison a un ou plusieurs étages, il règne au-dessus du cloître et de la galerie de même dimension, avec une balustrade ou des jalousies à l'entour du cloître et de la galerie: on entre dans de grands appartements qui chacun ont toute la longueur de la cour, mais rarement ou jamais de porte de communication de l'un à l'autre. Un de ces appartements sert volontiers de logement à toute une famille, surtout quand les parents permettent à leurs enfants mariés de demeurer chez eux, ou lorsque plusieurs familles louent une seule maison pour y loger ensemble: voici la raison pour laquelle les villes de Barbarie sont si peuplées et que la peste y fait de si grands ravages.

Dans les bonnes maisons, ces appartements sont tapissés de velours ou de damas, depuis le plancher jusqu'à la moitié du plafond; le reste du mur est surchargé d'ornements de toute espèce en stuc ou en plâtre. Le plafond est ordinairement boisé et peint avec beaucoup d'art, ou divisé en plusieurs compartiments ou panneaux, avec des moulures dorées, et en quelques endroits avec des passages du Coran. Les planchers sont de briques ou de plâtre; mais comme

les Orientaux, au lieu de se servir de chaises, s'assistent par terre les jambes croisées, ou se couchent tout-à-fait, le plancher est toujours couvert de tapis. Chez les riches, ces tapis sont d'une grande magnificence, soit pour la matière, soit pour le travail : il existe aussi pour s'en servir, selon l'occasion, des carreaux de damas et de velours rangés autour du mur. A l'une des extrémités de chaque appartement se trouve une petite estrade, élevée de quatre ou cinq pieds au-dessus du plancher, avec une balustrade qui règne tout à l'entour ; c'est là que sont placés les lits.

L'escalier se trouve tantôt dans le porche, tantôt à l'entrée de la cour. Lorsque la maison a un, deux ou trois étages, on continue cet escalier dans un coin de la galerie jusqu'au haut de la maison. Au bout de l'escalier se rencontre une porte que l'on tient fermée pour empêcher les animaux domestiques de salir la terrasse. Ces portes, comme la plupart de celles que l'on voit dans ce pays, ne tournent pas sur des gonds, mais elles sont assujéties à chaque extrémité par un jambage qui fait pivot, et dont le plus long entre dans le linteau et l'autre dans le seuil.

La partie supérieure des maisons est toujours plate et couverte en bon plâtre de Terrace (d'où lui vient son nom en langue franque), lequel est aussi en usage parmi les habitants de quelques districts de l'intérieur ; cette terrasse est entourée de deux murs : l'un s'avance sur la rue et sert de séparation avec les terrasses voi-

sines, il est souvent si bas qu'il serait très-facile à franchir ; l'autre, qui s'élève du côté de la cour, est partout à hauteur d'appui.

Les terrasses servent à tous les usages domestiques, comme à étendre du linge, à sécher des figues et des raisins ; on y prend aussi le frais, on y cause, et on y fait ses dévotions. Si une ville est bâtie sur une surface plate ou dans une plaine, on peut, au moyen de terrasses, la parcourir d'un bout à l'autre sans passer dans les rues.

Telle est en général la construction des maisons dans tout l'Orient. A la plupart des grandes maisons, on en ajoute une petite qui s'élève quelquefois d'un étage plus haut, et ne consiste souvent qu'en une ou deux chambres et une terrasse. Il y a de ces petites maisons qui sont bâties au-dessus du porche ou de la grande entrée ; elles ont toutes les commodités des grandes, excepté le rez-de-chaussée. Il existe une porte de communication qui donne dans la galerie de la grande maison : on la tient ouverte ou fermée à la volonté du maître ; une autre conduit directement, par un escalier dérobé, dans le porche ou dans la rue. Les Arabes donnent à la maison principale le nom de *dar* ou *bil*, à la petite celui d'*olie* ou *olcah* ; celle-ci sert d'ordinaire à loger les étrangers. Le maître s'y retire souvent, soit pour se livrer au repos ou à la méditation, soit pour tout autre usage particulier ; on s'en sert également comme de garde-meuble ou de magasin.

Alger est bâti sur une colline de 25 lieues carrées, que l'on appelle le massif d'Alger. Ce massif était couvert de maisons de campagne charmantes, arrosées par mille petits ruisseaux délicieux, et environnées de bouquets de mûriers, d'oliviers, d'orangers et d'autres arbres de ce genre que nos soldats ont coupés et dévastés pour faire du bois de chauffage pendant la campagne : le massif, entièrement cultivé en arbres (les céréales n'y viennent pas), appartenait presque exclusivement aux Maures, qui en sont encore possesseurs en grande partie.

A l'extrémité des collines du massif, commence la plaine de la Métidja qui s'étend entre l'Homise et l'Ouedjer jusqu'à la chaîne de l'Atlas, sur une longueur de 12 à 15 lieues. Sa largeur entre le massif et les premiers revers de l'Atlas est de 6 à 8 lieues. Le centre de la Métidja est marécageux et inhabitable ; la majeure partie du sol cependant est susceptible de la plus grande fertilité ; quelques portions seulement sont cultivées par les Arabes, qui habitent les collines pour se préserver des exhalaisons fétides et malsaines des marais. Un chemin qui traverse cette plaine conduit à Bélydah, charmante petite ville à 13 lieues d'Alger. Avant la conquête, Bélyda offrait un coup d'œil enchanteur : située au pied des montagnes, dans une vallée fertile couverte d'orangers, d'arbres fruitiers de toute espèce, cette jolie ville avec ses ombrages frais était un véritable Eden sous ce ciel brûlant. La guerre a dévasté les jardins, et les arbres qui environnaient la

ville ont été abattus par mesure de sûreté ; mais avec le calme espérons que Bélydah renaîtra avec tous les charmes dont elle se parait jadis.

En quittant Bélydah et en se dirigeant vers l'ouest jusqu'à 22 lieues d'Alger, on va, par un chemin tracé au milieu d'un sol aride, sur lequel on aperçoit de loin en loin quelques cabanes et un peu de terre cultivée, au milieu de forêts, de défilés et de montagnes qui semblent inaccessibles, à Médéa, petite ville, ancienne résidence du bey de Tittery', située entre les deux Atlas sur une colline toute nue. L'aspect de Médéa diffère tout-à-fait de celui des villes de la côte ; plus d'orangers, de citronniers et de cactus, plus de maisons blanchies ; la ville a une enceinte de murailles assez fortes ; cinq portes en facilitent l'entrée ; un superbe aqueduc y amène l'eau nécessaire. Un officier de l'armée d'Afrique s'exprime ainsi en parlant de Médéa : « Je trouvai à cette petite ville et à ses environs un air de mon pays, du Languedoc : c'étaient ses maisons basses avec ses tuiles creuses, ses jardins potagers, ses bois d'oliviers épars dans la campagne, ses petites fermes, sa vigne rampante, son doux soleil, et son aspect un peu triste que j'aime tant. »

A l'est d'Alger et sur la côte, vers l'extrémité du territoire de l'ancienne régence, entre le cap Rose et le cap de la Carde, se trouve Bone, l'ancienne Hipponne, l'évêché de Saint-Augustin, au temps de la domination romaine dont on trouve de nombreuses traces dans ces contrées ; on voit même encore sur une col-

line au bord de la Seybouse, rivière qui ainsi que la Bougima se jette dans le port de Bone, les restes du couvent habité par ce grand évêque.

La rade de Bone offre un mouillage sûr aux vaisseaux pendant la plus grande partie de l'année. La campagne est fertile et couverte de bois d'oliviers et autres arbres du pays. La ville est entourée, comme Médéa, de murailles dans lesquelles on a ouvert quatre portes pour pénétrer à l'intérieur qui ne contient rien de remarquable, à l'exception de la forteresse construite sur un emplacement vaste et convenablement situé ; elle pourrait, avec une faible garnison et peu d'artillerie, résister avec avantage aux Berbères sauvages qui habitent les alentours. C'est sur la côte près de Bone que se fait la pêche du corail, et que se trouvait construit le fort de la Calle, qui, avant le blocus, protégeait cette pêche que la France avait en quelque sorte prise à bail de la régence.

A 45 lieues d'Alger, à 55 de Bone et à 30 environ de Constantine, la petite ville de Bougie offre un un port de relâche fort commode aux bâtiments qui vont d'Alger à Bone ; les batteries du port les protégeraient en cas de poursuite. Bougie a donné son nom aux *chandelles* de cire qui y ont été inventées. Elle possède quelques mines de fer dans ses environs. En pénétrant un peu dans l'intérieur, on rencontre Constantine, l'ancienne Cirtha, capitale et patrie des puissants rois numides Massinissa et Jugurtha, qui firent, le dernier surtout, une guerre si acharnée aux Ro-

mains. Après les victoires de Marcellus et de Marius, Cirtha devint, sous le nom de Cæsaria, capitale de la Mauritanie césarienne, province de l'empire romain, enfin capitale d'un beylik de la régence d'Alger. Constantine est demeurée une des villes les plus grandes et les plus importantes d'Afrique. Les géographes sont divisés sur sa population depuis 15 jusqu'à 60,000 âmes *. Dans son enceinte on trouve encore une foule de monuments et de ruines qui attestent son ancienne splendeur au temps de la république romaine. Le pont bâti par les Romains sur le Soufegmar, rivière qui côtoie la ville, est encore bien conservé. Constantine est environnée de fortifications, et son bey, Kou-louglis d'origine, refusa longtemps de reconnaître l'autorité de la France. Enfin, après un assaut très-meurtrier, cette ville tomba, en 1837, au pouvoir des Français; son bey Achmet vit crouler sa puissance. Constantine depuis lors fait partie des possessions françaises dans l'Algérie.

Dans la province de Constantine, on voit aussi Fort-Orléans (autrefois Setif); c'est un des points les plus importants; et Philippeville, qu'on vient de bâtir au milieu de Busscada; cette ville nouvelle compte déjà plus de 5,000 habitants, et le mouvement commercial de son port n'est inférieur qu'à celui d'Alger.

A l'ouest d'Alger en allant à Oran, on s'arrête dans la petite ville de Mostaghanem, à six lieues de la rive

* Ballée pense qu'elle ne s'élève point au-dessus de 40,000 âmes. (*Note de l'Éditeur*).

gauche de la rivière de Chélif. Mostaghanem est construite sur une colline ; elle a quelques fortifications en mauvais état, quelques forts extérieurs aussi tous délabrés. Sa rade est à peine capable de recevoir de petits bâtiments ; souvent même les bateaux à vapeur ne peuvent y entrer.

Les environs de Mostaghanem sont assez fertiles. Le port d'Arzew, aussi sur cette côte, offre un assez bon mouillage aux vaisseaux.

Enfin, à l'extrémité occidentale de la régence est située la ville d'Oran. Conquise en 1509 par les Espagnols et abandonnée par eux en 1790, elle a perdu beaucoup de l'importance qu'elle avait acquise sous leur domination ; néanmoins les bâtiments de service construits par les Espagnols offrent encore bien des ressources, malgré les dégradations occasionnées par les tremblements de terre et l'incurie des Maures.

Oran est à une très-petite distance de la mer. La rade de Mers-el-Kebir, qui lui sert de port, est une station avantageuse pour la marine militaire ; il peut servir de rendez-vous aux bâtiments qui viennent de Brest et de Toulon, et, par sa position avancée, il offre moyen de surveiller toute la Méditerranée.

Oran pourrait encore servir d'entrepôt entre Mascara et Tlemecen. Mascara, dont un jeune prisonnier d'Abd-el-Kader, M. de France, a donné la description suivante dans un intéressant récit de sa captivité chez les Arabes : « Mascara est située au milieu d'une gorge de montagnes, sur une colline aux abords rudes

et escarpés, au milieu d'un bois de figuiers de Barbarie. Les maisons de Mascara s'élevaient blanches et riantes; quelques peupliers dominaient la ville et flottaient sur les toits comme de superbes aigrettes; le minaret de la mosquée, aux formes grêles et élancées, telle qu'une lance plantée au milieu d'un camp, brillait gracieux et étincelant au soleil parmi les peupliers et les figuiers au feuillage touffu. » Tlemecen, capitale de l'ancien royaume de Tlemecen, et aujourd'hui ville de la province d'Oran, jadis sa tributaire. Tlemecen est une assez grande ville entourée de murs fortifiés et coupés de cinq portes pour donner accès dans l'intérieur. Elle se distingue surtout par l'industrie de ses habitants. La campagne de ses environs est belle : il y a de jolis jardins remplis d'arbres fruitiers; ils appartiennent pour la plupart aux Maures.

Après avoir parlé des villes de la régence les mieux connues et les plus capables de fixer votre attention, je jetterai un coup d'œil sur la population de ces mêmes villes et sur celle des plaines et de la régence en général.

Dans les villes, la population se compose ordinairement de Maures, de Turcs, de Koulouglis, de juifs et de nègres; les Arabes et les Berbères habitent la campagne.

Les Maures, qui diffèrent essentiellement des Arabes, quoiqu'il arrive souvent qu'on les confonde, les Arabes sont des Asiatiques, et les Maures des Africains qui furent convertis au mahométisme par les Arabes,

lors de leurs conquêtes en Afrique et en Europe. Les Maures, dis-je, autrefois conquérants à Alger et maîtres du sol, sont devenus sujets depuis le règne du dey Barberousse. Ils avaient beaucoup à souffrir de leurs vainqueurs insolents et avides, et ce sont eux qui avaient le plus à gagner à la conquête : aussi doit-on faire tous les efforts possibles pour les attacher à notre cause et rappeler ceux qui ont fui dans l'origine ; car ils possèdent la majeure partie du pays et forment la population vraiment opulente. Les Maures portent le costume oriental, et leur caractère est plus doux que celui des autres peuples de la régence ; mais aussi ils sont d'une paresse et d'une indolence excessives, passant presque toutes leurs journées à fumer ou à prendre le café, les jambes croisées sur une natte et dans une immobilité à peu près complète. Dans la régence comme dans toute l'Afrique, la principale occupation des Maures est le commerce.

Les Turcs, qui en général ne possédaient pas dans le pays, avaient été appelés par les Algériens contre les Espagnols ; puis, le danger passé, ils demeurèrent, et chaque année même on recrutait dans les états de la Porte ottomane la milice qui faisait la force militaire d'Alger. Les Turcs jouissaient des plus grands privilèges : le dey ainsi que les officiers de la régence étaient pris dans leurs rangs, et les janissaires d'Alger, non moins turbulents que les janissaires de Constantinople, se mutinaient souvent sous le prétexte le plus frivole, massacraient le souverain, et élevaient au pouvoir un

des leurs qui ne devait pas être plus heureux que le précédent ; et telle était la licence de cette soldatesque effrénée, qu'un seul dey est mort dans son lit, encore était-ce de la peste. De tels excès n'ont rien d'extraordinaire, quand on considère que le recrutement de la milice algérienne se composait sans aucun choix et pour ainsi dire de ce qu'il y avait de plus vicieux dans l'empire de Stamboul. Le fait suivant, raconté par M. d'Aubignosc, ex-lieutenant général de police à Alger, pourra vous donner une idée du moral de cette partie de la population algérienne. « Dans le mois d'août 1798, à l'heure de midi, un Albanais catholique assassine une femme enceinte dans la rue même où le recrutement se fait à Smyrne ; une garde de police, que le hasard fait arriver sur les lieux, avertie par les clameurs de la famille, court à l'assassin qui fuit devant elle. Il allait être saisi, lorsque, remarquant le bureau des agents d'Alger, il s'y précipite en s'écriant : « Je me fais musulman et je m' enrôle. » Ces mots proférés, il se retourne et menace de son yatagan les gardes qui le suivaient de plus près. Ceux-ci, voyant en lui un membre actuel de la régence d'Alger, peut-être destiné à parvenir aux plus grands honneurs, s'arrêtent pleins de respect, et lui témoignent leurs regrets de la vivacité de leur poursuite. Une heure plus tard cet homme parcourait librement et avec assurance les rues populeuses de Smyrne. Il est devenu par la suite à Alger *secca emini* (directeur de la monnaie), emploi aussi important que lucratif dans le

temps de la régence. » Ainsi les honneurs et les richesses devinrent la récompense d'un renégat et d'un meurtrier ! Cette anecdote se trouve dans un article de M. d'Aubignosc sur Alger, inséré dans la *Revue de Paris*. — Les Turcs perdaient en se mariant une grande partie de leurs privilèges. Malgré cela, il leur restait encore une grande considération et une foule de prérogatives ; aussi beaucoup de janissaires s'alliaient aux femmes maures, sans qu'ils daignassent accorder un peu plus de respect à leur nation, qu'ils considéraient comme bien inférieure à la leur.

Les enfants qui naissaient de ces unions appartenaient à la classe de leur mère ; ils ne pouvaient ambitionner plus d'honneur et de considération que leurs parents maternels. Un nom particulier désigne cette espèce d'hommes : on les appelle Koulougli ; on n'en trouve guère qu'à Alger et dans les environs. Les Koulougli sont bien faits ; ils ont une taille élancée et la peau entièrement blanche ; ils portent comme leurs pères le costume oriental. Les Koulougli ne pouvant parvenir à aucune fonction de l'état à cause de leur qualité de Maures, leurs pères usaient de toute leur influence pour les enrichir ; aussi en est-il qui jouissent d'une fortune immense.

A Alger comme par tout l'univers, on trouve quelques juifs qui se livrent au commerce de toute nature. Avant l'an 1516 environ, leur condition ne différait en rien de celle de leurs compatriotes chez les autres nations ; ils jouissaient des mêmes prérogatives, et on

avait contre eux les mêmes préjugés. Mais depuis que les Turcs dominaient à Alger, ils étaient en butte à des vexations nombreuses et presque en servitude, et sous ce rapport ils ont à se louer de la conquête qui leur a rendu leur indépendance.

Outre les nègres esclaves, il y a dans la régence plusieurs familles de nègres mahométans qui jouissent des mêmes avantages que les Maures et les Turcs ; ils descendent d'anciens esclaves affranchis par leurs maîtres. La garde d'Abd-el-Kader se compose de 30 nègres.

Telles sont les populations des villes et d'une partie de la Métidja ; les Arabes et les Berbères ne sont pas moins dignes d'attention.

Originaires d'Asie, les Arabes ont conservé leur physionomie mâle, leurs yeux vifs, leur teint presque olivâtre ; leur taille est petite et assez bien prise. Des Arabes, les uns sont agriculteurs et habitent des villages, les autres nomades et indépendants ; ce sont les Bédouins. Ils vivent sous des tentes qu'un tissu de poil de chameau et de crin préserve de l'ardeur du soleil et des intempéries de l'air. Une réunion de tentes, depuis trois jusqu'à trois cents, forme un douar. Les tentes qui composent le douar sont ordinairement placées en cercle. Leur forme est oblongue, et elles sont plus ou moins grandes, suivant le nombre de personnes qu'elles doivent abriter. Des piquets formés de bâtons de huit à dix pieds de longueur sur trois à quatre pouces de diamètre les soutiennent, et servent encore, au

moyen de crochets que l'on y attache, à suspendre les ustensiles du ménage et les armes des guerriers. Des rideaux, tirés d'une perche à l'autre, divisent la tente en divers compartiments. Les Bédouins sont fainéants et incapables de se livrer à aucun travail. Leur caractère est un mélange de ruse et de cordialité assez difficile à concilier ; ils sont d'une sobriété excessive et exercent l'hospitalité d'une manière admirable. Les Arabes sont mahométans et divisés en plusieurs tribus ; chaque tribu est régie par un scheik qui sait lire et écrire. Tous les Arabes en général savent lire et écrire, et il y a ordinairement deux écoles dans chaque village. Monté sur son cheval qu'il préfère à tout, le Bédouin pille ses voisins et se riant de la puissance du dey auquel il ne payait qu'avec la plus grande répugnance le tribut qu'il lui devait ; comme il se rit encore aujourd'hui de celle de la France.

Les Berbères ou Kabaïles, descendants des anciens Gétules et des Lybiens, diffèrent sous beaucoup de rapports des Arabes. Ils parlent une langue particulière, sans doute l'ancien numide ; elle n'a aucune relation avec les langues connues. Ils ont le teint rouge et noirâtre, le corps grêle et maigre, la taille haute et svelte ; ils combattent à pied, les Arabes ordinairement cheval. Comme les Arabes, ils sont gouvernés par des scheiks ; mais ils sont moins instruits que les Bédouins et ne professent pas la religion de Mahomet, mais une espèce de culte particulier dont les prêtres ou marabouts jouissent d'une grande influence. Les Berbères

n'habitent point des tentes, mais des cabanes construites de roseaux ou de branches d'arbres et enduites de terre ; le toit couvert en paille ou en gazon est aussi soutenu par des branches ; et ses cabanes ne forment le plus souvent qu'une seule pièce qui sert à tous les usages domestiques.

Les Berbères sont assez industrieux ; ils se livrent avec succès à l'agriculture et fabriquent eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin, même de la poudre et de l'argent monnayé. Comme les Arabes, ils s'habillent avec une grande pièce de laine blanche fabriquée dans le pays, par-dessus laquelle ils ajoutent, quand il fait froid, un manteau à capuchon de la même étoffe : c'est ce manteau qu'on appelle bernous. Je trouve dans un auteur que je viens de citer tout-à-l'heure un passage si clair et circonstancié sur les mœurs des Bédouins, que, dans l'impossibilité de faire mieux, je crois devoir le rapporter.

Mœurs des Arabes et des Berbères

« Les Arabes sont remarquables par leurs habitudes et leurs costumes ; ils sont généralement graves et mélancoliques, n'exercent ni art ni profession. Lorsqu'ils ne sortent pas, ils restent tranquillement chez eux, assis sur des coussins ou sur des nattes, les jambes croisées, une longue pipe à la main, et leur café près d'eux. Ils préparent ce dernier en faisant bouillir d'abord une petite quantité de poudre de café dans une cafetière,

puis ils versent cette décoction dans une tasse, en surajoutant de la poudre même de café, ce qui fait un brouet assez désagréable ; ils s'abstiennent de vins et de liqueurs spiritueuses. Ils affectionnent toutes sortes de ragoûts et de viandes fricassées. Les femmes et les enfants ne mangent jamais à la table des hommes. Chez les gens riches, on sert un grand nombre de plats d'amandes, de dattes, de confitures, de laitage, de miel, etc., etc. Mais les Bédouins et les Kabaïles n'ont ni les ustensiles, ni les commodités nécessaires pour faire des repas aussi splendides : deux ou trois plats de bois, un pot, un chaudron, composent toute la batterie de cuisine du plus grand chef. Tous, depuis le plus pauvre Bédouin jusqu'au plus riche pacha, ont cependant la même manière de prendre leurs repas : ils se lavent d'abord les mains, après quoi ils s'asseyent, les jambes croisées, autour d'une natte ou d'une table basse ; ils n'ont pour tout linge de table qu'un grand essuie-main, disposé autour de la natte. L'usage des couteaux et des cuillères n'est pas général parmi eux ; leurs viandes étant bouillies ou rôties au point qu'il n'est pas nécessaire de les découper ; leur cousscous, leur pilau et autres mets du même genre que nous mangerions à la cuillère, se servent tièdes. Le cousscous est le mets le plus commun chez les Maures : il se fait avec un peu de froment et de riz écrassés et pas-

sés ; on y ajoute des épices et du beurre , après quoi on le cuit sur la vapeur des viandes bouillies. Aussitôt que la table est servie , les convives mettent tous à la fois la main droite dans le plat , puis chacun en retire avec les doigts la quantité suffisante pour une bouchée , et en fait dans la paume de la main une petite boulette qu'il avale ensuite. Dès qu'un convive a mangé suffisamment , il se lève , et après s'être lavé , s'en va sans proférer un mot ; un autre prend aussitôt sa place. Il en résulte souvent que le valet succède au maître. Ces peuples ne connaissent pas l'usage d'avoir plusieurs tables.

Le gouvernement de la régence était le despotisme électif le plus absolu. Le chef de l'état était élu par l'armée , c'est-à-dire par les Turcs , et pris dans leurs rangs. Chaque nouvelle élection avait toujours lieu après une sédition de la milice qui assassinait celui qu'elle avait élevé sur le pavois , quelquefois une ou deux heures auparavant. Le dey avait droit de vie et de mort sur tous les sujets de la régence , et le plus léger prétexte suffisait pour condamner un homme , confisquer ses biens , et faire exposer sa tête à l'entrée du palais.

Les divers officiers de l'état étaient généralement choisis parmi les Turcs. Des juges (cadis), nommés par le dey , jugeaient les contestations des particuliers ,

qui pouvaient appeler de leurs sentences auprès du dey.

La régence se divisait en plusieurs gouvernements (beylick) administrés par des beys nommés par le dey. Ils rendaient compte de leur administration tous les trois ans, et malheur à eux si le chef était mécontent ! ils payaient de leur tête la faute la plus grave, comme la négligence la plus légère : manière de gouverner trop commune dans ces états militaires despotiques qui ne connaissent qu'une loi pénale qu'ils appliquent à tous et en tout cas, la loi du sabre !

Sous le rapport des sciences et des arts, les Arabes sont bien arriérés ; ils font cependant un peu de musique, mais le peu d'instruments qu'ils possèdent sont loin de la perfection. Les musiciens, qui du reste ne paraissent pas d'un goût fort délicat, se contentent de tirer en même temps et à l'unisson quatre ou cinq sons bas ou aigus de leurs instruments, et charment ainsi pendant des heures entières les loisirs de ces peuples encore dans l'enfance de l'art.

Ici se termine ce que j'avais à vous dire sur l'Algérie, et je pourrais m'arrêter si je ne voulais vous mettre un peu au courant de la situation actuelle de cette conquête vis-à-vis de la France, l'occupation s'est singulièrement consolidée.

Soumise par la force persévérante de nos armes,

L'Algérie est devenue une colonie française qui ne pourra que se développer et prospérer sous une administration sage et ferme. D'après une ordonnance royale du 18 juin 1842, tout le territoire algérien est partagé en trois divisions militaires administratives, prenant le nom de leurs chefs-lieux qui sont Alger, Oran et Constantine. Depuis 1838, Alger est le siège d'un évêché suffragant de l'archevêché d'Aix ; et l'on a fait de grands travaux pour augmenter l'étendue et la sûreté de cette ville, qui est non-seulement l'entrepôt principal du commerce de cette partie de l'Afrique, mais encore la station principale des bateaux à vapeur ou pyrosophes destinés à entretenir des communications fréquentes et directes entre le midi de la France et le littoral de l'Algérie.

Confians dans l'avenir, nous devons donc employer les moyens de douceur et de conviction, et nous verrons flotter nos étendards avec orgueil sur toute la régence ; nous verrons une seconde France, une France d'outre-mer rivaliser un jour de gloire et de splendeur peut-être avec la mère-patrie. L'Algérie aura, comme au temps de Rome, de nouveaux jours de gloire ; les fils de l'Europe et de l'Afrique, désormais unis par les liens les plus forts, ne formeront plus qu'une seule nation ; gloire, bonheur, courage, vertu, ils mettront tout en commun, et la France sourira à son ouvrage.

CONCLUSION.

REVUE GÉNÉRALE DE LA NATURE DANS LE CONTINENT AFRICAIN.

Nous terminons ce volume, dans lequel nous avons fait une course rapide à travers toutes les régions de l'Afrique, en revenant sur l'aspect général de ce pays, et insistant sur les détails relatifs à l'histoire de la nature africaine. Déjà, dans l'un des chapitres précédents, nous avons emprunté à un célèbre philosophe allemand d'intéressantes observations relatives aux peuples de la Nigritie : un autre écrivain de la même nation, et non moins illustre, le savant Heeren, dans

son grand ouvrage, considère le continent africain sous un point de vue plus général; il nous fait suivre d'un vol d'aigle le tableau comparatif de l'Afrique ancienne et moderne; et ses observations seront un résultat assez fidèle des principaux points géographiques que nous avons essayé de placer dans votre souvenir.

*Tableau de l'Afrique par M. Hereen **.

« Malgré plusieurs voyages entrepris dans l'intérieur, à partir du cap de Bonne-Espérance, les notions acquises sur sa partie méridionale sont encore bien bornées; car personne jusqu'ici n'a visité les pays placés au-dessus du tropique du Capricorne; et, pour ce qui est au nord de ce tropique, nous n'en avons qu'une idée très-incomplète.

Aujourd'hui donc, cette division serait encore restreinte, comme autrefois, au nord de l'Afrique, lors même que cette limite ne nous fût tracée par notre sujet, qui ne s'étend pas au-delà du temps où les connaissances géographiques de ce pays se bornaient à la partie septentrionale.

* Emprunté à l'excellente traduction de M. W. Suckau, t. 4.

Hérodote l'a divisée très-judicieusement en trois régions bien distinctes : la Lybie habitée (celle qui borde le littoral de la Méditerranée) ; la Lybie peuplée d'animaux, et enfin la Lybie déserte. Cette division, fondée sur la nature du sol et du climat, répond aux dénominations modernes de Barbarie, Bilédulgid, et Saharah ; mais les pays fertiles et habités que l'on trouve au-delà du désert, ordinairement compris sous le nom de Nigritie ou de Soudan, n'entrent pas dans cette classification. Ils ne restèrent cependant pas étrangers à Hérodote ; ce qu'il en connaissait, il l'appelait Ethiopie, terme générique employé pour désigner l'Afrique intérieure.

La première région embrasse donc la Mauritanie, la Numidie, le territoire de Carthage (appelée Afrique par les Romains, mais dans un sens très-restreint), la Cyrénaïque et la Marmarique ; ce qui répond aux parties septentrionales des empires actuels de Maroc, d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Barca, désignés sous le nom de Barbarie. Ces contrées méritent avec raison le nom d'Afrique habitée, qu'Hérodote leur donne de préférence, à cause de la fertilité qui les caractérise.

Il n'y a que la côte de Tripoli et la partie orientale de Barca qui renferment près de la mer de grandes

plaines sablonneuses ; encore étaient-elles habitées anciennement par des tribus nomades.

Au-dessus de cette région, sous le 30° degré de latitude, l'Afrique est traversée par une chaîne de montagnes, appelée Atlas dans les contrées occidentales. Elle n'est encore connue que dans quelques-unes de ses ramifications ; cependant les dernières découvertes montrent que cette chaîne s'étend dans toute la longueur du continent, depuis la côte de l'Océan jusqu'aux frontières de l'Egypte. C'est à l'ouest, où elle porte communément le nom d'Atlas, qu'elle paraît avoir le plus d'élévation et de largeur ; car elle couvre toute l'étendue des provinces méridionales de Maroc et d'Alger. Mais elle est plus étroite et en même temps plus stérile à Tripoli, où elle est connue sous la dénomination de monts Harudsch. De là, cette chaîne se continue jusqu'en Egypte, le long de la frontière nord du désert, n'offrant que des rochers nus dans presque tout ce prolongement, et ne s'élevant jamais qu'à une petite hauteur.

Elle est, surtout dans les parties occidentales abondantes en eau, le vrai séjour des animaux sauvages ; chez les Arabes, elle s'appelle dans les mêmes contrées le pays aux dattes, à cause de la quantité prodigieuse de ces fruits si importants pour l'Afrique.

Tout ce pays, qui n'est fertile que dans les endroits

où se trouvent des réservoirs d'eau, aboutit à un désert inculte nommé par Hérodote la région sablonneuse, et compris par les Arabes sous la dénomination générale de Saharah (désert). Il traverse l'Afrique, comme l'observe Hérodote avec raison, depuis la côte occidentale jusqu'à l'Egypte, et continue sous les mêmes degrés de latitude, à travers l'Arabie et les provinces méridionales de la Perse, jusque dans le cœur de l'Inde septentrionale. On tombe dans une erreur commune en se représentant ce désert comme une mer de sable non-interrompue, et frappée partout de stérilité. Il renferme au contraire des terrains fertiles et des steppes où l'on voit errer des nomades avec leurs troupeaux. Irrégulier dans sa largeur, c'est entre l'empire actuel de Maroc et le pays du Niger, dans la partie occidentale du nord de l'Afrique, qu'il a le plus d'extension; et nulle part il n'est aussi resserré ni parsemé d'autant de contrées fertiles qu'entre les états modernes de Tripoli et de Kaschna. Il s'élargit ensuite de nouveau sous le ciel de l'Egypte. Cette région est pour le voyageur isolé une barrière redoutable que n'ose franchir la prudence; et là où elle a le plus d'étendue, elle offre encore de grands dangers même aux caravanes nombreuses qui entreprennent de la traverser. Les déserts de Berdoa, de Bilma, de Barca, et celui de Zuenziga, le plus redoutable de tous, en sont les par-

ties détachées , et se terminent dans les sables de la haute Egypte et de la Nubie.

A ces déserts succèdent des contrées plus fortunées. Une chaîne de montagnes qui traverse l'Afrique par douze degrés de latitude nord, et sert de frontière aux régions septentrionales et méridionales , change toute la nature du sol par les grands et les petits fleuves auxquels elle donne naissance ; mais elle n'est encore que très-peu connue , et se trouve désignée sur nos cartes sous la dénomination de montagnes de Kong. Les torrents qui en descendent, enflés par l'abondance des pluies tropicales , dont la durée près de l'équateur est plus grande que partout ailleurs, inondent, comme le Nil, le pays circonvoisin et lui servent d'engrais. Au lieu de champs de sable, on aperçoit ou de vastes plaines couvertes de bois , ou des collines d'une élévation moyenne qui, à quelques pieds de profondeur , renferment souvent les veines d'or les plus fécondes. Il est vrai que nous connaissons à peine quelques endroits isolés des pays immenses qui se déroulent plus loin ; mais, quelque restreintes que soient nos notions, tout porte à croire que l'Afrique du sud est beaucoup plus fertile , et par conséquent aussi plus habitée que la partie du nord.

Un des phénomènes les plus surprenants qu'offre cette partie de l'Afrique, est sans contredit la rareté

des fleuves ; mais il s'explique par la position des principales chaînes de montagnes. La branche du nord se trouve si près de la Méditerranée, que les fleuves qui descendent de ses sommités forment des torrents dont les eaux se déchargent dans la mer après un court trajet. Les vastes contrées placées entre cette branche et celle du midi n'ont, ni au nord ni au sud, une pente assez rapide pour que les eaux puissent prendre l'une ou l'autre de ces directions ; elles ne s'inclinent qu'à l'ouest et à l'est, et même, à ce qu'il semble, seulement dans le voisinage des montagnes. Aucun fleuve ne pouvant donc se frayer un chemin par ces pays, ils doivent nécessairement être privés d'eau.

Ce n'est qu'en Egypte, où les chaînes de montagnes changent de direction, que les obstacles disparaissent ; et le Nil est le seul torrent qui poursuive son cours du sud au septentrion.

L'extrême rareté des fleuves navigables et l'immensité des déserts sablonneux opposèrent des obstacles presque insurmontables aux relations commerciales et à la civilisation des peuples de l'Afrique. Ceux que la nature avait pour ainsi dire relégués dans le cœur de ce continent vivaient comme séparés du reste de l'univers. S'ils furent quelquefois visités par des caravanes pacifiques, ils furent aussi constamment garantis, par leurs déserts, des agressions des conquérants. »

Je voudrais que l'espace me permît d'entrer ici dans quelques détails relatifs à l'histoire des découvertes successives des terres africaines, depuis les temps les plus reculés; il doit nous suffire d'un résultat très-succinc.

« Plusieurs savants, dit l'abbé Lacroix, pensent que, sous Salomon, les Hébreux et les Syriens firent le tour de l'Afrique; qu'après être partis par la mer Rouge, ils arrivèrent à Ophir ou Sophir, à présent Sofala, qui abonde en sable d'or; qu'ils doublèrent le cap de Bonne-Espérance que les Portugais ont découvert de nouveau dans le xv^e siècle; qu'ils passèrent ensuite au royaume de Benin et à la côte des Dents, où ils prirent des paons, des singes, de l'ivoire; enfin, qu'ils vinrent à Tharsis en Andalousie, qui abondait en or. Environ 400 ans avant J.-C., Nécao, roi d'Egypte, fit faire le tour de l'Afrique par des Phéniciens, et la même navigation a été depuis répétée, comme on le voit dans l'Histoire naturelle de Plin l'Ancien. Mais tous ces efforts furent vains pour l'avenir; leur résultat fut bientôt oublié, et on ne connut plus l'Afrique méridionale jusqu'aux navigations portugaises qui découvrirent le cap qu'ils nommèrent de Bonne-Espérance, dans l'idée, qu'ils avaient conçue avec fondement, que la découverte de ce cap leur faciliterait le moyen de parvenir aux Indes orientales. »

Nous avons rapporté, dans la première partie de ce volume, quelques détails relatifs à l'expédition du Portugais Nasco de Gama ; particulièrement la fiction poétique d'une épopée célèbre, dans laquelle ce grand navigateur est mis en scène avec la personnification du cap appelé par le poète le cap des Tempêtes, et qui reçut, aussitôt sa découverte, une dénomination si différente. Depuis ce moment, l'Afrique, mais seulement l'Afrique des côtes et des îles, a été conquise par les Européens. Toutefois, ce n'est point là le continent africain ; celui-ci, du moins dans ses parages intérieurs, demeurera à jamais impénétrable à tout autre genre d'expédition qu'aux excursions de ces intrépides voyageurs que la soif de connaître envoie trop souvent pour mourir dans ces solitudes.

Maintenant que nous avons jeté un coup-d'œil rapide, avec le célèbre historien allemand, sur l'ensemble du continent africain, vu par rapport aux principaux accidents de son territoire, nous dirons quelque chose sur ce qui concerne l'ethnographie de l'Afrique, considérée dans la classification des idiomes parlés dans cette vaste partie du monde. Maltebrun, dans sa Géographie, et surtout M. Balbi, dans son grand Atlas ethnographique, ont recueilli les documents isolés de la science sur cette matière. J'emprunte le tableau qui va suivre à l'introduction d'un autre grand travail pu-

blié par M. Eichoff, sous le titre de Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde. L'auteur parle incidemment des langues qui n'appartiennent ni à l'Europe ni à l'Asie.

« Située presque tout entière sous la zone torride et soumise à sa funeste influence, l'Afrique n'a pas pu développer, comme l'Europe, les germes de civilisation qu'elle avait reçus de l'Asie. La région du nord, habitée par la race blanche qu'on y reconnaît encore à la noblesse de ses traits, malgré l'obscurcissement de son teint, est la seule où des nations heureuses aient marqué dans les fastes de l'histoire. Les quatre autres régions, celles de l'ouest, du centre, de l'est et du midi, dans lesquelles la nature indomptable s'oppose à tous les efforts de l'homme, lui offrant tantôt un océan de sable, tantôt des torrents débordés, tantôt de vastes plateaux que la pluie ou le soleil transforment tour à tour en jardins ou en déserts, végètent encore avec la race noire dans la plus affligeante barbarie. Aussi les divisions des peuples et ces langues cessent-elles dès lors d'offrir quelque fixité; et leur intérêt diminuant en raison de leur difficulté même, nous nous contenterons de les indiquer sommairement sans insister sur chacune d'elles.

L'Afrique septentrionale, c'est-à-dire toute la côte qui s'étend depuis l'entrée de la Méditerranée jusqu'à

celle de la mer Rouge , se divise en deux parties, celle du nord-est et celle du nord-ouest. Dans la première, arrosée par le Nil et bornée par les montagnes de la Lune, se distinguent d'abord les Egyptiens, peuple grave et éclairé, dont la civilisation mystérieuse est analogue, sinon identique, à celle de la Chaldée et de l'Inde, et dont les débris peu nombreux subsistent de nos jours sous le nom de Coptes. La même région est habitée par les Nubiens, les Bichaniens, et autres tribus à demi civilisées, et par la nation remarquable des Abyssins qui a adopté un dialecte de l'Arabie. L'autre région, traversée par l'Atlas et bornée par le grand désert, comprenait autrefois les états florissants des Carthaginois, des Cyrénéens, des Numides et des Maures. Aujourd'hui les restes de ces nations, constituant la famille barbare, sont dispersés, sous des noms divers, sur les bords de la Méditerranée et dans les oasis de la mer de sable. Il n'y a donc que deux familles de langues dans l'Afrique du nord, savoir, la famille nubienne et la famille berbère.

L'Afrique occidentale, derrière le désert de Sahara, comprenant toute la côte de l'Atlantique depuis le cap Vert jusqu'au cap Négro, présente une foule de familles nègres dont les principales sont : dans la Sénégambie, celles des Yollofs, des Mandingues et des Foulahs ; dans la Guinée, celles des Achantis, des Da-

goumbas et des Ardrahs ; dans le Congo, celles des Congos et des Benguélas. On peut regarder qu'il y a dans ces régions trois familles d'idiomes ; celles de la Sénégambie, de la Guinée et du Congo.

L'Afrique centrale, si peu connue encore qu'on ne saurait déterminer ses limites, est habitée, jusqu'au grand lac de Tchard ou mer intérieure, par les Kissours, les Haoussas, les Bornouans, et autres peuplades assez industrielles. L'Afrique orientale, des sources du Nil au cap Sofala, tout le long de la mer des Indes, ne présente guère que deux familles connues : au nord-est celle des Gallas, oppresseurs actuels de l'Abyssinie, et au sud-est celle des Motapas ou réunion de toutes les tribus qui habitent les côtes de Zanguébar, de Mozambique et de Monomotapa *.

L'Afrique méridionale, depuis les caps Négro et Sofala jusqu'au cap de Bonne-Espérance, ne renferme également que deux familles, celle des Cafres et celle des Hottentots. » Telles sont les divisions générales d'après lesquelles l'état bien imparfait de l'ethnographie par rapport à cette partie du monde permet de classer les familles de langues africaines. Généralement d'accord avec M. Eichoff, un autre savant, M. Balbi,

* Ces trois parties de l'Afrique, occidentale, orientale et centrale, ont été comprises par nous sous la dénomination commune d'Afrique centrale.

dans les six tableaux de son Atlas qu'il consacre à cette partie du monde, vous donne tous les renseignements que vous pouvez demander.

Après la revue du territoire et celle des langues, il est important de prendre une idée des productions végétales et des races animales qui vivent à la surface de ce même sol. Je ne parle point des races humaines, nous les avons soigneusement distinguées dans le cours de ce volume ; il s'agit des plantes et des animaux.

La description générale de l'Afrique, telle qu'elle est donnée par le savant Heeren, est conforme aux résultats que nous trouvons dans les meilleurs géographes. On peut dire que cette immense région est encore fort peu connue. Maltebrun, qui donne des indications si précises et bien suivies de l'aspect physique du continent asiatique, et surtout des systèmes de montagnes qui en couvrent la surface, est loin de s'étendre avec autant de détails sur la statistique générale du sol africain. Je puiserai dans les vues préliminaires de son travail sur l'Afrique, quelques observations sur le climat, comme sur les principales races d'animaux qui habitent cette triste et immense contrée.

« Le climat général de l'Afrique est celui de la zone torride. Plus des trois quarts de ce continent étant situés entre les deux tropiques, la grande masse d'air chaud qui se développe au-dessus de ces terres arden-

tes envahit facilement les lisières septentrionales et australes situées nominativement dans la zone tempérée. Rien dans la réalité ne tempère la chaleur et la sécheresse du climat africain, que les pluies annuelles, les vents de mer et l'élévation du sol. Or ces trois circonstances se réunissent quelquefois dans un plus haut degré sous l'équateur que dans les zones tempérées. Aussi, cette partie de l'intérieur de la Guinée ou de la Nigritie, de l'Abyssinie, jouit d'une température infiniment moins brûlante que les déserts sablonneux au sud du mont Atlas, quoique ceux-ci soient éloignés de trente degrés de la ligne équinoxiale. Il n'est pas impossible que l'on découvre dans le centre de l'Afrique de hauts plateaux semblables à celui de Quito, des vallées semblables à celle de Cachemire, et où règne, comme dans ces deux régions fortunées, un printemps presque perpétuel. »

L'admirable géographe que je cite, après un brillant tableau de la nature végétale en Afrique, continue avec le style pittoresque que nul autre descripteur du sol n'a possédé comme lui, et nous fait connaître en peu de lignes l'aspect du genre animal en Afrique.

« Cette partie du monde possède la plupart des espèces animales de l'ancien continent, et en possède même les variétés les plus vigoureuses, les plus belles. Le cheval de Barbarie, le buffle du Cap, le mulet du

Sénégal, le zèbre, orgueil de la race des ânes, en sont des exemples. Et, pour ne parler que de ces grands animaux qui sont faits pour épouvanter ou pour détruire, l'éléphant et le rhinocéros, d'une taille moins colossale que ceux d'Asie, ont beaucoup plus d'agilité et peut-être aussi plus de férocité. Tandis que la majestueuse girafe, étend ses courses des bords du Niger à ceux de l'Orange ; le lourd hippopotame s'est répandu du Cap jusqu'en Egypte et jusqu'au Sénégal. Le lion d'Afrique est le seul digne de ce nom. »

Cette dernière remarque du géographe est en effet une observation rapportée par M. de Buffon dans le magnifique article consacré au roi des animaux, au maître du désert africain, par cet immortel naturaliste.

« Le lion né sous le soleil brûlant de l'Afrique est le plus fort, le plus fier, le plus terrible de tous ; nos loups, nos autres animaux carnassiers, loin d'être ses rivaux, seraient à peine dignes d'être ses pourvoyeurs. Les lions d'Amérique, s'ils méritent ce nom, sont, comme le climat, infiniment plus doux que ceux de l'Afrique ; et ce qui prouve évidemment que l'excès de leur férocité vient de l'excès de la chaleur, c'est que, dans le même pays, ceux qui habitent les hautes montagnes, où l'air est tempéré, sont d'un naturel différent de ceux qui demeurent dans les plaines où la chaleur est

extrême. Dans les vastes déserts de Saharah, dans ceux qui semblent séparer deux races d'hommes très-différentes, les Nègres et les Maures, entre le Sénégal et les extrémités de la Mauritanie, dans les terres inhabitées qui sont au-dessus du pays des Hottentots, et en général dans toutes les parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie, où l'homme a dédaigné d'habiter, les lions sont en grand nombre et tels que la nature les produit.

» Les lions du mont Atlas, dont la cime est quelquefois couverte de neige, n'ont ni la hardiesse, ni la force, ni la férocité des lions du Bilédulgérîd ou du Saharah, dont les plaines sont couvertes de sables brûlants. C'est surtout dans ces déserts ardents que se trouvent ces lions terribles qui font l'effroi des voyageurs et le fléau des provinces voisines : heureusement l'espèce n'en est pas très-nombreuse, il paraît même qu'elle diminue tous les jours ; car, de l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne s'y trouve pas actuellement autant de lions, à beaucoup près, qu'il y en avait autrefois * . »

* Je me souviens d'avoir lu dans le Voyage de Mongo-Park un passage bien saisissant, dans lequel ce célèbre et malheureux voyageur raconte comment, en traversant une lande déserte de l'Afrique centrale, il passa avec intrépidité et à reculons devant un lion formidable accroupi derrière un hallier ; l'animal demeura impassible devant le regard de l'homme, et le laissa sui-

Mais ce n'est pas seulement les bêtes féroces qui sont abondantes dans les régions désertes et en général dans le continent africain. Ce sont surtout ces races d'animaux immondes qui couvrent le sol desséché sur lequel elles répandent leurs influences désolantes et mortelles, les serpents, les scorpions, les crocodiles dans les grands fleuves; ce sont surtout les termites avec leurs constructions funestes à toute culture *, et plus encore les essaims de sauterelles qui planent sur ces tristes contrées qu'elles désolent, quelquefois au point d'intercepter le jour: voilà des calamités qui appartiennent à tous les climats brûlants, et qui, en Afrique, sont plus répandues qu'en aucun autre pays du monde.

Si maintenant, afin de tirer une conclusion générale des sujets variés d'enseignement que vous avez pu trouver recueillis dans ce volume, vous venez à chercher l'impression générale qui vous reste sur cette partie du monde, il vous est impossible de ne pas voir que c'est elle qui, par la nature même de son sol et

vre sa route. Mongo-Park éprouva plus tard que les animaux ne sont pas les plus féroces habitants de ces déserts.

* On peut voir dans le Voyage de Sparrmann, que j'ai beaucoup cité au commencement de ce volume, des détails fort intéressants sur les constructions merveilleuses et en même temps sur l'instinct destructeur de l'insecte africain qui est appelé de ce nom. Sparm., t. 1. p. 397.

de ses accidents géographiques, présente un moins grand nombre d'heureux résultats pour la civilisation. L'Afrique dans sa généralité est un désert; en vain ce désert pierreux et sablonneux, comme dit énergiquement Strabon, pareil à la peau tachetée d'une panthère, est semé d'oasis, de terrains fertiles qui s'élèvent comme les îles dans l'Océan; ces oasis si distantes les unes des autres, et séparées par des espaces sur lesquels le pouvoir de l'homme ne saurait former aucun établissement, ne laissent aucune espérance que l'Afrique sorte jamais de l'immuable barbarie qui semble être toute sa nature. Si l'on excepte l'Egypte qui, depuis son berceau sous les Pharaons jusqu'au temps présent, en y joignant les espérances que lui donnent ou que lui promettent ses pachas Méhémet et Ibrahim, a toujours possédé une civilisation variable plus ou moins élevée, mais toujours réelle; si l'on excepte toutes les côtes du continent, sur lesquelles l'activité européenne a jeté ses comptoirs et le mouvement de nos contrées; sur tout si l'on excepte Alger, cette avant-garde de la civilisation en Afrique, il faut bien reconnaître que cette partie du monde en est encore au premier élément de son berceau. C'est en Afrique qu'il faut trouver, il est vrai dans ses divers degrés, le monde primitif tel que l'imagination se le représente, tel qu'il couvrait la plus grande partie de la terre dans la haute

antiquité *. Tandis que la jeune Amérique voit constamment la civilisation européenne conquérir ses droits, abattre ou consumer ses forêts, livrer ses savanes à la culture, assujétir ses grands fleuves aux inventions du génie moderne, le vaste désert africain, comme aux temps que la mémoire historique ne saurait apprécier, n'est encore rien autre chose que le réceptacle général des bêtes féroces ; elle ne connaît que la solitude sans bornes et sans repos, rien que l'Arabe pillard et dévastateur, ou bien la caravane pacifique qui s'en va, chez les peuplades du centre, échanger les produits primitifs d'un sol bien riche, partout où il se dérobe à l'envahissement du désert.

Ajoutez que là, comme aux temps antiques, vous voyez régner l'insensé fétichisme, le despotisme le plus effréné, l'esclavage civil, et, ce qui est plus affreux, l'esclavage individuel, l'habitude de se vendre entre frères, et celle plus horrible de se dévorer, avant que l'islamisme eût aboli dans ces contrées maudites l'hor-

* On peut voir dans la Géographie de Balbi, p. 839 de la première édition, un article parfaitement traité sur l'état social des Africains ; il énumère les efforts qui sont faits par les philanthropes européens, à l'effet de procurer aux plus barbares peuplades de la Nigritie quelques éléments de civilisation, et de les arracher aux liens des pratiques atroces et du dégradant fétichisme qui semblent captiver ces peuples à jamais et depuis le temps de leur premier berceau.

rible coutume de l'anthropophagie : alors il vous semblera qu'en effet l'antique anathème porté sur celui des fils de Noé à qui devait appartenir de peupler l'Afrique est vraiment immuable dans sa rigueur , et que les Africains, les enfants de Cham, ont reçu un sceau funeste, ont entendu une voix qui leur dit, comme à la mer : « Tu n'iras pas plus loin. » Mais , tandis qu'ils vivent depuis tant de siècles enchaînés dans les liens de leur primitive et immuable barbarie , tous les peuples du monde recueillent tour à tour , à des proportions diverses il est vrai, le flambeau divin de la civilisation.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

—•••—
INTRODUCTION.

OBJET, NATURE ET DIVISION DE CET OUVRAGE.

Géographie générale de l'Afrique. 4

LIVRE PREMIER.

AFRIQUE AUSTRALE.

	Pages.
CHAPITRE PREMIER. <i>Le cap de Bonne-Espérance.</i> — Description de la colonie du Cap, et particulièrement de la montagne de la Table. — Fiction du Camoëns au sujet du Cap.	9
CHAP. II. <i>Caffres et Hottentots.</i> — Tableau de la vie physique, morale et sociale de ces peuples barbares. — Analyse des travaux de divers voyageurs.	23
CHAP. III. <i>Iles à l'Orient ; Madagascar, Bourbon, Mau-</i>	

	Pages.
<i>rice.</i> — Tableau de l'île de Madagascar, des révolutions de cette île et de sa position actuelle, d'après un témoin qui l'a longtemps habitée. — Tableau de l'île Bourbon sous le rapport de la géographie et de l'histoire naturelle, emprunté à un habile écrivain. — Tableau pittoresque de l'île Maurice, particulièrement emprunté à des fragments de Paul et Virginie; réflexions sur ce roman.	48
CHAP. IV. <i>Iles de l'ouest de Sainte-Hélène.</i> — Tout l'intérêt de cette île porte sur ce qu'elle a été le séjour des dernières années et de la mort de Napoléon. — Récit de la mort de l'empereur, d'après M. de Norvins. — Réflexions sur l'histoire de ce grand homme. — Des poètes qui ont célébré sa mort; passages extraits d'un poème de lord Byron; conclusion.	85

LIVRE DEUXIÈME.

AFRIQUE CENTRALE.

CHAPITRE PREMIER. *Le Congo.* — Bornes de ce pays. — Pays indépendants. — Possessions portugaises. — Revue des premiers, et de leur état civil et social. — Tableau du sol, du climat, de la culture, des mœurs et des usages des peuples du Congo. — Jugement des cri-

Pages.

minels à Angola ; enterrement d'un chef ; sources géographiques.	103
CHAP. II. <i>Empire d'Achanti</i> . — Détails sur la traite des Nègres. — Poésie des Achantins. — Civilisation analogue à celle de l'ancienne Égypte ; cités, état social, gouvernement, civilisation des peuples d'Achanti. — Possessions des Européens dans la Sénégambie ; petites villes françaises de Gorée et de Saint-Louis. . . .	127
CHAP. III. <i>Nigritie de l'intérieur</i> . — Difficulté de pénétrer dans l'intérieur de la Nigritie ; voyageurs modernes qui ont osé l'entreprendre. — Deux questions ont occupé les géographes : la recherche des sources du Niger et celle des sources du Nil. Les anciens les regardaient comme un seul et même fleuve ; erreur de cette croyance. Histoire géographique de cette question ; sa solution réelle. — Tableau des rives du Niger ; villes qu'il arrose ; Tombouctou ; caractère de ces peuples , culture de leurs terres, religions, commerce, monnaies. — Considérations générales empruntées à un philosophe allemand sur l'organisation physique des peuples africains, particulièrement des Nègres.	146

LIVRE TROISIÈME.

AFRIQUE DU NORD.

CHAPITRE PREMIER. *Égypte, région du Nil*. — Aperçu

préliminaire; division de l'Égypte. — Description successive de la basse, de la moyenne et de la haute Égypte. — Tableau général dans lequel on s'attache à donner une vue d'ensemble des principaux monuments dont les débris couvrent encore le sol de l'Égypte. — Pyramides, obélisques, hypogées, etc. — Description de la plaine de Thèbes. — Oasis; écrivains et voyageurs qui ont donné le plus de détails intéressants sur ces objets. — L'Égypte moderne; le Nil, vallée du Nil; population, ses divers éléments; progrès de la civilisation en Égypte; citation de M. Reybaud; aspect physique de l'Égypte, d'après Volney. — De la Nubie; sa géographie, ses ruines, surtout celles de Méroé. — De l'Abbyssinie; aperçu historique et géographique; mœurs de cette nation chrétienne; des Gallas; sources du Nil. 467

CHAP. II. *États barbaresques.* — Géographie ancienne et moderne comparée de ce territoire. — La Marmarique, la Syrtique, les Berbères. — Régence et ville de Tripoli. — Régence et ville de Tunis; description de cette ville. — Ruines de Carthage; milady Montague et M. de Châteaubriand; éloquents contemplations de ce dernier. — Régence d'Alger, objet d'un chapitre à part. — Empire de Maroc; tableau géographique du pays, et description de la ville de Maroc au xv^e siècle, d'après Léon l'Africain; notice sur cet ancien voyageur; état social et religieux à Maroc. — L'Atlas, le

	Pages
Saharah, les îles de l'Occident, les Canaries et l'Atlantide.	497
CHAP. III. <i>Alger</i> . — Brigandages auxquels se livraient les Algériens; histoire des expéditions qui ont été dirigées contre eux jusqu'à celle de 1830; les Français maîtres d'Alger. — Description du territoire et de la ville; disposition d'une maison. — Autres villes de l'Algérie, Bélydah, Médéa, Bone, Constantine, Oran. — Divers éléments dont se compose la population algérienne. — Mœurs des Arabes et des Berbères.	226
CONCLUSION. <i>Revue générale de la nature dans le continent africain</i> . — Tableau de l'Afrique, par M. Heeren. Premières découvertes du continent africain. — Revue ethnographique des langues dans ce même continent. — Races végétales et animales qui se trouvent sur le sol; le lion; divers éléments qui rendent impossible l'établissement de la civilisation en Afrique. — Réflexions finales.	257

FIN DE LA TABLE.















